

ÉTUDES
DE
DIALECTOLOGIE LANDAISE
LE DÉVELOPPEMENT
DES PHONÈMES ADDITIONNELS

DU MÊME AUTEUR :

Petit atlas linguistique d'une région des Landes. Contribution à la dialectologie gasconne. Toulouse, Privat ; Paris, Picard, 1910, 1 vol. petit in-8° de LXVI-429 pp., contenant 1207 figures de phonétique expérimentale, 573 cartes linguistiques, une carte géographique. Prix..... 20 fr.

Recueil de textes des anciens dialectes landais avec une introduction grammaticale, des traductions en dialectes modernes, un glossaire et une table des noms de lieux et de personnes. Paris, Honoré Champion, éditeur, 1910. 1 vol. petit in-4° de LXVIII-340 pp. Prix... 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

I^{re} SÉRIE.

TOME XIV.

ÉTUDES

DE

DIALECTOLOGIE LANDAISE

LE DÉVELOPPEMENT
DES PHONÈMES ADDITIONNELS

PAR

GEORGES MILLARDET

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE BORDEAUX
DOCTEUR ÈS LETTRES



TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

PARIS, ALPHONSE PICARD ET FILS, RUE BONAPARTE, 82

1910

24

Bates
Berquon
4-6-1936
—

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

LE DÉVELOPPEMENT

DES

PHONÈMES ADDITIONNELS

Mettant en œuvre les documents réunis dans mon *Petit Atlas*, utilisant en même temps les matériaux fournis par mon *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, j'essaie, dans cette étude, de montrer, par un exemple, quels résultats peut engendrer, pour la connaissance des dialectes dans une

LISTE DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS CONTENUES DANS CETTE ÉTUDE.

Atlas : *Petit atlas linguistique d'une région des Landes*, Toulouse, Privat ; Paris, Picard, 1910. — *Recueil* : *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, 1910. (Voici l'indication des abréviations qui renvoient aux différents chapitres de cet ouvrage : MM. : Mont-de-Marsan ; Roq. : Roquefort ; Vi. : Villeneuve ; SS. : Saint-Sever ; T. : Tartas. Pour la région de l'Albret, vu la dispersion des localités, chacune est expressément mentionnée : Mor. : Morcenx ; Cont. : Contis ; Mim. : Mimizan ; SP. : Saint-Paul en Born ; Sal. : Salles ; Baz. : Bazas. Le numéro qui suit ces initiales représente la date ; le numéro suivant renvoie à la ligne.)

ARNAUDIN : *Contes populaires recueillis dans la Grande-Lande, le Born, les Petites Landes et le Marensin*. Paris, Bordeaux, Lechevalier, Moquet, 1887 (patois de Labouheyre). — BOURCIEZ : *Précis historique de phonétique française*², Paris, Klincksieck, 1900. — BOURCIEZ, *Élém. : Éléments de linguistique romane*, ib., 1910. — BRUGMANN, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*¹. — BRUGMANN, *Abr. : Abrégé*

région nettement circonscrite, la combinaison des trois disciplines qui sollicitent à l'heure actuelle la curiosité des linguistes, et qui ne sont que les applications particulières de la méthode classique de comparaison : l'étude critique des documents historiques ou littéraires, la plus ancienne des

de grammaire comparée, traduction française, Paris, 1905. — DU BUIS-
SON : *Historia monasterii S. Severi*, Vicojulii ad Aturem, 1876, 2 vol. in-8.
— GILLIÉRON : GILLIÉRON et EDMONT, *Atlas linguistique de la France*,
Paris, Champion, en cours de publication. — GODEFROY : *Lexique de*
l'ancien français, p. p. J. BONNARD et AM. SALMON, Paris, Leipzig, Welter,
1901. — GRANDGENT : *An outline of the phonology and morphology of old pro-*
vençal, Boston, Heath, 1905. — JESPERSEN : *Lehrbuch der Phonetik*, Über-
setzung von H. Davidsen, Leipzig, Berlin, Teubner, 1904. — KÖR-
TING : *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch*³, Paderborn, Schöningh, 1907.
— Lanne-Soubiran : renseignements fournis par M. J. Ducamin sur
son patois ; M. D. est originaire de Lanne-Soubiran, c^{on} de Nogaro,
Gers. — LESPY : LESPY et RAYMOND, *Dictionnaire béarnais ancien et*
moderne, Montpellier, Hamelin, 1887, 2 vol. — LÉVY : *Provenzalisches-*
Supplement Wörterbuch, Leipzig, Reisland, 1894-1909, en cours de publi-
cation. — LÉVY, *Petit dict.* : *Petit dictionnaire provençal-français*, Heidel-
berg, Winter, 1909. — LUCHAIRE : *Recueil de textes de l'ancien dialecte*
gascon, suivi d'un glossaire, Paris, Maisonneuve, 1881. — LUCHAIRE,
Études : *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, Paris,
Maisonneuve, 1879. — MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes,*
trad. française, par E. Rabiet, A. et G. Doutrepoint et Counson, Paris,
Leipzig, Welter, 1890-1906. — MSL. : *Mémoires de la Société de linguis-*
tique de Paris. — *Procl. préf.* : *Proclamation du préfet des Landes*, texte
patois de 1807 (voir *Atlas*, p. xx). — Rom. : *Romania*. — ROUSSELOT,
Principes : *Principes de phonétique expérimentale*, Paris, Leipzig, Welter,
1897-1908. — ROUSSELOT, *Modif.* : *Les Modifications phonétiques du lan-*
gage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente), Paris,
Welter, 1891. — SCHNEIDER : *Zur lautlichen Entwicklung der Mundart*
von Bayonne, Breslau, 1900. — SCHULTZ-GORA : *Altprovenzalisches Element-*
arbuch, Heidelberg, 1906. — SIEVERS : *Grundzüge der Phonetik*, Leipzig,
1893. — SOURBETS, PL. : Série de contes parus dans le *Petit-Landais*,
depuis 1902. — SOURBETS, C. : *Lous countes dou Pierroulic*, Mont-de-
Marsan, 1904 (patois de Bougue). — THOMAS, *Ess.* : *Essais de philologie*
française, Paris, Bouillon, 1877. — THOMAS, N. *Ess.* : *Nouveaux Essais*,
ib. 1905. — ZAUNER, *Zur Lautgeschichte des Aquitanischen*, Prag, 1898.

trois méthodes, celle à qui la science doit la plupart de ses certitudes actuelles ; la méthode expérimentale, née d'hier à peine, mais désormais indispensable ; enfin la méthode géographique, rajeunie aujourd'hui par une école qui lui a communiqué une impulsion et une portée nouvelles¹.

Si le concours de ces trois systèmes de recherche doit permettre au romaniste de suivre en détail le développement des dialectes particuliers parlés dans la région qui fait l'objet de cette étude, ce concours peut aussi, du moins je l'espère, contribuer à répandre quelque clarté sur certains problèmes de linguistique générale.

Ici, j'étudierai seulement les faits désignés sous les noms — parfois assez mal définis — d'*insertion*, d'*épenthèse*, de *prothèse*, de *transition* ou de *soulien*. Ces faits se manifestent sur notre domaine avec fréquence et sous des aspects particulièrement variés.

En dépit de leur diversité apparente, tous ces phénomènes sont connexes. Si l'on élimine au préalable ceux d'entre eux qui sont dus à des causes extra-phonétiques, tous les autres doivent être rapportés à une seule et même origine : ils sont les résultats variés d'une tendance inhérente à la plupart des phonèmes et qu'on peut appeler la tendance à la *segmentation*.

Ce terme sera expliqué plus loin. Il importe tout d'abord de débayer le terrain en énumérant tous les faits d'ordre intellectuel. Les formations de nature physiologique se définiront ensuite plus clairement.

Ce plan a le défaut de briser le cadre traditionnel ; de séparer des faits réunis d'ordinaire ; de rapprocher des phé-

1. Voir un exposé général sur l'état actuel (décembre 1909) des recherches de dialectologie géographique dans J. HUBER, *Sprachgeographie*, *Bulletin de dialectologie romane*, I, 89-117.

nomènes étudiés d'habitude isolément. Par exemple, l'exposé de la diphtongaison se placera côte à côte avec celui de l'épenthèse. Mais qu'importe un ordre factice purement extérieur, si cette étude se modèle autant que possible sur la réalité. Il vaut mieux que nous cherchions à saisir, non point l'apparence, mais la cause profonde.

I

PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS

Des cas très nombreux de prothèses, d'épenthèses ou d'adjonctions de tout genre supposent une méprise primitive de la part des sujets parlants. Tantôt deux mots, rapprochés l'un de l'autre, par une association d'idées, se prêtent mutuellement l'un des sons qui les constituent : l'intrus installé fait bientôt partie intégrante du mot ; l'insertion provient d'une *contamination*. Tantôt le sujet parlant, inattentif ou impuissant à démêler, dans la suite de syllabes qui compose une phrase, cette unité linguistique qu'on appelle le *mot* et dont l'analyse ou la définition sont difficiles, même pour un grammairien de profession, agglutine deux vocables et les confond en un seul. De là naissent tous ces appendices que certains mots traînent avec eux, soit à l'initiale, soit à la finale.

1° AGGLUTINATIONS D'ARTICLES

Le plus souvent un petit mot, d'ordinaire un proclitique, est incorporé en partie ou en totalité au mot qui suit. L'article défini, en particulier, est sujet à cet accident.

Parfois la consonne initiale de l'article masculin ou fémi-

nin, dont la voyelle est élidée, se soude au substantif suivant. Tel est le cas de plusieurs représentants, plus ou moins directs, de lat. *umbiliculu¹ : l'agglutination apparaît sur deux points assez distants l'un de l'autre : 1° à l'ouest du domaine, vers Morcenx-3 : [lumbriɫ, lumbril] ; à Labouheyre-1, un sujet donne [lumbrik] ; 2° au sud-est : [lumbrɪt] à Bascons-57 et à Benquet-47. De même b. lat. hūtica² [ukye] à Luglon-21 ; mais [lukye] à Villenave-13, Arengosse-12, Arjuzanx-4. Dans ces deux derniers endroits, où le mot est attesté comme étranger, c'est la forme agglutinée, — c'est-à-dire altérée, — qui surgit. Le fait de l'emprunt prédispose sans doute les mots aux accidents de ce genre³.

Plus fréquemment la voyelle finale de l'article est accolée à l'initiale consonantique du mot suivant. C'est, sans doute, l'u de l'article masculin qu'il faut reconnaître dans certains représentants du lat. ulmu⁴. La forme phonétique est [um] : on la rencontre, près de notre domaine, à Artix⁵, et à Sault-de-Navailles⁶ ; Lespy la mentionne en béarnais⁷. Dès le moyen âge, sur certains points du territoire gascon⁸, [um] est devenu [lum], par agglutination de l'article élidé, suivant le procès indiqué précédemment. Cette forme [lum], écrite lom, n'a pas tardé à se charger à son tour de la voyelle finale de l'article : olom se rencontre déjà à Dax, au xiv^e siècle⁹. Aujourd'hui [ulum] remplit, vers le nord et l'est de

1. *Atlas*, 338, « nombril ».

2. *Atlas*, 74, « cercueil ». — L'étymologie est assurée au point de vue sémantique, par [krɔfɛ] cophinu, au sud-ouest.

3. Sur d'autres exemples d'agglutination analogues en gascon, v. L. COUTURE, *Revue de Gascogne*, XXIII, 45.

4. *Atlas*, 364, « orme » ; cf. GILLIÉRON, 948.

5. GILLIÉRON, 948, n° 685.

6. Témoignage de mon collègue, M. Costedoat.

7. LESPY, v° oum, om. Cf. a. prov. olme, olm, om ; catal. olm.

8. A Bayonne, à Riscle... V. LÉVY, *Sup.*, v^{is} lom, olm.

9. ABBADIE, *Le livre noir de Dax, Établissements*, p. 483.

notre domaine, une aire très développée. La géographie nous apprend¹ que [ulɥm] ne peut être la réduction de [awɥm > owlɥm > uwlɥm] qui couvrent tout l'Ouest, et qui s'expliquent par une évolution postérieure de [u-] initial, dont il sera question plus loin². Nous sommes donc bien en présence d'une voyelle [u-], qui n'est autre que la finale agglutinée de l'article masculin.

Plus fréquemment, c'est l'article féminin qui cède son *a* au mot subséquent³. Pour en finir avec ulmu, la forme [alɥm], dont l'aire considérable s'étend au sud-est de notre domaine jusque dans le département du Gers, à Eauze, Riscle, Lanne-Soubiran, est certainement le résultat d'une fausse coupe de mots. Dans l'*a-* initial, il ne faut pas voir une réduction de la diphtongue protonique [au- > a-], réduction qu'aurait facilitée l'influence dissimilatrice de l'[ɥ] tonique. L'*a-* est emprunté à l'article féminin. — L'existence d'une forme féminine [aɥmɛ] en Béarn et anciennement à Labouheyre-1⁴, [ɥmo] à Saint-Jean-Poutge⁵, nous autorise à partir d'un féminin [ɥm]⁶, et à poser, parallèlement à ce qui a été fait pour le masculin, une série [l-ɥm > la lɥm > l-alɥm]. Le grand *Atlas linguistique* donne en effet [alɥm] comme féminin à Eauze et à Riscle. Postérieurement le genre masculin a pris le dessus dans la plus

1. Cf. *Atlas*, 363, « oreille » : le domaine de [aw-] + consonne > [uww- > u-] est tout à fait au sud-ouest du domaine.

2. V. ci-dessous, pp. 105-11. — On trouve *auloun*, en 1765, à Bégaar-8, dans une copie d'un acte de 1331, daté de cette commune : *Arch. munic. Bégaar*. — Cf. DU BUISSON, *Gloss.*, v° *aurom* pour *auloum*.

3. Cf. A. THOMAS, *Mélanges*, 9-10.

4. LESPY, S. v°. — Cf. ARNAUDIN, *Bulletin de la Société des Parlers de France*, I, 98.

5. Con de Vic-Fezensac, Gers. — Témoignage de M. Formigué.

6. C'est un exemple d'un nom d'arbre qui a gardé, du moins en certains lieux, le genre latin, et dont les formes ont été partiellement pourvues d'une finale féminine : cf. MEYER-LÜBKE, II, 381.

grande partie de l'aire, sous l'influence de la terminaison.

Il est intéressant de signaler la contiguïté parfaite des domaines [alɥm] et [ulɥm] : entre eux, pas d'exemple de la forme primitive [ɥm] ou [lɥm]. La force d'agglutination s'est exercée indistinctement sur l'article masculin et féminin : elle est indépendante de la matière agglutinée.

La même substitution de genre, produite par des causes analogues, est manifeste dans les formes qui continuent *gramen* et *gramina*¹. Le landais [aɣram] (cf. prov. *gram*, m. mais cat. *grama* f., à côté de *gram*, m., esp. *grama*, f.) remonte à une fausse coupe : [la gramè > l-agramè]², devenu [l-agram], m., par confusion avec le masculin [gram], tiré du sing. *gramen*.

La prothèse morphologique de l'*a*- tend donc à rendre masculins les substantifs féminins, lorsque les conditions sont favorables. Il existe une confirmation de ce fait meilleure encore : les deux représentants de *glande* sur notre domaine sont [glɔn] f., et [aɣlɔn] m.³. On doit les expliquer comme les mots précédents : fém. [la glɔn > l-aglɔn] masc. La concordance géographique du genre masculin avec la forme prothétique est absolue. Comme dans les deux cas précédents, il s'agit d'un mot dont le genre n'est pas absolument unifié dans les parlers des contrées avoisinantes. L'incorporation au substantif féminin de l'*a*, enlevé à l'article, ôte à celui-ci sa valeur féminine, et, sous l'action, parfois combinée, soit d'une finale d'allure masculine, soit d'un genre masculin latent dans la région, le mot change mécaniquement de genre.

Dans les autres cas, l'agglutination s'opère sans que le

1. *Atlas*, 92, « chiendent ».

2. Ces formes féminines sortent de *gramina*. — Sur l'emploi de *gramen* au pluriel, v. MEYER-LÜBKE, II, 54.

3. *Atlas*, 227, « gland ». Cf. *Recueil* MM. 1316, 8 : *de glɔn*. SS. *la glɔn*, ainsi coupé dans DU BUISSON, 312. SOURBETS, *PL.* 1905, 5 : *las glɔns*.

genre soit modifié. — La forme [abunił] ¹ n'est pas le résultat d'une agglutination : elle s'explique par un *affundibulu ², qui est à *affundo* ce que [fundibulu] est à *fundo*. — Quant à [abrano] « bruyère » à Lanne-Soubiran, à côté du land. [brane] b. lat. branda ³, [abranded] « verveine » à Saint-Sever-38, [agrəuɫè] respectivement [graɫè] gracula ⁴, [ayèrè, ayeyrè] respectivement [yèrè, yeyrè] hederà ⁵, ils conservent bien leur genre étymologique et paraissent ne soulever aucune difficulté.

Il n'en est rien cependant. En regardant de près la disposition géographique de ces deux derniers mots, nous sommes étonnés de constater l'agglutination de *a-* dans un domaine où l'article féminin est justement [lə] ou [lè] ⁶. Au lieu de [agrəuɫè, agreuɫè] à Labrit-42, Garein-22, Brocas-43, Geloux-31, Cère-44, etc., l'on attendrait *[égrəuɫè]. — Il faut en dire autant de [ayèrè] « lierre » à Saint-Martin-d'Oney-32, Meilhan-24, Gouts-19, Souprosse-27, etc. Nulle part ne se manifeste une forme *[éyèrè]. — Au surplus, tout le domaine de l'article féminin [lə, lè] ne présente pour ainsi dire aucun exemple d'une agglutination de [ɛ, è] : la forme [énənsè], à Gouts-19, à côté de [nənsè] est complètement isolée ⁷.

1. *Atlas*, 162 « entonnoir ».

2. La terminaison -ił est due à la substitution du suffixe -iculu à -ibulu.

3. *Brane* désigne la grande bruyère dans tout notre domaine. Cf. *Atlas*, 69, au Sud-Est. *Recueil*, MM. 1316, 8; Vi. 1316, 41; Contis, 1515, 37.

4. *Atlas*, 103, « corneille ». Voir A. THOMAS, *Mélanges*, 87.

5. *Atlas*, 278, « lierre ».

6. *Atlas*, 259, « la main », etc.

7. *Atlas*, 25, « anse ». — [lénənsè] que donnent les deux vieillards de Bas-Mauco-37, est un exemple curieux de l'agglutination de l'article complet. Il est à noter que Bas-Mauco-37 est actuellement dans le domaine de l'article féminin *la*, dont l'aire est certainement en progrès de ce côté. Le pluriel y est encore *les*.

Faut-il conclure que la prothèse soit, dans cette région, antérieure à l'apparition de l'article *lé*? Le fait est possible, mais remonterait alors assez haut, puisque l'histoire nous apprend que l'article féminin *le* a eu, dès l'apparition des premiers textes, une extension plus grande qu'aujourd'hui¹. Il est sans doute préférable de considérer ces formes comme des emprunts aux patois voisins. Cette explication est confirmée par le traitement inverse de fr. assiette, qui, dans la même région où l'article féminin est [*lé*], est représenté par [*siète*]², ce qui suppose une fausse coupe des mots. L'on peut admettre que [*siète*] est venu d'une région où l'existence de l'article féminin [*la*] permettait de couper [*l-assiète*] en [*la siète*]³.

L'agglutination de l'article défini est le cas le plus fréquent. Mais il y a des exemples analogues pour l'article indéfini⁴. Dans le [*ɲ*-] initial de [*ɲansè*] « anse »⁵, il est probable qu'il faut voir le *n* de *una*⁶. Ce [*ɲ*-] est devenu

1. Voir p. ex. *Recueil*, MM. 1259, 1265, etc. Je reviendrai sur cette question dans une nouvelle série d'*Études de dialectologie landaise*.

2. Au Sen-41, Labrit-42, Vert-30, Garein-22 : [*lé siète*].

3. Entre autres endroits où j'ai noté *siète*, je citerai Betbezer-85, Laglorieuse-67, etc. — Cf. encore *rena [*arène*] « reins » à Gouts-19, Bas-Mauco-37 dans le pays de *lé*; mais [*rène*] à Bascons-57, Bougue-66 (SOURBETS, C. 3) en pays de *la*. — Comparer : *Atlas*, 149, « dos ».

4. Voir GILLIÉRON, *Revue de Phil. fran.*, XX, 88, n.

5. *Atlas*, 25.

6. Le passage de [*n*] à [*ɲ*] n'est pas sans exemples sur notre domaine; il est même de règle en certains cas : cf. *Revue de dial. rom.*, I, 125. Après *é* latin, cf. catena [*kadène*], *Atlas*, 77, « chaîne »; *Recueil*, SS. 1519, XXV, 26; — centena [*sendène*] *Atlas*, 92, « chiendent »; — *rena [*arène*] *loc. cit.*; — vena [*bène*], *Atlas*, 516, « veine »; — [-*ēna*] quinzègne, SOURBETS, PL. 1905, 7; trèntègne, 1904, 42; — *Fontanellas Fontanheres, *Recueil*, SS. 1519, XXI, v° 17, etc. Après *u*: cūnaria [*kunère*], *Atlas*, 50, « berceau » (du sens de « berceuse », le mot est passé à celui de berceau »).

[y] dans le Nord-Ouest par une dénasalisation due à la dissimilation : [ɲansə > yansə] ¹.

Les faits sont plus compliqués dans le mot [aɲɛstè] ² : l'a y représente bien l'article agglutiné, mais le ɲ ne remonte pas à una. Genista semble être devenu *[yeɲɛstè] grâce au passage de [-n-] à [-ɲ-] ³ ; *[yeɲɛstè] est passé à [ɲɛstè] ⁴, comme *[yeɲɛbrè] jinipiru est devenu [ɲɛbre] ⁵, par haplologie syllabique ⁶. De [ɲɛstè] a été tiré [aɲɛstè] par la série [la ɲɛstè, l-aɲɛstè]. Cette explication est corroborée par la disposition géographique, telle qu'elle apparaît dans le grand *Atlas linguistique* : l'aire [aɲɛstè] se soude à l'aire [ɲɛstè] entre Eauze-667 et Riscle-676.

2° AGGLUTINATIONS DIVERSES

L'article n'est point le seul mot susceptible d'être agglutiné. Il peut y avoir des incorporations partielles ou totales

1. Un autre mot (anc. béarn. *fiasse* et aussi *giasse* : LESPY, s. v¹³) a pu influencer.

2. *Atlas* 225, « genêt ». — Cf. MÉTIVIER, *le Défrichement des Landes*, s. v^o. — Voir A. THOMAS, *N. Ess.*, 281, n. 2.

3. Cf. *jenéste* à Labouheyre-4 ; *Geneste*, n. d'h., dans *Recueil*, T, 1588, X, 5.

4. GILLIÉRON, 635 « genêt ». Cf. LESPY, *gnestaa*, *nièste*.

5. Cf. LESPY *gnièbrè* ; MISTRAL *gnèbre* ; A. THOMAS, *loc. cit.*

6. Il peut y avoir haplologie même si les deux syllabes ne sont qu'imparfaitement semblables : cf. p. ex. *Recueil* : *desagrabletad* < *desagradabletad*, Vi 1277, 7. *Martilogy* < *Martyrologi*, *ib.* Gloss. s. v^o. Au surplus le -nh- intervocal landais est très proche de -y- comme le montrent les tracés du palais artificiel : v. *Atlas* p. 5, fig. 8, 15 ; p. 37, fig. 11 ; 47, 15 ; 54, 13 ; 61, 2 ; 63, 15. Comparer : p. 17, fig. 8 ; 30, 13, 14 ; 31, 2, 5 ; 57, 2, 3.

de prépositions¹ : tel *seru* qui apparaît au nord de notre domaine sous la forme [dèsœ]².

Souvent il est difficile de reconnaître l'intrus, et un examen superficiel le fait prendre pour tout autre chose qu'il n'est en réalité. C'est le cas de *-d-* dans les groupes syntaxiques suivants : *a-d-asso*, *a-d-ayso* « pour cela », ³ *a-d-aquet*, *a-d-aquere* « pour ce, pour cette »⁴, *a-d-ére*, *a-d-its* « à elle, à eux »⁵, [*pr-a-d-ét*, *pr-a-d-æt*] « pour lui »⁶, *a-d-al-gun* « à aucun »⁷, *a-d-autre* « à autre »⁸; *a-d-* + infinitif : *se metè a-d-arriðè* « se mettre à rire »⁹, *embia a-d-amassa* « envoyer chercher »¹⁰ *prés a-d-ëmbarca* « prêt à embarquer »¹¹, *a-d-entendra* « à entendre »¹²; *a-d-* + subst. : *a-d-obs* ad opus¹³, *portar a-d-aiude* « porter aide »¹⁴, *a-d-ensu* « par-dessus »¹⁵.

Quelle est l'origine du *-d-* dans tous ces groupes? Au premier abord, on est tenté de croire qu'il représente le *-d-* final de la préposition latine *ad*. Telle est l'explication

1. Voir des faits analogues dans G. PARIS, *Mélanges linguistiques*, p.p. M. ROQUES, 560-1.

2. *Atlas*, 473 « soir ». Cf. pour Labouheyre-4. ARNAUDIN, 193 : *des-seu* (mais *seu*, p. 179). [*Desœy*], à Maillas-80. a une finale surprenante.

3. *Recueil*, MM. 1265, 3. 1509 m. 55. 1546, 47. Roq. 1474, 36. Vi. 1310, 2. 1349, 2. 1507, 53. SS. 1302, 14. 1399, 2. T. 1372, 2. 1379, 4. 1381, 4. 45. 1396, 3, 55. 1505, 65. Cont. 1515, 25. Mim. 1538, 55.

4. *Recueil*, Vi. 1310, 34. T. 1317, 39. 1396, 8. 1573, XVI, v° 18.

5. *Recueil*, Vi 1316, 51. ARNAUDIN, 197. GILLIÉRON, 525.

6. *Recueil*, *Appendice* : T. 1906, 46. Mim. 1906, 9. Mor. 1906, 2, 4. S.P. 1906, II, 2.

7. *Recueil*, MM. 1306, 56. Roq. 1474, 32.

8. *Recueil*, MM. 1306, 24. SS. 1368, 55.

9. ARNAUDIN, 210.

10. *Ib.*, 179.

11. *Ib.*, 300.

12. *Recueil*, SP. 1478, XI, 10.

13. *Recueil*, MM. 1332, 5. T. 1372, 5, 28. 1379, 8. 1381, 6.

14. *Recueil*, SS. 1480, XXXII, v° 8, 11.

15. ARNAUDIN, 217.

fournie par Chabaneau pour lim. *ad uno, ad aqueü*¹. L'existence bien connue dans l'ancien provençal de liaisons telles que *az-ela, quez-eu* semble parler en faveur de cette explication².

Mais la géographie vient ici encore au secours de l'histoire, et montre que, du moins dans la région qui nous occupe, les faits se sont passés différemment. Dans une partie du domaine landais, le [-d-] latin intervocalique est passé à [-ʒ-]³. Or, dans cette région, il n'existe aucun exemple ancien ou moderne de *az-ét, az-ops*, etc. Le -d- est général. Il faut donc, pour ce pays et sans doute pour l'ensemble de la région, écarter, quoi qu'en pense Lespy⁴, l'hypothèse de Chabaneau.

La véritable source dont est sorti ce -d- est la préposition de. Cette préposition entre volontiers en combinaison avec *ad*, comme avec *in*. Un de nos textes anciens écrit *a-de-ssu* « pour cela »⁵. A l'époque actuelle, la carte « donne un sou à ce pauvre »⁶ offre un double domaine, dont la netteté surprend puisqu'il s'agit d'un fait de syntaxe, et où il y a combinaison de *in* et de *de*. C'est de tournures analogues qu'est sorti le -d- des groupes syntaxiques *a-d-aquet* et autres semblables.

1. CHABANEAU, *Gram. lim.*, 113.

2. H. SUCHIER, *Grund.* 12, 794, tire le -ʒ- du *d* latin devant voyelle : on a eu *az ela, quez eu*, mais *a liei, que tu*. — Il est probable que le -ʒ- de mots tels que *pasemen* pavimentu et *pasementar* (*Recueil*, SS. 1519, XXIV, v° 1, 2) s'explique par un transport d'une liaison de ce genre. Cf. MEYER-LÜBKE, I, 549.

3. Voir la limite de ce domaine dans BOURCIEZ, *le Verbe « naître » en gascon*, *Mél. Chabaneau*, 415-23. — Cf. *Atlas*, 115 « croire » ; 118 « croyons » ; 324 « naître » ; 421 « poux » ; 545 « voir », etc.

4. LESPY, *Gram. béarn.*², 417.

5. *Recueil*, MM. 1514, 77.

6. *Atlas*, 1. Cf. ARNAUDIN, 302 : *hey l-amou en-d-une brune* ; 207, *en-d-un cugn* ; 288, *en-d-uou' pètge*. Cf. p. 167, n. 1.

Comment expliquer la généralisation de ces tournures ? La tendance à éviter l'hiatus a une grande influence. Cette tendance ne s'exerce pas partout en Gascogne avec la même rigueur. Il semble que la région centrale du Gers et des Hautes-Pyrénées y cède moins volontiers¹. Mais ailleurs la répugnance pour l'hiatus prévaut. Tous les matériaux sont bons pour remplir le rôle de bouche-trou. Ici, dans le nord-est des Landes, là, dans les Basses-Pyrénées, plus loin, dans le Comminges, la préposition de prête son *d* ; sur d'autres points, *inde* fournit un *n*² ; l'article détache un *l* ; un *z* apparaît. L'hiatus est une menace perpétuelle à l'indépendance et à l'intégrité des syllabes. Les personnes qui parlent le sentent confusément. Elles veulent empêcher cette fusion des mots, nuisible à l'intelligence de leur discours. L'unanimité absolue des sujets à éviter la séquence [*a akét*]³, dont une contraction immanquable ferait un incompréhensible [*akét*], montre combien chaque sujet parlant, dans son désir d'être compris, choisit instinctivement la forme syntaxique qui a le plus de relief.

La fausse coupe des mots, cause d'agglutination, est, dans le langage, un élément de trouble, d'incertitude. Le transport du *d*, tiré de la préposition et cristallisé dans certains groupes, devient, au contraire, pour les besoins de la cause, un instrument de clarté et de précision.

1. Voir GILLIÉRON, 525.

2. Des groupes comme [*an êts*] « à eux » pourraient s'expliquer comme le fait SUCHIER, *Grund.* I², 749, dans des phrases *aias fen* (fide) *ab ton amic* : ce serait l'-*n* finale tirée de mots tels que : *man* + voyelle, à côté de *ma* + consonne.

3. Il semblerait que l'influence de la question posée en français eût dû amener *a akét* : il n'en a rien été. A Lanne-Soubiran, M. Ducamin traduit par *a-d-akét* : de même M. Costedoat, à Sault-de-Navailles. Au contraire *a tu* « à toi » est universel sur le domaine.

3^o CROISEMENTS

Les additions accidentelles causées par des erreurs de coupe se produisent le plus souvent au début du mot, et amènent ce qu'on pourrait appeler une « fausse prothèse ». Lorsque l'addition est due à une association d'idées, il peut aussi en résulter une prothèse; mais ordinairement l'insertion prend place à l'intérieur du mot, quelquefois même à la fin.

Confusions de préfixes.

Le commencement d'un mot peut présenter une analogie formelle plus ou moins accentuée avec le commencement d'un autre mot plus employé ou de toute une série de mots. La syllabe initiale dominante dans cette série — d'ordinaire un préfixe — se transporte alors souvent, en totalité ou en partie, en tête du mot isolé.

Ainsi s'explique sans doute l'apparition d'une *-r-* dans le mot d'emprunt qui désigne l' « acacia ». L'insertion de l'*-r-* est à peu près générale à l'ouest de notre domaine : [arkasiɑ, argasiɑ] : à l'est, dominant [akasiɑ, agasiɑ]¹. L'ouest du territoire gascon est le pays où la prothèse phonétique de *a-* devant *r-* est le plus vivace²; c'est là que les mots commençant par *ar-* sont le plus fréquents, en particulier ceux qui présentent le préfixe *re-* > *ar-*. L'*-r-* d'[arkasiɑ] pourrait bien provenir de cette influence analogique.

1. Les formes avec *-r-* sont répandues à l'ouest d'une ligne passant entre 80, 60, 50, 52, 61, 71, 62, 64, 33, 66, 67, 68, 69, 59 d'une part et 70, 51, 72, 75, 54, 65, 78 d'autre part : à l'est de cette ligne, l'on a [akasia]; à 62, 73, l'on a [ark-, ag-], côte à côte. [Agasia] a seul été recueilli à 72, 81-4, 86.

2. Voir ci-dessous, *Prothèse devant sonante*.

Le préfixe *ex-* est peut-être plus répandu encore. C'est lui qu'il faut reconnaître dans [*ehgaw*, *ehgal*] æquale¹. Ces formes sont à rapprocher de a. prov. *eigal*² (Auvergne, Arles) et *engal*. De même que *engal* s'explique par une confusion avec le préfixe *e-*, *en*³, de même *esgal*, *esgaou*, *eigal* ont subi l'influence de *ex-*.

Le cas de [*éseurt*], à côté de [*eyrt*]⁴, est analogue, mais nous reporte assurément à une époque plus ancienne. Surdu doit aboutir normalement à [*surt*], et cette forme apparaît en effet à l'est de notre domaine, ce qui concorde bien avec les données du grand *Atlas*⁵. Cet ouvrage montre la Gascogne partagée en deux domaines bien nets : 1° [*eyrt*] tout le long du littoral, de Lacanau-Médoc-650, à Pessac-641, St-Côme-645, Luxey-664, Tartas-682, Pouillon-683, Artix-685; 2° [*surt*, *syr*] à l'est de cette aire⁶.

L'existence d'une forme avec *ε-*, dans une partie des départements⁷ de la Dordogne, du Lot, de la Corrèze, et plus loin encore en Saône-et-Loire, dans la Meuse, etc., vient appuyer l'hypothèse de M. Meyer-Lübke qui suppose un type **exsurdu* pour expliquer le béarnais [*eyrd*] et le lorrain [*êo*]⁸. Le landais du sud [*éseurt*]⁹ vient renforcer encore cette théorie, en fournissant un exemple du mot à

1. *Atlas*, 154 « égal ». — Cf. *esgaou*, ARNAUDIN, 153, 190, 253; SOURBETS, C. 27; mais *égaou*, PL. 1903, 43.

2. L'ancien provençal fournit quelques exemples de [*s*] + consonne > [*y*] : GRANDGENT, § 65, S. 1; SCHULTZ-GORA, § 79, b. — M. Grandgent explique *eigal* d'une autre manière : § 73, k w, 1.

3. GRANDGENT, § 85.

4. *Atlas*, 483 « sourd ». — Cf. SOURBETS, PL., 1903, 47 *chourt*; ARNAUDIN, 183 *chourde*; *Recueil*, T. 1588, XXVIII, 8: *chort* (sobriquet).

5. GILLIÉRON, 1258.

6. A Lanne-Soubiran [*syr*].

7. Cf. CHABANEAU, *Gram. lim.*, 79.

8. *Zeitschr. f. österreichische Gymnasien*, 1891, 769.

9. Cf. LESPY, *eschourda*, *eschourdi*, *eschourdère*.

une étape primitive avant la chute de l'*e*-. La comparaison de *exsurdu [ɛsɛʁt] et de exsucare [ɛsɛʁa], recueillis tous deux sur le même point, par exemple à Bégaar-8, donne, au point de vue phonétique, la confirmation de cette étymologie.

Le développement de lat. *examine¹ (cl. examen) > [ɛɛami, ɛɛamè, iɛamè] n'est pas moins normal. Ces formes couvrent uniformément la plus grande partie de notre domaine. Mais, au sud-ouest, la géographie révèle une perturbation : ce n'est plus l'aire vaste et régulière : les variantes se multiplient sur un terrain relativement étroit. Les variations portent soit sur l'accent : [ɛɛami > ɛɛami], soit sur la finale, où apparaît un -è : [ɛɛamiè], soit sur l'initiale, dont la voyelle tombe : [ɛami], soit sur l'intérieur du mot où s'insère une -s- : [ɛsɛami] Audon-9, [ɛhɛami] Bégaar-8, [ɛsɛami] Gouts-19. A Souprosse-27, la durée anormale de l'articulation du -ɛ- laisse supposer un -sɛ- primitif ; la position géographique de cette forme justifie une telle hypothèse.

D'où sort cette -s- ? Il n'est pas douteux que le préfixe *es-* < *ex* a exercé son influence. Mais la chose n'est pas si simple qu'il paraît à première vue. Les variations d'accent qui se manifestent soit sur le domaine de cette -s- parasite, soit dans les environs immédiats, d'autre part l'apparition de l'-è final, tous ces symptômes tendent à prouver que l'[ɛsɛami] du Sud-Ouest ne représente pas simplement *examine, mais qu'il a passé directement ou indirectement par une phase verbale. C'est d'une confusion entre le verbe [ɛɛami] et les nombreux verbes en *ex-*, *es-* (*esealibə*, *eseaɾisklə*, *eseisklə*, etc.²) qu'est sorti le substantif [ɛsɛami]³.

1. *Atlas*, 168, « *essaim* ».

2. V. Lespy, s. v^{is}.

3. Esp. *enjambre*, port. *enxame* s'expliquent par une influence ana-

Si l'on compare maintenant les deux cartes de surdu et de *examine, l'on sera frappé de leur similitude pour la région du Sud-Ouest. Les villages de Bégaar-8, Audon-9, Gouts-19, Souprosse-27¹ présentent une concordance évidente dans le développement de l'insertion. Une telle régularité dans des innovations qui reposent sur une association d'idées est tout à fait remarquable. La géographie des phénomènes de cet ordre est ordinairement beaucoup plus capricieuse. La concordance des aires est plutôt la marque des phénomènes dont le développement phonétique n'a été troublé par aucune influence analogique. Considérée en elle-même, la carte *examine, par le contraste qui règne entre la grande aire de l'Est, régulière et uniforme, et le domaine tourmenté du Sud-Ouest, est un bel exemple du désarroi que les forces innovatrices d'ordre intellectuel peuvent introduire dans l'évolution phonétique normale d'un mot. Aussi bien, faut-il croire que cette région, particulièrement favorable à la prothèse phonétique, comme on le verra plus loin², a été un terrain bien préparé à l'éclosion de la prothèse morphologique.

Confusion de suffixes et de finales.

Les insertions dues à une substitution de suffixes ou de finales sont plus fréquentes encore que les précédentes. Ces faits sont surtout du ressort de la morphologie, et ce n'est pas ici le lieu de traiter la question dans son ensemble.

logue, MEYER-LÜBKE, I, 588. — PIDAL, *Manual elemental de gram. hist. esp.* ², § 85, 2, voit, dans *enjambre* une accumulation des préfixes in- et ex-.

1. Et de Carcen-Ponson-16 ; car [*éeyrt*] montre que *s + ε* est réduit à *ε*, et que [*éeami*] y représente [*éseami*].

2. Voir ci-dessous, *Prothèse devant sonante et devant consonne*.

Qu'il suffise, pour donner une idée du phénomène, de mentionner des verbes tels que [yumpla] à côté de [yumpa]¹ ; — [əhpéziŋkla]² à côté de [pézi] « griffe », dérivé de pede³, à Bascons-57, d'après l'analogie des nombreux verbes en [-iŋkla, -iŋgla] : [triŋgla] « tinter »⁴, [kaŋiŋkla]⁵, etc. ; — [asétra] « altérer »⁶ à Canenx-53, à côté de [sé] sitim⁷.

Parfois un substantif s'adjoint une consonne finale : [éstuyt] « étui » à Sabres-20, dont le [-t] suppose l'analogie des substantifs en [-yt] : [nəyt] nocte, [meyt] magide ; — [bédyl, bédyn] etc., à côté de [bédy] vidubiu doit son -l final, respectivement -ŋ, à des noms d'instruments ou d'appareils tels que [baŋyl, saŋyl] « verrou »⁸, [trawyl] *trabuculu « dévidoir »⁹ etc.

Souvent l'-s de l'ancien cas-sujet, transmis plus ou moins directement, amène des formes telles que [sɥs] « seul » à côté de [sɥl] solu¹⁰, [nɥs] nudu, dont il existe un exemple, à Bougue-66¹¹, à côté de [nɥ], forme à peu près générale sur le domaine¹². — Sur une aire plus étendue et toute différente, l'-s de flexion, marque du pluriel, s'ajoute à *vinti.

1. *Atlas*, 51, « berceer ».

2. *Atlas*, 230, « griffer ».

3. Cf. [əspéziŋk], « ergot », doigt abortif des gallinacées, à Canenx-53.

4. *LESPIY*, s. v°.

5. *Atlas*, 244, « japper ».

6. Cf. CHABANEAU, *Gram. lim.*, 119, *assédra*.

7. *Atlas*, 472, « soif ».

8. *Atlas*, 533, « verrou ».

9. ARNAUDIN, 158.

10. *Atlas*, 467. Cf. ARNAUDIN, 209, 212, etc.

11. SOURBETS, *PL.*, 1903, 7. Cette forme, isolée, est peut-être une reconstruction sur le fém. [nɥzɛ] : cf. *Atlas*, 350 « nue ».

12. « J'ai la tête nue » : [kap nɥ, kab nɥ, kam nɥ] partout, sauf à S.-Sever-38 [kap nɥt]. — A Luxey-40, on a aussi [kapkrɪk], et à Labrit-42, Le-Sen-41 : [kap krɔk].

dans [*kwatè-bins-dêts, kwatè-binh-dêts*], ¹, écrit déjà *quoate bings* au xvi^e siècle, à Saint-Sever ².

Enfin l's dite adverbiale s'adjoint non seulement à des adverbes ³, mais encore à des expressions adverbiales formées de substantifs : [*nq̄yts*] « tard » proprement « de nuit » nocte, à Solférino-2, et même à des gérondifs : [*en awbrîns, en awbrînh*] « en ouvrant » ⁴, [*en atinq̄ns*] « en attendant » ⁵, [*en sêgulîns*] « en secouant » ⁶, [*en bêt pèeq̄ns*] « en pêchant » ⁷. Cette dernière construction, toute spéciale, n'est attestée que dans le nord-ouest du domaine, autour de Labouheyre-1, qui semble le foyer du phénomène.

Contaminations proprement dites.

Dans les cas précédents, une partie de mot, préfixe ou suffixe, agit sur une autre partie de mot. Mais ce genre de confusion n'est qu'un cas particulier dans la série des faits de croisement. Il reste maintenant à passer en revue les additions dues à la combinaison de deux vocables pris dans leur ensemble.

La contamination peut produire tout autre chose que des insertions. Elle peut amener des disparitions (fr. *flueur* × *fleur* = *fleur*), des substitutions (*cras* × *gros* = *gras*), des changements considérables (*calfater* × *feutre* = *calfeutrer*), etc. Les faits d'insertion seuls doivent être retenus ici. Ils se mani-

1. *Atlas*, 433, « quatre-vingt-dix ».

2. *Recueil*, SS. 1510, II, 15.

3. *Recueil*, *Introd.*, § 14. Cf. *Appendice*, T. 1906, 15 [mêmes].

4. *Atlas*, 367 ; 503.

5. ARNAUDIN, 179.

6. *Ib.*, 219.

7. *Ib.*, 249. — Cf. *en sê routchan(s)* 189 ; *en querdeun(s)* 219 ; *en s'aprouchan(s)* 236, etc.

festent indistinctement au commencement, à la fin ou au milieu du mot.

J'ai déjà fait allusion ailleurs à l'importance de la méthode géographique pour l'étude objective de la contamination¹. L'examen des aires lexicologiques nous apprend qu'il faut tout d'abord distinguer deux sortes de croisements : en premier lieu les croisements que j'appellerai « endogènes » : deux mots, vivant côte à côte dans le même parler se fusionnent, parce qu'ils présentent une certaine analogie soit de forme, soit de sens, soit de sens et de forme ; en second lieu les croisements « exogènes » : ceux-ci n'apparaissent qu'à la périphérie des aires lexicales, à proximité des frontières onomasiologiques : la même idée, le même objet sont exprimés dans deux régions limitrophes par deux mots différents : au point de jonction, les deux mots se fusionnent pour en produire un troisième².

C'est à un croisement exogène que sont dues plusieurs prothèses ou insertions. Tel est le cas du *-l-* adventice dans le nom de la « toile d'araignée »³ : à la limite des aires [təriqə, turiqə] d'une part, et [tirələqə] d'autre part, apparaissent [terliqə, tureliqə] à Canenx-53, [terliqə] au Sen-41, [turliqə] à Batharrière-40. — De même l'épenthèse d'une *-r-* dans [pændriɫ] « nombril » à Pouillon,⁴ s'explique par une hybridation des deux formes voisines [pendiɫ] *pendiculu [?] aux environs de Tartas, et [bændriɫ] ventriculu à Bayonne-Biarritz⁵.

Considérons maintenant le nom de la grenouille de buis-

1. *Atlas*, *Introd.*, XLVI-II.

2. Cf. ADJARIAN, *Croisements de mots en arménien*, MSL., X, 324.

3. *Atlas*, 501. — Sur l'étymologie et la formation de ce mot, voir *Romania*, XXXIII, 408-13.

4. GILLIÉRON, 921. Cf. *Atlas*, 338 « nombril ».

5. J'ai noté *bændril* un peu plus au Nord, à Saint-Vincent-de-Tyrosse.

sons, appelée en français « rainette »¹. Deux formes apparaissent aux extrémités de notre domaine : à l'ouest, [aṛaṇ] représentant du lat. rana²; à l'est [kaṛək], dont j'ignore l'étymologie³. Or, exactement entre les aires de ces deux mots, surgit [kaṛaṇ]. Je ne connais pas un meilleur exemple de la force probante que la géographie peut apporter dans une démonstration linguistique.

Aux cas de contamination exogène se rattachent ceux où l'on voit un mot d'emprunt, nouveau sur un domaine, se fusionner plus ou moins intimement avec le mot qui dési-

1. *Atlas*, 440.

2. La chute de l'-a final est ancienne et probablement phonétique ; cf. abellana [awraṇ], [awlāṇ], *Atlas*, 337, « noisette » ; lana [laṇ], vérifié sur tous les points du domaine ; calcina [kausi], *Atlas*, 83 ; cf. GILLIÉRON, 261 ; luna [lu], *Atlas*, 289 « lune » ; a.h.a. skina [éski], *Atlas*, 149 « dos », cf. ARNAUDIN, 162, 200 ; vena [bæ], *Atlas*, 516, ARNAUDIN, 143 ; medulla [medyt], *Atlas*, 304 « mie de pain », etc. — La chute de l'a dans skina, calcina, vena, luna est postérieure à l'effacement de -n- intervocalique. Dans rana, abellana, lana, elle est très ancienne, puisqu'elle s'est produite avant cet effacement, et a été hâtée probablement par l'influence dissimilatrice de l'-a- tonique. Dans medulla, -ll est traité comme à la finale ; mais le port. *miolo*, l'esp. *meollo* et d'autres formes dialectales du masculin (cf. ZAUNER, *Körpert.*, 12) pourraient faire supposer *medullu. — Quant au genre d'[aṛaṇ] et d'[awraṇ], il a changé sous l'influence de la terminaison masculine, avec la complicité de l'initiale vocalique, tandis que l'initiale consonantique de lana s'est opposée à cette substitution de genre. Cf. [aṛazik] radica, GILLIÉRON, 1126, à Éauze-667, [(h)urtik] urtica ib. 951, à Luxey-644, Sarbazan-665, Sabres-674. Toutefois il est juste de citer trois masculins ayant une consonne à l'initiale : sap sapa, GILLIÉRON, 1230 ; cf. LESPY s. v° ; bourc furca, ARNAUDIN, 263 ; barc barca, SOURBETS, *PL.*, 1904, 35. Mais ces formes s'expliquent peut-être d'une autre manière.

3. Le mot désigne aussi la crécelle. Sur plus d'un point, en Gaule, le nom de la crécelle a été rapproché de celui de la grenouille : GILLIÉRON, 347.

gnait anciennement la même idée. Parmi les phonèmes additionnels qui doivent être rapportés à une origine de ce genre, se place l'*h-* du landais [həwt] = altu × germ. hauha-, dont il y a des exemples dès le moyen âge ¹. — Dans [grawlə] *ranucula ², la prothèse d'un *g-* qui s'est répandue un peu partout en France ³, me semble due moins à l'influence de gresset *crassetu ⁴ ou de gracidare ⁵, qu'à un croisement avec un mot, non-roman, désignant la grenouille ou le crapaud ⁶. Sur notre domaine, ce mot apparaît sous la forme [grawçê, grəwçê], et semble bien avoir quelque chose de commun avec le verbe [grauça] « griffer » ⁷ et peut-être aussi avec [grapəwt] « crapaud » ⁸.

Les insertions dues à des contaminations endogènes proprement dites sont nombreuses. Elles peuvent être de nature diverse. Souvent les mots fusionnés présentent entre eux une simple analogie formelle, cause de leur rapprochement. Outre l'exemple de [ehlumbril, ehlumbrik] chez certaines personnes à Morcenx-3 ⁹, l'on peut citer l'insertion

1. *Recueil*, Baz. 1363, 15 : *balt* ; SS. 1510, X, 8 : *bault* sont sans doute des graphies françaises. Mais l'[-*b-*] est ancienne, comme le prouve l'emploi de *f-* dans les *Récits d'hist. sainte en béarnais* : *faut* I, 38, 98, 136 ; *fautessa* I, 8, 96 ; II, 8. — Aujourd'hui [-*b-*] a persisté sur tout notre domaine et le son en est pareil à celui de [-*b-*] < *f* lat. Cf. [hapçê] hapja ; [həntê] haunita, etc.

2. *Atlas*, 229 « grenouille ». Cf. ARNAUDIN, 158.

3. GILLIÉRON, 668 « grenouille ».

4. KÖRTING, 7756.

5. MEYER-LÜBKE, I, 430. L'auteur explique it. *gracidare* par l. v. *gracidare* : cf. l. cl. *crocitare* « croasser » : cf. *ib.* 427.

6. Cf. BOURCIEZ, *Phon. fr.*, § 177 r.

7. *Atlas*, 230.

8. *Atlas*, 110. A Léon, [girbət].

9. *Atlas*, *Introd.*, p. XLVI.

d'une -r- dans [traʊk] à côté de [taʊk] arabe at-tabût¹, sans doute sous l'influence de [traʊ] trabe « poutre »².

De même il n'y a eu apparemment aucune raison d'ordre sémantique capable d'établir un rapprochement entre le nom de la « guêpe » et celui de la « veille » ou de « vêpres » ; mais l'identité de tous les phonèmes, sauf un, dans [bɛspɛ] « guêpe » vespa³ et [brɛspɛ] « veille » vespera⁴ ou [brɛspɛ(s)] « vêpres » b. l. vespera(s)⁵, a amené, par croisement, l'insertion d'une -r- dans [bɛspɛ] « guêpe », qui est devenu [brɛspɛ]⁶. L'insertion de l'-r- qui s'est produite non seulement dans la Haute-Garonne, mais même dans le Tarn, etc., montre à quel point l'assimilation de ces deux mots si différents de sens, mais si voisins de forme, s'est opérée naturellement dans l'esprit des sujets parlants.

L'homophonie a une telle force de rapprochement qu'elle peut entraîner la fusion de mots qui expriment des idées pour ainsi dire contraires. D'où vient l'-r- de [trɛndʁɔ̃] « tendon » à Canenx-53, sinon de l'adjectif [trɛndɛ] teneru⁷? S'il en est ainsi, qu'y a-t-il d'étonnant dans des accouplements de mots tels que : [pinʁsɛ] « aiguille de pin » × [pus-

1. *Atlas*, 74. Cf. GILLIÉRON, 214; ARNAUDIN, 158 : taouïc; SOURBETS, *PL.* 1903, 7 : entabuca. — Il y a eu substitution de suffixe dans la forme landaise : mais [taʊtɛy], à Sauveterre-691, est étymologique.

2. V. LESPY; cf. ARNAUDIN, 158 traououill « dévidoir » * trabuculu, cl. trubiculu « petite poutre ».

3. On trouve bɛspo en Gascogne, mais hors des Landes : GILLIÉRON, 672. Cf. a. prov. vespa.

4. *Recueil*, SS. 1437, 2 (deux ex.); cf. SS. 1480, XXIX, 24 : vespre. — Il y a, en outre, le subst. m. vesperu > a. prov. vèspre, land. bɛspɛ « soirée » (vérifié sur tous les points de notre domaine : cf. GILLIÉRON, 1437 bɛspɛ, brɛspɛ).

5. Le mot a été vérifié sur tous les points du domaine.

6. *Atlas*, 232 « guêpe ». Cf. GILLIÉRON, *loc. cit.*; ARNAUDIN, 240 : brɛspe.

7. Voir ZAUNER, *die rom. Nam. der Körperteile*, 16. — Cf. *An. du Midi*, XVI, 369. — Voir *Atlas*, 493 « tendre ».

nqæè, pubnqæè] « punaise » = [*pihnqæè*] ¹ à Souprosse-27 ;
 — [*lɛy*] lege « loi » × [*lɛyt*] lacte « lait » = [*lɛyt*] « loi » ² ;
 — [*lɛʔankè*] « échasse » × fr. loc. chancre « crabe » =
 [*tɛʔankrè*] « échasse » à Maillas-80 ; — anciennement *spas-
 mare × plasmare = a. prov. *esplasmar, espalmar* =
 land. subst. déverbal *espaoume* ³.

Inversement, le rapprochement de deux mots différents par la forme mais voisins par le sens n'est pas un fait rare. L'insertion de *-h-* dans [*débén(s), dèhœn(s), dèhin*] « dedans », « dans », ⁴ à côté de *dens, dentz* ⁵, *dins, dintz* ⁶, comme d'ailleurs l'insertion de *-f-* dans l'a. prov. *deféns*, s'expliquerait assez bien, semble-t-il, par l'analogie de [*dèhørè*], a. prov. *defòrs* : le groupe stylistique [*dèhørè é dèhéns*] est fréquent ⁷. Une fois créé, [*dèhéns*] a prêté son *-h-* au simple [*hèn*] in ⁸ et, par suite, à [*hèntrə*] intrare ⁹.

Plus étrange est l'*m-* de [*miansè*] « anse » ¹⁰, à Saint-Yaguen-15. Il est douteux que l'analogie de [*mia*] *minare y soit pour quelque chose. Toutefois, au point de vue géographique, [*miansè*] est bien dans le domaine [*mia*] ¹¹.

1. *Atlas*, 5 « aiguille de pin ».

2. *Recueil, Appendice*, Roq. 1906, I v^o, 15.

3. ARNAUDIN, 243.

4. GILLIÉRON, 381. Cf. *débéns* : SOURBETS, *PL.* 1904, 44; *debeun* : ARNAUDIN, 191; *Recueil, Appendice* Cont. 1906, 41. J'ai recueilli la même forme à Saint-Yaguen et à Ygos, avec *-h-* atténué.

5. *Recueil*, Mimizan 1300, 13. Bazas 1363, 8; Vi. 1393, 1. MM. 1458, 17.

6. *Recueil*, MM. 1465, 11. Roq. 1474, 32. Vi. 1498, 18; 28.

7. *Atlas*, 126 « dehors ». M. Edmont (GILLIÉRON, 382) n'a pas noté d'*-h-* dans les Landes, ce qui concorde mal avec mes données. L'insertion d'un *-g-*, dans [*degens*] est surprenante : elle semble être en harmonie avec le traitement de *-f-* dans profond [*prégyn*]; mais elle pourrait bien être due à une assimilation avec [*lagéns*] (LESPY s. v^o) < illac intus.

8. ARNAUDIN, 190; *Recueil, Appendice*, Sal. 1906, XXII v^o, 16.

9. ARNAUDIN, 190.

10. *Atlas*, 25.

11. *Atlas*, 298, « mener ».

Dans certains cas, le croisement, cause de l'insertion, n'est pas dû précisément à une association d'ordre sémantique, mais bien à une parité de fonction grammaticale. Dans *autruynh*¹, l'adjonction de *-nh* à la forme ordinaire *autruy* ne paraît pas devoir être attribuée à une innovation phonétique², mais remonte sans doute à une assimilation avec le pronom *quoenh*³.

Par une extension analogique du même genre, l'-s des pronoms ou formes neutres tels que *mêlhs*, *méns*, etc.⁴ a été transportée à la finale de **alu*⁵ ou **ale*⁶ (cl. aliud) a. prov. *al*⁷, dont elle a fait *als*⁸. Cette forme *als* elle-même a propagé son -s dans les adverbes [*awtān*, *awtā*], composés avec tantu ou avec tam⁹, et qui sont devenus [*awstān*, *awstā*]¹⁰. De *als* et de *awstān*, l'-s- a passé à [*awtē*] alteru,

1. *Recueil*, Vi. 1310, 19; 31.

2. Voir ci-dessous, p. 45.

3. Les pron. pers. *min*, *tin*, *sin* (*Recueil*, Introd., § 23) demandent une explication analogue. L'interprétation de CORNU (*Grundr.*, I, 979, § 151), pour port. *mim* ne peut guère s'appliquer aux formes gasconnes.

4. GRANDGENT, § 136, 4.

5. MEYER-LÜBKE, II, 567.

6. Peut-être vaut-il mieux partir de **ale*, neutre de **alis*, analogue de *talis*, *qualis*. Cf. a. l. *alid* (Lucrèce) : KÖRTING, 453.

7. Cf. a. fr. *el*, a. esp., a. port. *al*.

8. *Recueil*, T. 1317, 14; 19; 59.

9. L'absence de -n dans *awtā* (cf. béarn. *autaa*) suppose tam. Cf. prov. *ta*, esp. *tan*, port. *taô*.

10. L'explication que Horning a donnée (*Zeit.*, XVIII, 226) du wallon *ostā* = *aussitant* n'est pas valable pour le gascon. — Quant à la répartition géographique actuelle des formes avec -s-, voici les résultats de mon enquête pour notre domaine : *awstā* est général à l'est d'une ligne passant entre 80, 40, 30, 50, 22, 23, 63, 33, 32, 15, 17, 36, 48, 19 d'une part, et 70, 41, 42, 60, 61, 51, 43, 31, 44, 62, 64, 54, 34, 24, 26, 47, 28 d'autre part. Toutefois *awtā* a été recueilli à 83, 84, 77, 78. Mais Lanne-Soubiran fournit *awstā*. — *Awstān* figure à 29, 59, et, comme variante, à 27, 67. — Partout ailleurs l'on a *awtā*. Pas un exemple de *awtān*, si ce n'est dans *Recueil*, *Appendice*, Roq. 1906, I v°, 1 : mais

de manière à produire [awstè], qui apparaît déjà au xvii^e siècle dans les *Églogues* de Fondeville ¹, et aussi [awstemèn] ².

Moins facile à expliquer, l'addition de -s- > -ʒ- ³, dans le pronom démonstratif [ačkèts, êčkèts] ⁴, à Saint-Sever-38, suppose peut-être une confusion de [akèt] et de [akèstè].

Les cas de croisements de beaucoup les plus répandus sont ceux qui résultent à la fois d'une analogie de sens et d'une analogie de forme. Voici une liste de mots qui ont subi des insertions de ce genre. Plusieurs, parmi ces cas de contamination, remontent à une époque ancienne. *Barrat* ⁵ pour *barat* ⁶ = *vallatu ⁷ « fossé » × barr- *barrar* « fermer ». — *Barroylh* ⁸ « verrou » = *veruculu × ferru. —

awstan : MM. 1906, 27. T. 1906, 40. SOURBETS, C. 2. — Le premier exemple, *aoustan*, est de 1807, dans *Proclam. préf.*

1. *Sus austes punctz* : LESPY s. v^o.

2. *Recueil, Appendice*, Roq. 1906, I, 31.

3. Sur ce phonème, cf. *Atlas*, 152.

4. Je n'ai constaté cette forme que chez MM. Bancons, père et fils. Cf. *Recueil, Appendice* SS. 1906, XXX, v^o 15.

5. DU BUISSON, I, 317. C'est peut-être une mauvaise lecture, mais la confusion est intéressante.

6. *Barat* dans *Recueil*, Mor. 1444, 10. Cf. *baradee* SS. 1510, XVI, 10. — Pour l'époque moderne, voir *Atlas*, 235 « haie ».

7. On doit supposer *vallatu qui est à vallu ce que *vallata est à valle. Cf. GODEFROY *valler* « remparer ». Dans le terrain sablonneux des Landes, la principale fermeture des propriétés rurales est un fossé avec le remblai et, facultativement, un enchevêtrement de ronces et d'ajoncs par-dessus. Par déplacement de sens, le dérivé de *vallum* en est arrivé à désigner, suivant les endroits, soit le remblai, soit, plus souvent, le fossé lui-même.

8. *Recueil*, Roq. 1310, 9; 11. SS. 1510. XII, 18. Cf. *Atlas*, 533 « verrou ». — GILLIÉRON, 1374, note un seul -r- dans les Landes, — ce qui ne concorde pas avec mes données, — mais deux -rr- dans les Hautes-Pyrénées. — Le fr. *verrou* montre que le redoublement de -r- date d'une époque ancienne.

[*Blètaṛq̃bè*] à Meilhan-24 = fr. betterave \times fr. blette.
 — *Digmenge*¹, *dicmenge*² « dimanche », à côté de *dimenge*,
 est sorti de *diumenge*³ = dominicu \times deu. — *Diluns*⁴,
*dilhuns*⁵ = die lunae \times die Veneris *dibeas*⁶, die jovis
*diyaus*⁷. L'adjonction de -s est à peu près générale dans
 tout le sud-ouest de la Gaule⁸. — *Dimecres*⁹, *dimercles*¹⁰,
*dimercs*¹¹ doivent leur -s à la même contamination. — *Englor-*
gad à côté de *engorgad*¹². — [*Gawz̃a*]¹³ = *ausare \times *gau-
 diare¹⁴. La prothèse n'est pas attestée à Mimizan en 1300 :
*ausea*¹⁵. Elle paraît actuellement à peu près générale en
 Gascogne, sauf vers la partie Sud-Ouest, et s'étend fort loin
 à l'Est¹⁶. — [*Klup̃et*]¹⁷ = cūppa \times [*klus̃k̃è*] « petit panier »¹⁸.
 L'influence de ce dernier mot explique non seulement
 l'épenthèse de -l- mais encore celle de -s- dans [*kũp̃et*] à
 Villeneuve-76, [*klus̃p̃et*] à Pujo-78, [*krus̃p̃et*] à Ygos-23,
 Saint-Yaguen-15 et Saint-Justin-84, etc. L'[u] est dû à

1. *Recueil*, Vi. 1277, 46 (A, B). 1316, 6; 7. Roq. 1499, I, 14.

2. *Recueil*, SS. 1368, 53. Mor. 1444, 16.

3. MEYER-LÜBKE, I, 297, donne, pour le catalan, quelques exemples de cette consonnification de -u-.

4. *Recueil*, SS. 1277, 20. 1519, XX v°, 20. Roq. 1310, 12. Cf. ARNAUDIN, 298.

5. *Recueil*, Roq. 1499, I, 14. Cf. SOURBETS, *PL.* 1904, 47.

6. *Recueil*, Vi. 1406, 5.

7. *Recueil*, SS. 1519, XX v°, 20.

8. Die lunis remonte au latin; BOURCIEZ, *Elém.*, p. 69.

9. SOURBETS, *PL.*, 1905, 13. — Cf. MEYER-LÜBKE, I, 475.

10. *Recueil*, SS. 1519, XX v°, 20.

11. *Recueil*, SS. 1251, 13. Cf. GILLIÉRON, 839 « mercredi ».

12. Voir *Recueil*, *Glossaire*, s. v°.

13. *Atlas*, 365, « oser ». Cf. ARNAUDIN, 289; SOURBETS, *C.* 9.

14. SCHUCHARDT, *Zeit.*, XI, 493. — Cf. une autre explication, pour le catalan, dans *Grundr.*, I, 854, n. 4.

15. *Recueil*, Mim. 1300, 28.

16. GILLIÉRON, 1650.

17. *Atlas*, 124, « cupule du gland ».

18. *Atlas*, 373, « panier ».

la même analogie et peut-être aussi à l'action de *cupa* ; mais Maillas-80, Vielle-Soubiran-82, Betbezer-85, Lacquy-74 conservent l'['ó] : [kupet]. — [Mèstçè] « domestique, comestible », qui est contenu dans le mot [pimèstçè]¹, et se retrouve, avec prothèse de *a-* dans [amèskye] « apprivoisé »², pourrait être le résultat d'une fusion entre (do)mesticu et une forme déverbale de mitigare³ — [Plupè] dans [la gayè plupè] « la huppe » à Cauna-29 = *ūpūpa (cl. ūpūpa) × pluma. — [Sablun] « savon »⁴ = sapon × sabulone : le sable sert à nettoyer⁵. La confusion s'est répandue très loin en Gaule⁶ et l'épenthèse est ancienne, comme le prouve la variante [sawbun] à Luxey-40 ; cette variante se rattache à un domaine [sawbū] déterminé par MM. Gilliéron et Edmont dans l'ouest de la Gironde⁷.

1. *Atlas*, 395, « pigne comestible ». — C'est ainsi qu'il faut interpréter la graphie *mesche* Vi. 1256, dans LUCHAIRE, 80 ; cf. LESPY, s. v°.

2. A Labastide d'Armagnac-86, notamment en parlant d'un oiseau ou surtout d'un lapin.

3. Cf. LESPY *amatigar*, archaïquement *ametigar* : ce sont des emprunts. A Lanne-Soubiran *amétcha* « apprivoiser ». Cf. THOMAS, *Mél.* 13.

4. *Atlas*, 460. Cf. SOURBETS, C., 23. Mais ARNAUDIN, 307 : *sabounade*.

5. *Dict. gén.*, v° *sablon*-2.

6. GILLIÉRON, 1204. Dans certains cas, on a le représentant direct de *sabulone*. — CHABANEAU, *Gr. lim.*, 119, relève, sans l'expliquer, l'insertion de *l* dans *sablou* *sapone*.

7. Un certain nombre d'insertions ou de prothèses sont dues à quelques causes analogiques qui m'échappent présentement : [kwaṛək] à côté de [kaṛək] « rainette », *Atlas*, 440. — [Guhmèt] pour [gumèt] « peloton », *Atlas*, 385 : voir A. THOMAS, *Essais*, 331, avec la note. — [Saṅkarlètè] à côté de [saṅkalètè] « lézard gris », *Atlas*, 276. — Quant à *dardeyr* « dernier ». *Recueil*, Mim. 1300, 2 ; 14 ; *darder*, Vi. 1256 (dans LUCHAIRE, 82), à côté de *durrey*, Sal. 1538, XXIII, 5 et *darrer*, SS. 1510, XIII v°, 11 de retro, il ne présente une épenthèse qu'en apparence. Il faut partir de *deretrariu, KÖRTING 2884 ; cf. *darrer*,

4^o PHÉNOMÈNES D'ANTICIPATION ET DE REPRISE

Entre les phénomènes d'ordre intellectuel et les phénomènes phonétiques, prend place une série intermédiaire. D'ailleurs il serait arbitraire de séparer absolument l'élément intellectuel de l'élément organique.

Comme les variations connues sous le nom d'*Umlaut* ou inversement d'*harmonie vocalique*, l'anticipation ou la reprise des phonèmes sont dues à des causes qui participent à la fois de l'organe phonateur et de l'esprit ¹. L'un et l'autre de ces phénomènes ne sont que la manifestation de la même tendance s'exerçant soit dans un sens progressif (cf. l. *crocodrillus* < *crocodilus*), soit dans un sens régressif (l. *struprum* < *stuprum*; al. mod. dial. *gerstern* < *gestern* ²).

Les insertions dues à cette tendance, sans être aussi fréquentes sur notre domaine qu'elles le sont en Portugal ³, sont assez nombreuses pour rendre sensible, une fois de plus, l'analogie qui rapproche la phonétique gasconne de celle du portugais.

Cette langue toutefois ne semble pas présenter d'exemple d'une -s- anticipée; par contre, il semble que dans le landais [*pismètçè*] ⁴, la première -s- doive être interprétée comme une anticipation de l'-s- étymologique. La disposition géographique des trois aires [*pimètçè*, *pismètçè*, *pismètçè*] permet

Recueil, SS. 1519, XXVII v^o, 4; XXXI, 16. *Deretrariu est devenu *deretariu par dissimilation, d'où *derdeyr*, *dardeyr*. — Cf. LÉVY, *Sup.*, *darder*.

1. Cf. cependant ROUSSELOT, *Principes*, 983-5 : l'auteur considère ces phénomènes comme des assimilations d'ordre purement physiologique.

2. BRUGMANN, *Abrégé*, 261.

3. Voir J. CORNU, *Grundr.*, I, 979 sq., §§ 151-61.

4. *Atlas*, 395 « pigne comestible ».

de supposer que la seconde de ces trois formes est sortie de la première par anticipation de l'-s-, et a produit la troisième par dissimilation. Le mot [mètçè], tout voisin, a facilité cette dissimilation.

Si cette interprétation est exacte, ce cas de l'anticipation de -s- n'en paraît pas moins tout à fait isolé. Au contraire les exemples abondent pour -l-, -r-.

L'insertion d'une -r- par anticipation d'une -r- suivante s'est produite dans certains représentants modernes de *övu + -aria¹ : [gwowrèrè] à Lesgor-7, [gwowrèyrè] à Bey-longue-6, [gwuwèyrè] à Solférino-2, etc. — L'anticipation est sans doute plus ancienne dans *arcord*, *arcort*, pour *acord*², où l'influence analogique du préfixe *ar-*³ peut aussi, il est vrai, expliquer l'introduction de -r- : cf. en particulier *arcordar* recordare. Quoi qu'il en soit, l'-r- s'est répandue fort loin en Gascogne⁴. La forme *accordi*⁵, de formation plus récente⁶, tend à montrer que l'-r- de *arcord* est bien le fait d'une prononciation populaire.

Inversement une -r- peut produire après elle l'insertion d'une autre -r- : *vespera* + -izare = [brespèya, brèspèja]⁷ « goûter » à Cère-44, Luxey-40. De là est sorti le déverbal [brespèyrùn, brèspèyrùn] « collation », recueilli aux mêmes endroits. — De [dèsprèya], s'est formé [dèspèyrùn]⁸. — Dans

1. *Atlas*, 369 « oviducte ».

2. *Arcord* : *Recueil* MM. 1306, 3. 1410, 8. Roq. 1407, 6. T. 1379, 3; 12. 1381, 3. — Mais *acort* : SS. 1368, 10; 58 etc.; *acordadamentz* MM. 1265, 2.

3. Voir ci-dessus, p. 24.

4. Elle se rencontre dans les *Fors de Béarn*, dans l'*Histoire sainte en Béarnais*, etc. : v. LESPY s. v°.

5. *Recueil*, Roq. 1499 I, 1; 5. Vi. 1507, 19.

6. À. THOMAS, *Essais*, 88-9.

7. Cf. ABBADIE, *Livre noir de Dax*, 489 : *uesperiar*; LESPY, *brespeya*; GILLIÉRON, 657.

8. ARNAUDIN, 276. — *Despreya* semble être sorti, par dissimilation, de *bespreya* *vespera* + -izare. La dissimilation a pu être favorisée

perdice ¹ < [*perderĩts*] Arouille-83, [*perdr̃ĩts*] Arue-61, Pujo-78, à côté de [*perdĩts*, *perlĩts*], il faut voir, outre l'influence du français, une répétition de -r-. — *Arcardere* ² « revendeuse », à côté de l'esp. *recadero* « commissionnaire », demande sans doute une explication analogue.

La répétition de -l- est un fait beaucoup plus rare sur notre domaine. Je n'ai guère à citer qu'un exemple d'une épenthèse de ce genre : elle est de nature progressive : [*eskaɲĩnkla*] « japper » ³, dérivé de *cane*, s'est renforcé en [*esklaɲĩnkla*], Ousse-Suzan-14.

Au contraire, il arrive souvent que -l- soit l'anticipation, ou la reprise, d'une -r-. Il se produit alors une sorte de dissimilation concomitante avec la répétition du phonème. Ainsi pourrait s'expliquer *englorgad* à côté de prov. *engorgat*, dont il a été question ci-dessus. — Inversement : fr. garde-fou > [*garde-flu*] à l'est de notre domaine ⁴; — fr. carafon > *garafloun* ⁵; — fr. meringue > *méringle* ⁶; — n. pr. de Raffin > [*dé rafl̃ĩn*] ⁷; — fr. risque > *riscle* ⁸; — fr.

par l'analogie de *de-expergitare = prov., port. *despertar*, *de-expergitu = esp. *despierto*, *experrigere = v. fr., prov. *esperir*. Cf. en Roussillon, *espertina* « goûter » à côté de *despertar* (LABERNIA) « éveiller » et de haut-lang. *esperta*, *desperta* (MISTRAL), même sens. Cf. encore dans l'Aveyron, le Lot, le Cantal, etc. *désportina*, *déhportina*, *éhportina* (GILLIÉRON, 637; MISTRAL, v^o *vespertina*). Cette contamination vient sans doute de ce que, à la campagne, les travailleurs prennent leur collation après la sieste de l'après-midi. Comparer fr. « réveillon ».

1. *Atlas*, 387, « perdrix ».

2. *Recueil*, SS. 1480, XXVIII, 10; SOURBETS, C., 16. — Cf. LESPY *arcardè*; prov. *recardar*.

3. *Atlas*, 244.

4. A Lanne-Soubiran.

5. SOURBETS, C., 13.

6. *Ib.*, 4.

7. Entendu à Sainte-Anne, près Mont-de-Marsan.

8. SOURBETS, PL., 1904, 40.

seringue > *cheringle*¹, — **tortuca* > [*tortuḡlè*, *tartuḡlè*]², à côté de [*tortugè*, *tartugè*]; — *raphanu*³ > [*ṛaflu*, *ṛaflè*] à côté de l'ancien *raffo*⁴ et du moderne [*ṛafu*, *ṛafè*]. — Il faut remarquer la répartition sporadique de l'épenthèse.

L'insertion d'une -r- comme anticipation de -l- (ou de -l-) est au moins aussi fréquente. A Lesgor-7, un sujet fournit la variante [*kraɲɪŋkla*] en regard de [*kaɲɪŋkla*]⁵; — [*pétrilə*] pour [*pétilə*] à Saint-Pierre-46; [*brupilè*] « petit ajonc épineux » à Calen et à Luxey-40, en face de [*bupilè*] à Mailières-52, [*gupilè*] ou [*bupilè*] à Labouheyre-1⁶, Labrit-42, Arengosse-12 < *vulpīcula*; — [*briɥlèt(è)s*] à Sarbazan-72, [*briɥlètès*] à Sabres-20, au lieu de [*biulètès*] à Luxey-40⁷; — [*Bruglòxè*], pour [*Buglòxè*], se dit à Buglose, selon une personne d'Arjuzanx. — La plupart de ces insertions n'apparaissent, somme toute, que d'une manière assez inter-

1. SOURBETS, *PL.*, 1903, 7.

2. On pourrait songer à un **tortucula* qui aurait été traité comme articulu [*arɥiḡlè*]. Mais il est peu vraisemblable que le mot soit savant. Je l'ai vérifié sur tout le domaine; voici, en gros, les résultats de cette enquête: j'ai recueilli [*tartuḡlè*] à l'ouest, et [*tartugè*] à l'est d'une ligne passant entre 40, 21, 22, 23, 15, 26, 19 d'une part, et 80, 41, 30, 31, 25, 29 d'autre part. Mais [*tortuḡlè*] apparaît au Sud, à 9, 27; [*tortugè*] est fourni par 3, 29, 30, 42, 46, 48, 62, 73, 83. Enfin [*tortu*] est sporadique à 23, 24, 28, 31, 36-8, 44, 47, 57-9, 66, 71, 76-7, 88. — Ces faits concordent bien avec les données de GILLIÉRON, 1317. Cf. ARNAUDIN, 142; *tartuglè*.

3. *Atlas*, 442 « rave ». — On pourrait, il est vrai, voir dans -l- le représentant de -n-: cf. béarn. *arrafen*, et comparer l'-r- de *cophinu* [*krofu*], *Atlas*, 74.

4. *Recueil*, SS. 1480, XXVIII, 26.

5. *Atlas*, 244, « japper ».

6. Cf. ARNAUDIN, 152. — Voir *Bul. Parl. Fr.*, 124. — Cf. *Boupillères*, lieu-dit à Tartas: *Recueil*, T. 1588, XXVIII, 16.

7. GILLIÉRON, 1401, « violette ». — Cf. LESPY, *briulete*, *biulete*. — Peut-être *briula* « couler rapidement », d'après *briu* « vif » breve, a-t-il influé.

mittente, et elles sont disséminées géographiquement ; mais la forme [bɾiwlè], à côté de [biwlè]¹, recouvre un domaine continu et nettement défini.

Dans les exemples suivants, la marche a été progressive : limite [lɪndrè] fém.², à Ousse-Suzan-14, mais ailleurs [lɪndɔt]³ « seuil de vanne » ; — lucanu [lugraŋ] « étoile du matin »⁴, à côté de [lugan]⁵ ; germ. lista listre⁶ ; l'insertion de -r- est sans doute ancienne, comme en témoignent prov. port. *listra* à côté de *lista*, fr. *litre* « bande noire pour armoiries » ; — fr. journaliste > *journalistre*⁷, etc.

Les listes précédentes seraient sans doute fort allongées, s'il fallait énumérer tous les cas où une dissimilation a fait disparaître le phonème inducteur, produisant ainsi l'effet d'une simple métathèse⁸. Selon M. J. Cornu⁹, cet accident est très fréquent en portugais, où l'on expliquerait ainsi *fresta*, *freesta*, *fenestra*. Cette interprétation est peut-être valable pour notre représentant de *fenestra* > *Riestè*¹⁰,

1. *Atlas*, 390, « peuplier ». — Cf. GILLIÉRON, 1008.

2. Le mot désigne une passerelle, sorte de petit pont fait d'un pin abattu au travers d'un ruisseau. C'est une restriction du sens primitif de limes « chemin de traverse ». La même évolution sémantique s'est produite dans le latin *pons*, proprement « passage ». Dans *lindre*, la spécialisation du sens peut être due à la concurrence de *semita sende*, *sente* (v. LESPY) et de *semitariu sèndè* (GILLIÉRON, 1278, n° 665), *semitaria sèndère* (LESPY).

3. *Recueil*, SS. 1519, XIX v°, 9.

4. GILLIÉRON, 494 « étoile » ; LESPY *lugraa* ; Auch *lugran*. — L'étymologie lux grandis proposée par L. COUTURE, *Rev. de Gasc.*, VIII, 382 ne convient pas.

5. ARNAUDIN, 154 ; v. LÉVY, *Sup. s.* v°.

6. *Recueil*, SS. 1368, 22. Cf. LESPY v° *liste*.

7. SOURBETS, *PL.*, 1904, 40.

8. GRAMMONT, *la Métathèse en Arménien*, *Mél. de Saussure*, 244, explique par une anticipation de -r- v. arm. *kapert* > *karpit* à Tiflis, etc.

9. *Grundr.*, I, 900, § 157.

10. Lieu dit : *Recueil* Roq. 1550, CCXV, 21. — Cf. *Riestaus* *Cont.* 1515

[*aryèsto*] ¹, d'où *ristoun* ², car elle est appuyée par [*frièstrè*] ³. — Elle est plus certaine pour *febre* > [**frèwrè*, **frèwlè*, *řèwlè*, *řiwlè*] ⁴.

Mais la plupart du temps, il est plus difficile d'interpréter les faits. Dans des mots tels que [*desbrumba*], que l'on a tiré ⁵ de *(de ex)memorare > (des)membra, **desbrymbra* > *desbrymba* > *desbremba* > *desbrumba*, il est préférable, me semble-t-il, de voir, avec M. Grammont ⁶, une simple métathèse : *membra* > **bembra* > *bremba*. Il est souvent impossible de distinguer nettement les cas où l'on se trouve en présence d'une anticipation suivie de dissimilation et ceux où il s'agit d'une simple métathèse.

5° INSERTIONS DE NASALES

L'insertion d'une nasale sous l'influence d'une nasale antérieure me paraît être un fait de nature sensiblement différente, bien que M. J. Cornu en fasse un cas particulier de la classe précédente ⁷.

Sur notre domaine, le phénomène se manifeste dans certaines syllabes ouvertes dont le premier élément est *m*, *n*

42 et l'emprunt *frineste*, ARNAUDIN, 230, SOURBETS, *PL.* 1903, 52. — Dans Vielle-Soubiran-82, il y a un hameau appelé *Riestou*.

1. Cadre en forme de fenêtre où l'on engage la tête des bœufs, pour les gaver. Cf. LESPY *arieste*, *arrieste*.

2. Même sens : cf. *Bul. Soc. Borda*, 1899, 126.

3. GILLIÉRON, 549. — Cf. cependant M. GRAMMONT dans la *Métathèse* à *Bagnères-de-Luchon*, 77 [5].

4. *Atlas*, 196, « fièvre ». — Cf. ARNAUDIN, 281 ; GILLIÉRON, 565 nos 672, 664, 674, 683. La forme *riwlè* est indigène ; *frèbe*, *fièbrè* sont des emprunts.

5. A. SCHNEIDER, *Zur lautl. Entwickl. der Mund. v. Bayonne*, 48.

6. GRAMMONT, *op. cit.*, 85 [13].

7. *Op. cit.*

ou *ɲ* : la nasalité initiale se répercute au delà de la voyelle, et va prendre corps après celle-ci sous forme d'une consonne nasale.

Rarement la nasale ainsi propagée apparaît à la fin du mot. Notre domaine n'en offre guère qu'un exemple assez isolé : le groupe syntaxique *per amore*¹ est devenu *per amor*², *prmu*³, *permu*, *pramu*, puis *pramun*, *pramuñ*⁴. Le développement de cette *-n* finale est récent : le plus ancien exemple que j'en connaisse date de 1807 : *pramoun*⁵.

L'insertion d'une nasale à l'intérieur d'un mot est plus ancienne ; elle a pu se produire dès le latin vulgaire dans un certain nombre de cas. Plusieurs parmi les mots de ce genre sont des emprunts au grec. [*Ménlè*] « amande »⁶ suppose **amendala* ou **amandula* < *amygdala*⁷. — Dans [*sémentèri*] *cœmeteriu*⁸, qui est un emprunt, l'addition de *-n-* est ancienne, comme le montrent prov. *cementèri*, cat.

1. Cf. it. *per amore*, vénit., véron., lomb. *per mor* (MEYER-LÜBKE, III, 430), prov. *per amor* (LÉVY, *amor*-2), béarn. *permou*, *permoo*, *pramo* (LESPY, s. vis). — On a lieu d'être surpris de trouver ò : *per amo que* (DASTROS, dans CÉNAC-MONCAUT), *pramo* (Bayonne, LESPY), *pr'amo de Diu* (ARNAUDIN, 179), *pramòn* (*Atlas*, 376, à Cachén-50, Maillères-52, Lencouacq-60). Cf. *amuort* dans KÖRTING, 608.

2. *Per amor de Diu*, *Recueil*, Mim. 1300, 3 ; 22. Cf. *Arch. munic. Bayonne*, 451, 12 : *per amor de sso*.

3. SCHNEIDER, *op. cit.*, 49.

4. *Atlas*, 376, « parce que ». Cf. ARNAUDIN, 190, 226 ; SOURBETS, C., 9 ; *PL*. 1005, 21.

5. *Proclamation préfectorale*.

6. Sur tout notre domaine, je n'ai recueilli *ménlè* « intérieur d'un noyau » que sporadiquement vers l'Est : à Bougue-66, Villeneuve-76, Perquie-77, S.-Gor-81, Arthez-88. — A Lanne-Soubiran : *ménlo*.

7. Voir KÖRTING, 619. Il me paraît peu vraisemblable qu'il y ait eu étymologie populaire d'après *manduro* [?] « mâcher ». — L'explication de M. MEYER-LÜBKE, I, 571, *amendola*, assimilation de *amētdula* (ἀμυγδάλη), est plus voisine de celle qui est exposée ci-dessus.

8. *Atlas*, 95, « cimetière ».

cementiri, esp. *cementerio* ¹. — Les exemples suivants sont moins sûrs : *ningun* ² *nec unu* [?] est une forme tout à fait isolée en gascon ³ : si elle est exacte, elle serait parallèle à cat. *ningun*, esp. *ninguno* ; mais l'influence de *ningulus* a bien pu s'exercer. *Ménla* ⁴ < fr. mêler pourrait s'expliquer comme [*abinlè*] < fr. habile ⁵.

Dans tous les exemples qui viennent d'être énumérés, c'est la nasale dentale [n] qui s'est développée devant la consonne dentale ou alvéolaire suivante, sauf dans *ningun*, où l'-n- doit être vélaire, comme en espagnol. — Il est difficile d'admettre qu'il y ait eu, pour tous ces cas, comme pour les reprises de -r- signalées plus haut, une transmission de la nasalité par-dessus la voyelle intermédiaire, sans que celle-ci ait été infectée. Pour parler un langage plus physiologique, l'on croira difficilement que le voile du palais, s'étant abaissé pendant l'articulation de la première nasale, se soit relevé durant la voyelle, puis rabaissé de nouveau, subissant une sorte de contre-coup du premier mouvement.

Si l'on pouvait avoir quelques hésitations sur ce point, il suffirait, pour les lever, d'examiner les tracés graphiques, que j'ai pris à Arengosse-12, pour les mots [*anêt*] « agneau » et [*dixnât*] « dîné » ⁶. — Soit en effet le tracé de [*anêt*] *agnellu* : les vibrations nasales qui accompagnent l'émission du -n-, et qui ont duré environ 11 centièmes de

1. Selon MEYER-LÜBKE, I, 587, l'espagnol offre plus d'un cas de ces adjonctions de nasales.

2. SS. 1367, dans Du BUISSON, I, 326.

3. C'est le seul exemple, sur 31 cas que j'ai relevés dans mes textes anciens.

4. SOURBETS, C. 26 ; Pl., 1903, 29 ; 40.

5. V. ci-dessous, *Dislocation des sonantes*.

6. *Atlas*, p. 69, fig. 2 ; 82, 37.

seconde, non seulement se sont maintenues pendant les 15 centièmes qu'a duré la voyelle suivante ainsi nasalisée, mais encore elles se sont propagées, au delà de cette voyelle, jusque devant l'articulation du *-t*, pendant à peu près 3 centièmes et demi. — Le tracé de [diznāt] est en tous points analogues : le *-n-* étymologique a duré 6 centièmes de seconde : l'*ā* subséquent est resté nasal pendant toute sa durée (16 centièmes), et la nasalité s'est maintenue au delà pendant 3 centièmes.

Qu'est-ce à dire sinon qu'il s'est développé une petite consonne nasale à la fin de chacune des syllabes ? On a eu quelque chose comme [aṇēt, diznānt]. Le voile du palais, qui s'est abaissé pour la production de la première nasale, est resté dans la même position jusqu'après l'achèvement de la voyelle suivante, permettant l'éclosion d'un *-t-* ou *-d-* nasal, c'est-à-dire d'une *-n-*, avant la production du *-t* oral proprement dit.

Tel fut l'embryon d'où est sortie, il y a plusieurs siècles, l'*-n-* de *sementeri*, de *menle* et peut-être, plus récemment, celle de *menla*. Telle est aussi la raison pour laquelle il faut rejeter l'hypothèse d'une *reprise* de phonème à proprement parler.

II

PHÉNOMÈNES PHONÉTIQUES :

LA SEGMENTATION

L'émission d'un phonème, considéré isolément, est le résultat, non d'un mouvement articulaire unique, mais d'une combinaison de mouvements variés qui intéressent divers organes. La production du son le plus simple, de la

voyelle [a] ¹ par exemple, exige non seulement la mise en vibration des cordes vocales, mais encore le relèvement du voile du palais, la mise en position de la langue étalée sur le plancher de la bouche, l'écartement des mâchoires, l'ouverture des lèvres.

Tous ces mouvements pourraient en théorie être exécutés rigoureusement au même instant, et il n'est pas impossible que cette simultanéité se produise parfois dans la pratique. Mais le plus souvent il n'en est rien. La concordance n'est qu'approximative ². De même, lorsque le sujet parlant veut faire cesser l'émission de la voyelle, la remise en place des organes s'opère sans la précision d'un mécanisme absolument isochrone. La phonétique expérimentale a depuis longtemps mis ces vérités en lumière ³.

Une bonne partie des additions d'ordre phonétique s'explique par cette discordance physiologique. Qu'il s'agisse du développement de nouvelles voyelles ou de nouvelles consonnes, il suffit qu'un des mouvements nécessaires à l'articulation soit légèrement avancé ou retardé, pour qu'il se forme comme l'embryon d'un nouveau phonème. Au cours du passage de [m] à [l], une petite avance dans le jeu du voile du palais sur celui des lèvres provoque l'apparition d'un [b].

1. Je parle d'un [a] qui n'est ni postérieur, ni antérieur, d'un [a] médial, selon l'appellation introduite par ROUSSELOT, *Principes*, 857.

2. Tous les actes physiologiques qui exigent le concours simultané de plusieurs organes sont sujets à des accidents provoqués par un défaut de concordance. Dans la déglutition par exemple, où le pharynx, l'épiglotte, la langue et le voile du palais sont en jeu, il suffit d'un léger retard dans le fonctionnement de l'épiglotte ou du voile du palais, pour que les aliments pénètrent dans le larynx ou dans le nez. Cette décoordination des mouvements, et son rôle dans les évolutions phonétiques ont été bien mis en relief, au point de vue théorique, par le Dr ROSAPPEL, *MSL*. X, 131, suiv.

3. ROUSSELOT, *Modif. phonét.*, 251 suiv.

Mais le défaut de coordination dans les mouvements organiques n'est pas la seule cause capable d'amener la formation des phonèmes additionnels. Certains parmi ceux-ci résultent en quelque sorte d'un excès de mouvement. Les organes, s'appliquant à produire une articulation donnée, peuvent être entraînés, par la force acquise, au delà du terme où ils tendent. La langue, par exemple, pour émettre un [i], peut, dans son mouvement ascensionnel vers le palais, dépasser la position de l'[i] et prendre, durant quelques fractions de seconde, celle de [y]. Ainsi se développe encore le germe d'un phonème nouveau.

Dans un cas comme dans l'autre, le phonème adventice, imperceptible le plus souvent, bien qu'il existe en fait, échappe à la conscience de la personne qui l'émet et de celle qui l'écoute. Mais, lorsque les circonstances sont favorables, et lorsqu'en particulier un ralentissement, provoqué par une cause quelconque, se produit dans l'émission phonique, le son naissant prend corps, s'affirme, frappe l'attention du sujet parlant ou de l'auditeur. Ceux-ci, en vertu d'un accord inconscient, assimilent le son naissant au son le plus voisin qu'ils connaissent, et le font entrer dans le « système général de leur langue »¹. Le nouveau phonème est né ; il a pris rang dans le langage. Comme une cellule vivante, dont les deux pôles sont attirés vers des directions différentes, s'est insensiblement dissociée, ainsi le phonème primitif s'est dédoublé en quelque sorte : le phonème additionnel est le fruit d'une véritable segmentation².

La segmentation des phonèmes est voisine de la différenciation, mais doit en être distinguée. Dans la

1. Voir GRAMMONT, *La dissimilation consonantique*.

2. M. Rousselot, *op. cit.*, 252, a déjà proposé le terme de *segmentation* pour caractériser la diphtongaison des voyelles.

différenciation, le sujet parlant « évite de conserver une même position articulatoire en émettant deux phonèmes consécutifs, et différencie par là ces deux phonèmes, autant qu'il est possible de le faire dans un groupe ¹ ». La segmentation est assez différente : tout d'abord, il n'est pas nécessaire qu'il y ait séquence de deux phonèmes : un seul et même phonème peut se briser en deux, pour ainsi parler. et chacune de ses parties — j'allais dire chaque « anneau » — peut conserver la vie isolément. Lorsque les groupes [-pt-, -mn-, -wo-] deviennent [-ft-, -wn-, -ue-] ², il y a différenciation de la consonne, de la sonante ou de la voyelle ; mais lorsque la voyelle [-é-] est devenue [-yé-] ³, lorsque la sonante [w] est devenue [gw] ⁴, lorsque la consonne [t] s'est dédoublée en [th], il y a eu segmentation.

Même dans les cas où l'innovation est subordonnée à la séquence de deux phonèmes déterminés, il est souvent nécessaire de reconnaître une segmentation. C'est ce qui a lieu toutes les fois que la différenciation d'un phonème n'est que partielle ⁵. L'altération du groupe [-sr-], développé en [-str-] ⁶, par cela même que [-s-] subsiste après avoir subi la différenciation, doit être rangée dans une catégorie spéciale et distinguée des altérations où la différenciation du phonème a été totale : tel le passage du même groupe [-sr-] à [-ʃr-].

Mais, si la segmentation ne se confond pas avec la différenciation, il est juste de remarquer qu'elles se complètent en quelque sorte l'une l'autre : la différenciation entre souvent en jeu, dès que la segmentation s'est accomplie. Lorsque

1. A. MEILLET, *MSL.*, XII, 16.

2. *Ib.*, 25 ; 15 ; 29.

3. *Ib.*, 32. — Cf. ci-dessous, *Diphthongaison des voyelles*.

4. Voir ci-dessous, *Dislocation des sonantes*.

5. Cf. A. MEILLET, *MSL*, XII, 24 (*nr* > *ndr*).

6. *Ib.* 22. — Cf. ci-dessous, pp. 87-8.

la séparation entre la cellule mère et la nouvelle cellule est définitive, lorsque le phonème naissant a brisé le lien qui l'unissait au phonème primordial, la force différenciatrice intervient, tendant à opposer l'un à l'autre les deux phonèmes, en accusant les dissemblances.

Tel est le phénomène de la segmentation : c'est comme le démembrement d'un phonème dont les parties se rejoignent pour vivre chacune isolément. L'innovation phonétique ne consiste ici ni dans la transformation d'un son en un autre, ni dans un amuïssement, mais bien dans le fractionnement d'une unité phonétique.

Les insertions qui ne remontent point à l'une des causes intellectuelles énumérées dans le chapitre précédent, n'ont pas d'autre origine. Qu'il s'agisse d'un seul et même phonème, qui se dédouble, ou bien du groupe formé par deux phonèmes consécutifs, entre lesquels s'intercalent un troisième phonème, l'insertion phonétique a pour cause première soit un excès de force, soit une discordance entre les mouvements articulatoires. L'histoire de la prothèse, de l'épenthèse, des phénomènes de transition ou de soutien n'est autre que celle de la segmentation.

1^o DÉVELOPPEMENTS TRANSITOIRES

Les additions transitoires sont les plus connues et les plus faciles à expliquer expérimentalement. Les divers organes ont pris une position donnée pour l'émission d'un phonème : la production du phonème suivant exige une position différente. Il ne peut y avoir de passage instantané de l'une à l'autre : entre les deux, se place une période de transition, durant laquelle les organes exécutent une série de mouvements, d'abord résolutifs, puis préparatoires. Qu'il se produise, pour une cause ou une autre, un retard

de quelques fractions de seconde entre deux mouvements qui devraient être simultanés, un nouveau phonème apparaît, auquel on peut à bon droit donner le nom de phonème transitoire. Il faut distinguer quatre cas principaux, selon que chacun des couples commence ou finit par une voyelle ou par une consonne.

1° *Voyelle suivie de voyelle.*

Les parlers de notre domaine, comme la plupart des parlers romans, évitent l'hiatus. Pour résoudre l'hiatus, ils ont recours aux procédés ordinaires : ou bien ils contractent les deux voyelles contiguës ; ou bien ils transforment l'une d'entre elles, lui enlevant sa valeur syllabique, et la faisant fonctionner comme consonne ; ou bien ils développent entre les deux voyelles un phonème transitoire. Celui-ci est parfois d'origine analogique ¹ ; le plus souvent il est le fruit d'une évolution phonétique.

Dans quelques cas exceptionnels, la rencontre de deux voyelles fait naître un [h]. — La présence de h dans les textes anciens doit être considérée le plus souvent soit comme un simple ornement graphique, soit comme un artifice par lequel le scribe marque le fait même de l'hiatus : l'h des mots *ahost* ², *questihon* ³, *cahar* ⁴ n'a pas plus de valeur que celle de *coht* ⁵, *both* ⁶, *helz* ⁷, etc. — Mais l'existence d'une

1. V. ci-dessus, p. 22, note 2.

2. *Recueil*, Vi. 1507, 52.

3. *Ib.*, 1349, 21.

4. *Ib.*, SS. 1480, XXVIII, v° 17 ; XXX, v° 27.

5. *Ib.*, XXVI, 26.

6. *Ib.*, v°, 1.

7. *Ib.*, XXXI, v° 10.

aspiration entre deux voyelles est indéniable dans la prononciation moderne de certains mots : [kabiŋkə, kabiŋklə] à côté de [kaiŋkə, kaiŋklə] ¹; — [guhuròlè] à Uchacq-33, Campet-34, Lucbardez-63, à côté de [gwéwéròlè] < *guéuéròlè ²; — [kyoubèkè] à Beylongue-6, Villenave-13, Ousse-Suzan-14, Carcen-Ponson-16, [tçuhèkè] à Bégaa-8, Audon-9, chez deux sujets, à côté de [kyuèkè] ³.

Parmi ces trois exemples, deux sont tirés de mots qui peuvent avoir une certaine prédisposition à l'onomatopée ⁴. Pour conserver aux deux sons successifs leur nature de voyelles, et pour empêcher l'un d'entre eux de fonctionner comme consonne, ce qui compromettrait la valeur représentative du mot, la voix fait effort afin de séparer les deux voyelles : la dernière est attaquée plus énergiquement qu'à l'ordinaire, et c'est cette attaque forte (esprit doux ou même esprit rude) ⁵ qui, par une sorte de concrétion, s'est épaissie en [-h-] ⁶.

Dans le cas précédent, l'hiatus est résolu par l'adjonction d'une consonne. — Parfois une troisième voyelle se développe entre les deux voyelles primitives, qu'elle transforme ensuite d'ordinaire en semi-voyelles, gardant pour elle la valeur syllabique, de manière à produire une triphthongue.

1. *Atlas*, 244, « japper ». Le mot est manifestement dérivé de [kaŋ] « chien » par chute de -n-.

2. *Atlas*, 369, « oviducte ».

3. *Atlas*, 94, « chouette ».

4. Cf. MEYER-LÜBKE, I, 24. Cf. GRAMMONT, *Onomatopées et mots expressifs*, *Rev. d. l. rom.*, LXIV, 97, 158.

5. ROUSSELOT, *Principes*, 483-6.

6. JESPERSEN, § 90, à la suite de Bredsdorff, Sweet, Storm, etc., cite pour le français des prononciations *fléau* [flébô], *Baal* [Babəl]. Il remarque que les Français qui parlent mal une langue étrangère emploient souvent à tort [b] entre deux voyelles, mais ne savent pas la prononcer là où il la faut réellement, après une consonne.

C'est ainsi qu'il faut expliquer l'apparition d'un [-e-], dans les représentants de fr. *louis d'or* ¹ : [lweihdòr] à St-Sever-38, [lweidòr] à St-Cricq-65, [lweidòrè] à Artassenx-68, en regard des formes environnantes [luihdòrè, lwihdòrè, lwidòr]. — De même, à [rùinat, ruyinat] ², correspond un assez vaste domaine [rueynat] ³.

Il est difficile de préciser la date du phénomène. Le désaccord dans la répartition géographique de l'*e* transitoire pour les deux formes [rueynat, lweihdòrè] semblerait être la marque d'un fait assez ancien, dont il ne resterait plus que des débris dispersés. En effet l'aspect géographique de l'aire [rueynat] par rapport à l'aire [rùinat] parle en faveur d'une marche envahissante de cette dernière forme. Mais il ne faut pas non plus rapporter le phénomène à une époque trop reculée, puisque les deux mots sont des emprunts : l'un [lweihdòrè] ne remonte certainement pas au delà du xvii^e siècle, puisque Louis XIII fut le premier qui fit frapper cette monnaie ⁴.

L'absence de l'insertion dans [puyri] *pùtrire ⁵ et dans *noyris* *nùtriciu ⁶, s'explique par la qualité semi-vocalique du [y] issu de *d + r*. Le couple [-uy-] exige une prononciation plus rapide que [-ui-]. Or c'est justement au ralentissement causé par la séquence des deux voyelles qu'il faut attribuer la segmentation.

1. *Atlas*, 282, « louis d'or ».

2. *Atlas*, 454, « ruiné ». — A Lanne-Soubiran [rùynat].

3. Voir d'autres exemples dans ZAUNER, p. 7.

4. A supposer que [luïs], pour un ancien *lodoic, lozoic*, fût répandu dans le peuple sur le domaine, la forme [luisdòrè] a été traitée d'une manière indépendante, car elle a formé un tout distinct dès son apparition dans la région.

5. *Atlas*, 415, « pourri » ; GILLIÉRON, 1076. — Cf. *pouyri*. SOURBETS, *PL.*, 1904, 40. De même à Lanne-Soubiran. — Toutefois LESPY donne *poeyri* comme forme moderne.

6. *Recueil*, MM. 1316, 11 (2 ex.). — Du sens actif de « nourricier », l'adjectif est passé au sens passif de « nourrisson ».

Les sons [u] et [i] sont aux deux extrémités de l'échelle vocalique. Pour l'émission de l'[u], la partie postérieure de la langue est relevée, et la partie antérieure abaissée ¹, tandis que les lèvres s'arrondissent. Pour l'[i], la partie antérieure s'abaisse, la partie médio-antérieure se relève ², tandis que les lèvres perdent leur arrondissement et écartent légèrement leurs commissures. Durant l'exécution de ces mouvements successifs, la langue a passé par les positions intermédiaires de [é] à [e] ³. Dans le couple [-ui-], ces positions intermédiaires ont été maintenues durant quelques fractions de seconde de plus que dans le groupe [-uy-], et les sons consécutifs qui en sont résultés ont produit sur les sens articulatoire et auditif une impression capable de provoquer l'éclosion de la voyelle. L'[e] n'est donc qu'un segment détaché de l'[i] qu'il annonce.

Inversement, et selon un procès analogue qui sera exposé plus loin en détails, l'[u] de ce même couple [-ui-] peut, à son tour, se briser, entraînant après lui l'insertion de [-w-]. Telle est l'origine, dans les deux mots qui viennent d'être étudiés, des variantes offrant [-w-, -b-] ⁴ : [luwisdôrê, lubidôrê, lubidôr, rubinât] ⁵.

Le [-w-] transitoire ne se développe pas seulement après [u]; il peut aussi se produire après [i]. Dans une portion de notre domaine qui sera déterminée plus loin, le [-w-] transitoire est de règle lorsqu'un [u] tonique s'est trouvé

1. Cf. p. ex. *Atlas, Pal. art.*, p. 50, fig. 4. Le tracé est bien dû à l'u, car ni le p, ni l'm, ni l'æ ne produisent de contact.

2. Cf. *ib.*, p. 44, fig. 1 : *bimé*.

3. Cf. *ib.*, p. 4, fig. 2 (*abè*), et p. 36, fig. 3 (*mé*).

4. *Atlas*, 282. Cf. GILLIÉRON, 1543 « écrouelles » = [maq̄w dè s̄en luw̄is] à Luxey-664. Cf. [maq̄w dè réy] dans les Pyrénées-Orientales.

5. *Atlas*, 454, « ruiné ». V. ARNAUDIN, 198 : *roubinat*.

en hiatus devant une voyelle finale. La chute de $[-n-]$ intervocalique a naturellement amené la production du $[-w-]$: lacuna $[laguwè]$ ¹ ; — luna $[luwè]$ ² ; — pruna $[pruwè]$ ³ ; — una $[uwè, uw]$ ⁴, $[ɛakuwè]$ ⁵.

La concordance géographique de l'épenthèse dans tous ces mots est remarquable. La limite entre le domaine du $[-w-]$ transitoire et le domaine où le $[-w-]$ est absent, reste sensiblement fixe. Prenons luna comme type (carte 289) : pruna ne présente que deux dérogations : à Lencouacq-60 $[pruè]$ et à Labrit-42 $[pruwè]$; una en offre quatre : à Lugaut-70, Lencouacq-60, Carcen-Ponson-16 $[u]$, et à Labrit-42 $[uw]$; lacuna déroge, il est vrai, sept fois : à Lugaut-70, $[laguè]$, Lencouacq-60 $[lagu]$, S^t-Yaguen-15, Carcarès-17, Bégaar-8 $[lagiwè]$, Audon-9 et Gouts-19 $[lagibè]$. Mais il faut observer que, dans cette dernière région, le mot est moins directement connu : les « lagunes » sont rares vers Gouts-19 et Audon-9, à une telle proximité de l'Adour ; et la forme $[lagibè]$ dégage un fort parfum de phonétique marensine ⁶. Il y a sans doute une certaine tendance à l'invasion : la forme de l'Ouest, pays par excellence des lagunes ⁷, tend à imposer à l'Est son aspect phonétique. Sans doute, à Geloux-

1. *Atlas*, 261. Cf. *laguoue* : ARNAUDIN, 240. — La cūna a des représentants populaires non seulement en Italie (*laguna*), mais dans le Trentin (v. SALVIONI, *Rom.*, XXXI, 285) et en Portugal : (*lagoa*).

2. *Atlas*, 289, « lune ». Voir GILLIÉRON, 788. Cf. *luoue* : ARNAUDIN, 272. Mais *lue* : SOURBETS, *PL.*, 1904, 31.

3. *Atlas*, 426-7, « prune ». Cf. GILLIÉRON, 1097.

4. *Atlas*, 312-3, « une ». Voir GILLIÉRON, 1024. ARNAUDIN, 167 : *uoue*, *non*. *Recueil*, *Appendice*, SP., 1906, I, v° 21. Mor. 1906, 1. Contis, 1906, 41. Mais SOURBETS, *C.*, 1 : *ue*.

5. *Recueil*, *Appendice*, Contis, 1906, 39.

6. Cf. à Bayonne pruna $[pribè]$, luna $[libè]$, una $[ibè]$, etc.

7. Voir la carte d'État-Major. — Les points d'interrogation de ma carte 261 montrent assez clairement la rareté, vers l'Est, du mot aussi bien que de la chose.

31, où j'ai pris sur le fait la concurrence, et où les deux mots habitent sous le même toit, [*laguwè*] appartient au sujet le plus âgé (42 ans), [*lagu*] au plus jeune (32 ans) : mais celui-ci tient sans doute le terme de sa mère, qui était de Mazerolles-55. — Il est donc permis de conclure que -ūna produit régulièrement, et sauf exceptions insignifiantes, l'épenthèse de [-w-] dans la région dont on voit la délimitation dans la carte du type luna.

Certains pourraient être tentés d'attribuer l'apparition du [-w-], dans cette catégorie de mots, à un reste confus de l'[-n-] : le [-w-] serait sorti d'une résonance nasale, labialisée par quelque accident. Mais les textes établissent que, dans toute cette région, la chute de la nasale intervocalique date d'une époque très ancienne ¹ ; ils ne fournissent aucun exemple d'épenthèse, alors qu'ils sont d'accord pour attester la chute de la nasale : *ue* ², *Lue* ³, *prue* ⁴, *Prueret* ⁵ *pruna-riu* + *-etu*.

Mais la meilleure preuve est que plusieurs mots ont [-w-], bien qu'ils n'aient jamais eu d'[-n-] : le traitement de la finale dans [*muluwè*] « morue » ⁶ est tout à fait analogue à celui de [*luwè*] : la courbe sinueuse de la frontière qui sépare [*muluwè*] de [*mulu*] est identique à celle qui passe entre [*luwè*] et [*lu*], du moins sur les trois quarts du parcours : il n'existe qu'une dérogation au Nord : Lencouacq-60, et cinq au Sud-Est : Rion-5, Beylongue-6, Lesgor-7, Villenave-13, Carcen-

1. L'[-n-] est tombée à peu près à la même époque que dans la généralité du domaine gascon : cf. ZAUNER, § 24. Les inscriptions graphiques (*Atlas, graph.*) 72, (*luave*, 119 (*pruwe*)) ne révèlent aucune trace appréciable de nasalité. Il n'en est pas de même vers le sud, où luna, p. ex. à Arras-en-Bigorre est aujourd'hui [*lu~a*].

2. *Recueil*, Bazas 1328,4. SS. 1363 dans Du Buisson, I, 317.

3. Nom propre : *Recueil*, T. 1381, 47.

4. *Recueil*, SS. 1480, XXVIII, 14.

5. Nom propre : *Recueil*, SS. 1399.

6. *Atlas*, 318.

Ponson-16. Dans les deux mots, le [-w-] est donc bien épenthétique et la date où cette consonne s'est introduite est à coup sûr postérieure à la chute de l'-n- intervocalique.

Est-il possible de préciser davantage cette date ? — La question est difficile. Le français tuer, emprunté par le provençal sous la forme *tuar* ¹, se présente déjà vers la fin du xii^e siècle, dans la strophe génoise du fameux *Descort* de Raimbaut de Vaqueiras ². Sur une bonne partie de notre domaine, *tuar* apparaît de nos jours muni de l'épenthèse : *tuxèn* ³. Le -w- est donc postérieur à l'introduction du mot dans le pays. Mais les variantes *tubèn* et aussi *lagibè* lacuna offrent la transformation du [-w-] en [-b-] sur le domaine habituel ⁴. L'épenthèse est donc antérieure à cette transformation, à laquelle M. Zauner, peut-être sans preuves bien nombreuses, assigne comme date le xiii^e siècle, dans le Béarn ⁵.

Comment interpréter la grande extension géographique du phonème transitoire dans *tuxè*, *tubè* ? D'où vient que l'épenthèse s'est répandue dans ce mot beaucoup plus au Sud que dans le type luna ? — La réponse est aisée, si l'on remarque que les domaines *luxe*, *luxè*, *pruxe*, *pruxè* etc. sont rigoureusement contigus aux domaines *lu*, *pru*, sur les trois quarts de la frontière. A l'extrémité orientale seulement, apparaît *luè*. Il faut en conclure que la tendance à l'épenthèse s'est exercée sur un territoire plus vaste que celui de *luxe*, *pruxe* etc. En d'autres termes, dans la plus grande partie de l'aire *lu*, *pru* etc., l'on aurait actuellement *luxè*, *pruxè*, si l' -è n'était tombé

1. V. LÉVY, *Pet. dict. prov.*, s. v^o.

2. APPEL, *Provenç. Chrest.*, 37, 47.

3. *Atlas*, 508-9. Cf. ARNAUDIN, 208 : *tuxen*.

4. Voir ci-dessous, p. 64, suiv.

5. ZAUNER, § 22, fin.

de bonne heure ¹. L'ampleur du domaine [tɥwè, tɥbè] confirme pleinement cette interprétation : dans cette forme verbale, où les nécessités morphologiques ont maintenu partout l'[-ɛ] final, le [-w-] transitoire s'est implanté librement. La vraie frontière entre le pays de l'épenthèse et celui de la non-épenthèse est donnée par la carte « tuer ».

Si l'extension du [-w-] dans [tuwə, tubə] est considérable, il n'en est pas de même pour les formes issues de *duas* ². Dans un groupe syntaxique, devant voyelle, ou même devant consonne, l'épenthèse de [-w-] ne se rencontre que sur une aire restreinte. Il est vraisemblable qu'il y a eu empiétement de la forme masculine [dys] sur la forme féminine [dɥwès]. On lit déjà *dus peyres*, dans un texte du xvi^e siècle, à Saint-Sever ³. L'aspect géographique des domaines [dɥwès, dɥwès] est celui d'aires en recul. Il s'est produit dans la région ce qui s'est produit dans la généralité des langues romanes : les noms de nombre féminins tendent à s'assimiler aux masculins ⁴.

La rareté de l'épenthèse dans ce mot repose donc sur une cause morphologique. Il ne faudrait pas essayer de l'expliquer par une origine phonétique particulière. Comme dans *luna*, *pruna*, etc., le [-w-] de *duas* est un développement de [u], non de [ɥ]. En effet, de bonne heure en Gascogne, *duas* se présente sous la forme *dues* ⁵ au lieu

1. V. ci-dessus, p. 31, n. 2.

2. *Atlas*, 131-2, « deux prunes, deux épaules ». Cf. GILLIÉRON, 861, *Recueil*, *Appendice*, Sal. 1906 XXII v° 10; 21.

3. *Recueil*, SS. 1519, XXVIII v°, 8.

4. MEYER-LÜBKE, II, 68.

5. LUCHAIRE, Auch 1260. Oloron 1290. Beyrie 1256. — Cf. *Recueil*, MM. 1316, 11. Baz. 1363, 56. SS. 1463, 16. 1480, XXVI v° 18. 1510, VII v° 10. Mor. 1437. 29. Mim. 1538, 10. Sal. 1538, XXII v° 8. — La graphie *dues* MM. 1546, 22, marque peut-être l'insertion à une période de début.

de *does*¹, probablement sous l'influence du masculin *dus*² formé sur **dūi* (cf. prov. *dui*³), et aussi sans doute grâce à l'analogie de *una ue*. Ce qu'il y a de certain, c'est que [dɪwəs], tiré de [dɪwəs] par différenciation, concorde géographiquement assez bien avec [iɥ(ə)] *una*, [liwə] *luna*, [priwə] *pruna*, [lagiɥə] *lacuna*, [tiwə] *tutat* (ou **tudat*)⁴, [mulɪwə], etc. Antérieurement à l'[*ɪ], il faut donc admettre l'existence d'un [ɥ], d'où est sorti le [-w-] transitoire, comme de [blɪə] « bleue » s'est formé [blɪwə] à Luxey-40⁵.

Dans les cas précédents, l'addition de [-w-] s'est produite à la suite des voyelles [u, ɥ] : [lɪwə, luwidɔrə]. Parfois le [-w-] se dégage par-devant ces mêmes voyelles. Mais alors, il est délicat de déterminer s'il y a épenthèse, car non seulement le [-w-] transitoire a subi des vicissitudes postérieures qui l'ont défiguré ou même fait disparaître, mais encore, en vertu des conditions étymologiques dans lesquelles ont pu se produire les couples [-au-, -au-], la nature transitoire du [-w-] peut être facilement méconnue.

1. LUCHAIRE, Casteljaloux 1270. — Cf. *Recueil*, MM. 1311, 12; 13; 16. Ce texte est le seul, sur notre domaine, à fournir quelques exemples de -ô-, au féminin ou au masculin.

2. LUCHAIRE donne *dus* dès le XII^e siècle : (*Livre d'or de Bayonne*) et à Auch en 1256. Les exemples de *dos* sont : Casteljaloux 1270; Bayonne 1247; Bagnères 1251. — Nos textes, sur trois exemples du masculin, en ont un de *dos*, MM. 1306, 47, et deux de *dus*, Roq. 1447, 14. SS. 1463, 20. — A l'époque moderne, la limite de [dus] et de [dɪs] semble coïncider assez exactement avec la limite traditionnelle du gascon, depuis les Pyrénées jusqu'à Layrac et Moissac; à Sainte-Livrade, Tournon d'Agenais et Seyches, [dus] déborde hors Gascogne, mais c'est la seule rupture dans la ligne frontière : v. GILLIÉRON, 396.

3. SCHULTZ-GORA, § 34.

4. V. A. CUNY, *Rev. d. l. rom.*, II, 64; E. BOURCIEZ, *ib.*, 217. — Cf. là contre C. SALVIONI, *Rev. d. dial. rom.*, I, 108.

5. GILLIÉRON, 138.

Soit *ovucula¹ (cl. ovicula) et le dérivé *ovucula + -ariu. Les anciennes formes landaises *haolhes*², *ahoylhes*³ à Villeneuve-de-Marsan-76, *aoilhes*⁴, *aouilhes*⁵ à Saint-Sever-38, *aolha*⁶ près de notre domaine, à Gabarret, *aolher* « berger »⁷ indiquent une chute ancienne du -v-, postérieure toutefois au passage de *ø* à [a]⁸. Cette chute s'explique par la contiguïté de la voyelle vélaire, et elle est analogue à celle du v dans *pavone paʷn*⁹. Toutefois la variante *auhoyles*¹⁰, qui, bien isolée d'ailleurs, apparaît encore en 1277, à Villeneuve-76, atteste sans doute un dernier vestige du [b] archaïque. — Quoi qu'il en soit, l'hiatus [au], après avoir subsisté un certain temps, a été résolu par l'addition d'un [-w-]. La forme [awʷlɛ]¹¹ est encore vivante sur une partie

1. Cf. P. MEYER, *Rom.*, IV, 464.

2. *Recueil*, Vi. 1277, 13 c.

3. *Ib.*, d.

4. *Recueil*, SS. 1480, XXXI, 22.

5. SS. 1366 dans Du BUISSON, I, 316.

6. Charte de 1268, p. p. P. MEYER, *Rom.*, III, 463.

7. LUCHAIRE, s. v°. — Aucune des formes relevées par LESPY et LUCHAIRE n'offre de traces du -v-.

8. La différenciation de *øv* > *av*, répandue en gascon, ne se manifeste d'ordinaire qu'à la tonique : *nøvu* [naw], *Atlas*, 332, * *pløvere* [plawɛ], *ib.*, 400, *die jovis diyaus*, *Recueil*, SS. 1519, XX v°, 20. — Toutefois l'a se retrouve, à la protonique, dans les formes dérivées où l'influence de la forme simple l'a introduit : *nøvellu* [nawɛt], *Atlas*, 347. — Dans **øvucula* la position à l'initiale absolue a pu favoriser la différenciation. — SCHNEIDER, 37, confond des cas différents. ZAUNER, 7 suiv., présente une autre théorie. Cf. ci-dessous, *Diphthongaison des voyelles*.

9. Cf. GRANDGENT, § 65; SCHULTZ-GORA, 72, a. — Si le v s'est maintenu jusqu'à maintenant dans [nabèrɛ] *novella*, c'est non seulement sous l'influence du simple [naw] *novu*, mais surtout parce que, après le passage de *ø* à [a], le [b] n'avait plus de raison de tomber. Au contraire dans *aolhe*, il y a toujours eu un *ó*.

10. *Recueil*, Vi. 1277, 13 b.

11. *Atlas*, 67. « brebis », et 52, « bergeronnette ».

de notre domaine à Vert-30, Garein-22, Brocas-43. Il est même vraisemblable qu'à un moment donné [awyl̥ɛ] a recouvert la majeure partie de notre domaine : c'est ce qu'indique la dispersion géographique des débris laissés par le [-w-] transitoire. Le mot a subi deux réductions différentes : 1° par absorption du [-w-] dans l'[u], — renouvellement du phénomène ancien ¹ —, [awyl̥ɛ] a produit [ayl̥ɛ] ²; 2° [awyl̥ɛ], devenu [uwyly̥ɛ] ³, forme attestée à Sabres-20, Luglon-21, a abouti à [yl̥ɛ], par écrasement de la fausse triphthongue. On lit déjà *oulhe* dans la coutume de Brassenx ⁴.

L'exemple de *ovucula et la comparaison avec des formes anciennes telles que *paor* pavore, *paor* pavone, *aproeren* probare ⁵, *traut* ⁶ tributū, *aut* ⁷ habutū, etc. suffisent à montrer ⁸ que le [-w-] respectivement [-b-] est, non étymologique, mais bien d'origine transitoire, dans les mots suivants : pavone [paw̥i] à Tartas-18, [paby̥n] à Sabres-20, et [paw̥y̥n] à Luglon-21, où la forme consciente est [pay̥n], ce qui prouve la nouveauté de l'épenthèse ⁹; — sabucu [saw̥yk] « sureau » ¹⁰; — arabe (at-)tabût [taw̥yk] « cer-

1. BOURCIEZ, *Phonét. fr.*, § 166, hist.

2. ARNAUDIN, 158, *aouuille*; mais l'auteur constate qu'on prononce souvent *aouille* (159). — A Vielle-Soubiran-82, un faible [ɣ̥] spirant est le vestige d'un ancien [w]. — Voir GILLIÉRON, 173. — Cf. *aouillé* « berger » dans la circulaire électorale de S. Gor-81, 1904.

3. Le groupe [aw̥] + voyelle tend vers [u̥ > uw̥ > u] vers l'ouest du domaine : habere [uw̥æ], *Atlas*, 39; (de) ab ante [(d)uw̥an] *ib.* 36; clavare [kluw̥a > klu̥a], *ib.*, 192. — Cf. encore 94, etc.

4. Vidimus de 1513, de la charte de coutume, datée d'Arjuzanx 1360; art. XV. Arch. du château de Castillon, à Arengosse.

5. *Recueil*, Baz. 1300, 13.

6. *Recueil*, SS. 1437, 5; 13; 15; 21. T. 1505, 31.

7. *Recueil*, MM. 1265, 18.

8. Cf. MEYER-LÜBKE, I, 446.

9. V. GILLIÉRON, 966; ARNAUDIN, 158 : *päoun*.

10. *Atlas*, 490. GILLIÉRON, 1270. ARNAUDIN, 157 : *saouïc*.

cueil » ¹. — Enfin, dans [awuka] « hurler » ², de ad *huc-care (cf. prov. *ucar* ; v. fr. *huchier*) la nature épenthétique du -w- apparaît clairement.

Quant aux destinées de ce [-w-], à partir du moment où il s'est développé entre voyelles, on vient de voir que la contiguïté d'une vélaire est un danger pour son maintien. — Mais, dans plusieurs cas, et à des époques diverses, les voyelles [o, u] ont tendu à transformer en [-g-], le [-w-] transitoire. Le [-g-] de [prégyn] ³ profond sort sans doute d'un [-w-] par une série : [pruhyn ⁴ > pruyyn ⁵ > pruvvyn ⁶ > *prugyn], et, par dissimilation vocalique, [prégyn > pergyn], à moins que ces deux dernières formes ne sortent de [pre-wyn] < a. prov. *preon* < perfundu ⁷.

Dans *pagor* ⁸ pavore, le [-g-] transitoire, s'il ne remonte peut-être pas à une époque aussi reculée, est attesté à Tartas dès le xiv^e siècle. — A l'époque actuelle, *pagor* paraît avoir complètement disparu ⁹ ; mais *ovucula fournit encore un bon exemple du [-g-], avec son double domaine

1. *Atlas*, 74. Cf. GILLIÉRON, 214. ARNAUDIN, 158 : *taouïc* ; [entauka] « mettre en bière » à Uchacq-33. SOURBETS, *PL.*, 1903, 7 : *éntabuca*.

2. ARNAUDIN, 280, écrit *aouuca*. Rapprocher *Atlas*, 244 « japper » [auḡla] à Grenade-59, [uḡḡla] à Morcenx-3.

3. *Atlas*, 424, « profond ». GILLIÉRON, 1095. Cf. SOURBETS, *C.*, 14. — L'explication que CHABANEAU, *Gr. lim.*, 89, donne pour lim. *prigoun* ne semble pas suffisante.

4. A Labouheyre-1, Commensacq-10. Trensacq-11. — Cf. ARNAUDIN, 291 : *prouhounte*.

5. A Aiguillon-647, selon GILLIÉRON, *l. cit.* — La forme où [-h-] s'est amui, est sans doute originaire du nord-est de notre domaine

6. Cf. [pruvvynlè] à Sabres-674, *ibid.*

7. *Rom.*, XXX, 458. Cf. *pregoin*, *Girart de Roussillon*.

8. *Recueil*, T. 1379, 3. 1381, 4. 1396, 3. — Antérieurement on a *paor* T. 1317, 6. MM. 1265, 3. Perquie 1256, dans LUCHAIRE, 83.

9. *Atlas*, 391 « peur ».

[*agylè*]. L'un, celui du Sud-Est, sur les coteaux de Villeneuve-76, Arthez-88, etc., s'étend plus loin vers la montagne Chalosse ¹; le [-*g*] y est solide, et parfaitement conscient chez les sujets parlants ². L'autre domaine [*aɣylè*], bien moins étendu, déroule la courbe indécise de ses frontières dans les landes rases de Cachén-50, du Sen-41 : là, le [-*g*-] s'affirme à peine : la labio-vélaire y reste encore légèrement spirante, mais elle se ferme insensiblement ; demain elle sera sans doute occlusive ³.

A la fermeture du [*w*] en [*g*] par prédominance de l'élément vélaire, correspond le passage à [*b*], quand l'articulation labiale l'emporte. Ce cas est relativement rare, lorsque le [*w*] transitoire précède [*u*] (type *awylè*, rarement *abylè*) ; il est assez fréquent, si le [*w*] suit [*u*] (type *luwidòrè*, *lubi-dòrè*) ; il est fréquent si le [*w*] précède [*u*] (type *sawuk*, *sabuk*) ; il est constant après [*u*] (type *tuwè*, *tubè*).

Dans trois de ces cas, cette différence de traitement s'explique par l'action de l'ordre expiratoire : [*gu*], [*ub*], [*ub*] sont plus conformes à l'ordre expiratoire que [*uɣ*], [*bu*], [*bu*].

Mais, fait très digne de remarque, la répartition géographique du [*b*] est différente selon qu'il s'agit d'un des quatre cas énoncés.

Le [-*b*-] transitoire qui repose sur [*au* > *awu*] (type *ovucula) apparaît sur deux points éloignés : [*abylè*] à Cauna-29 ⁴ : [*pabyñ*] pavone à Sabres-20. Ces deux

1. GILLIÉRON, 173 : Grenade-675, Hagetmau-684. Cf. *Atlas*, 67 « brebis », 52 « bergeronnette » n° 88. — *Recueil, Appendice*, SS. 1906, XXXI, 22.

2. Voir nos 47, 57, 67 (et aussi 76).

3. Les formes recueillies ici montrent que le passage de [-*w*-] à [-*g*-] s'effectue directement, sans qu'il y ait de stade [-*gw*-], comme cela se produit à l'initiale : v. ci-dessous, *Dislocation des sonantes*.

4. *Atlas*, 67, « brebis ».

exemples sont dus sans doute à des accidents individuels ¹. — Les aires du [-b-] dans [*sabuk*, *tabuk*], malgré leur morcellement, présentent entre elles une véritable analogie, comme on peut aisément s'en convaincre ². Le [-b-] est ici cantonné au Sud et au Sud-Est. — Le [-b-] issu de [-ui- > -*uwi*-] (*lubidôre*, *rubinat*) est à l'opposé, au Nord et au Nord-Ouest. — Par contre, le [-b-] sorti de [-uè-] habite le Sud; son domaine (qui recouvre au surplus tous les *b* de *sabuk*, *tabuk*, sauf un) concorde d'une manière étrange avec le domaine du [*b*] issu de *v*, *b* latins.

Comparons la ligne frontière qui sépare [*tubè*] de [*tɔwè*] avec celle qui, par exemple, délimite [*ibèrn*] et [*iwèrn*] hibernu ³ ou bien [*bibè*] et [*bɔwè*] vivere ⁴. Nous ne constatons qu'une seule dérogation, à Carcen-Ponson-16. — Comme d'autre part, sur le domaine où l'on a [*lubidôre*] et [*rubinat*], les formes [*tubè*, *sabuk*, *tabuk*] n'apparaissent pas une seule fois, il faut voir, dans ce désaccord des séries phonétiques, le résultat d'une diversité d'origine.

Cette interprétation concorde parfaitement avec la théorie physiologique du phénomène. Mais je renvoie à plus loin ⁵ cette théorie, car elle explique non seulement l'épenthèse de [*w*] mais encore celle de [*y*] dont il faut d'abord parler.

Le [*w*] sert par excellence de transition pour les voyelles labio-vélaires ou labio-palatales; [*y*] joue le même rôle pour les palatales proprement dites.

Il n'est pas impossible néanmoins que le [*y*] apparaisse au contact d'une labio-palatale : l'exemple de [*lɔyo*] luna,

1. GILLIÉRON, s. v°. A Sabres, est noté [*pau_m*].

2. *Atlas*, 74, 490.

3. *Atlas*, 240, « hiver ».

4. *Atlas*, 543, « vivre ».

5. Voir ci-dessous, p. 72 suiv.

qui se remarque dans une partie de la région gasconne ¹, n'a guère de correspondant sur notre domaine : [anuya] ² doit son [y] au français dont il est tiré : fr. loc. [anüiyé]; — dans *conduyin* ³ (6 subj. pr. de *conduire* ou *conduar*), le [y] est tiré de l'*i* suivant.

La voyelle [i] est en effet la voyelle le plus favorable à la production du [y] : l'épenthèse peut se produire dans deux cas différents, selon que [i] précède ou suit l'autre voyelle.

Lorsqu'une voyelle atone est suivie d'un [i] tonique, un [y] transitoire peut se dégager. Ce phénomène se manifeste parfois dans les groupes syntaxiques, après [-é] : *tourne-yi* « tourne-s-y » ⁴; plus souvent, à l'intérieur du mot, après [a] : [éshayidè] « ébahie » ⁵; — [payins] pour [pains] « sorte de millet » ⁶, [eskayinkè] à Vert-30, [kayinkè] à Saint-Pierre-46, à côté de [eskahinkè, kahinkè] ⁷.

Dans le cas de [i] + voyelle, l'épenthèse est plus fréquente : l'[i] tonique peut être venu en contact avec un [-é] final. — Rarement l'hiatus est étymologique : [la miyé] « la mienne » ⁸; toutefois il y en a plusieurs exemples dans des mots empruntés : [puliyé] ⁹, *coumpaniye* ¹⁰, [biyé] ¹¹, [niyé] ¹²,

1. GILLIÉRON, 788 : à Martres-Tolosanes-781, Lombez-679, Gimont-669.

2. *Atlas*, 160. — Cf. MISTRAL v° *enuia*.

3. *Recueil*, SS. 1480, XXXIII v°, 20.

4. ARNAUDIN, 284.

5. ARNAUDIN, 205.

6. *Atlas*, 374, « panis », p. 45, fig. 5-6; ARNAUDIN, 232; *Recueil, Appendice*, SS. 1906, XXXI v°, 24.

7. *Atlas*, 244, « japper ».

8. *Atlas*, 290 à Luxey-40 : attesté chez *d*) et chez *b*).

9. GILLIÉRON, 1072, « poulie », à Sabres-674.

10. ARNAUDIN, 298.

11. *Atlas*, 537, « vie ».

12. *Atlas*, 333, « nid ». — L'origine de ce mot n'est pas claire : le -*nh-* du port. *ninho* = **nio* < *nidu*; (cf. J. CORNU, *Rom.* XI, 90) semble n'avoir rien de commun avec le [y] landais.

[*trèmiyè*] ¹. — Plus souvent des raisons morphologiques ont suscité l'hiatus dans des formes verbales, et le [y] s'est interposé : [*èspiye*] « regarde » ²; [*èntamiyè*] « il entame » ³; [*karmiyèt*] « vous cardez » ³; [*sèmiyè* ³, *samiyè*] « il sème » ⁴, [*bìye*] « venir » ⁵. — Enfin la chute d'un -n- intervocalique a produit le même effet, comme cela se remarque déjà dans certaines des formes verbales précédentes : [*aruziyè*] *resina* ⁶, [*hariyè*] *farina* ⁷, [*èskiyè*] a.h.a *skina* ⁸, [*éstalaziyè*] à côté de [*éstalazjè*, *éstalazj*] ⁹, [*mìyè*] **minat* ¹⁰, [*mìyèn*] **minant* ¹¹.

Pour cette dernière forme, l'existence de *miar* dès le xiv^e siècle à Tartas ¹², et le passage à *i* de l'*e* primitif sous l'influence de l'hiatus, prouvent bien que le [y] moderne n'est point une réduction d'un [-y-] ¹³. De même [*piyè*] ¹⁴ ne

1. « Trémie », *Recueil, Appendice*, Sal. 1906, XXII v^o 10.

2. ARNAUDIN, 201.

3. ARNAUDIN, 147, note 1.

4. *Atlas*, 465.

5. *Atlas*, 522.

6. *Atlas*, 447, « résine ». Cf. *rossie* SS. 1480, XXV v^o, 11; *arrousie*, SOURBETS, C, 2. — Pour l'o, cf. LÉVY, *Pet. dic. prov.* : *roxina*, *roïna*, et voir *An. du Midi*, XVI, 223-4.

7. *Atlas*, 188, « farine »; GILLIÉRON, 539 (il fait erreur en donnant *hari* comme masc.). — Cf. *Recueil*, SS. 1480, XXXIII, 8 : *farie*, à côté de *farina*, T. 1317, 62. — ARNAUDIN, 151 *hari*.

8. *Atlas*, 149, « dos ». Cf. GILLIÉRON, 437; ARNAUDIN, 200 : *esqui*. A Saint-Justin -84, [*èskiqwt*] m. désigne l'épine dorsale du porc.

9. *Atlas*, 171, « étincelle ».

10. *Atlas*, 299, « il mène ». Cf. GILLIÉRON, 834; ARNAUDIN, 198 : *miyè*.

11. *Atlas*, 300, « ils mènent ».

12. *Recueil* : *amiade*, T. 1396, 3; *miar* Mor. 1437, 12. 1444, 18. — Cf. LUCHAIRE, *miadas* Oloron 1290.

13. Ce y- apparaît en effet dans le domaine habituel : cf. *Rev. de dial. rom.* I, 125. Il est attesté à Villeneuve-76 dès le xv^e siècle : *menhatz*, *Recueil*, Vi. 1485, 18. Tous les autres textes ont *menar*.

14. *Atlas*, 394, « pigne »; 395 « pigne comestible », 165 « épi ». — Cf. GILLIÉRON, 1515.

vient pas de *pīnea*, comme je l'ai dit par erreur ¹, mais est sorti, par épenthèse, de *[piè]* < **pīna*, forme faite sur *pīnus* d'après le modèle de **prūna* : *prūnus*, **pīra* : *pīrus*, **poma* : *pomus*, etc. ².

L'adjonction du *[y]* transitoire est tout aussi courante dans certains groupes syntaxiques, où entre *ibi* : *[-ia-]* devient *[-iya-]*, *[-iē-]* devient *[-iyé-]* : *[k-iy-a, k-ij-a]* « il y a » ³, *n'y j'a* « il n'y a » ⁴, *qu'y j'abēbe* « il y avait » ⁵, *d'y j'ana* « d'y aller » ⁶, *[k-iy-éstusi]* « qu'il y fût » ⁷, *[k-ij-éntri]* « qu'il y entre » ⁷, *n'y j'ère* « il n'y était » ⁸.

A côté de *[e]*, l'épenthèse de *[-y-]* se produit aussi ; elle est parallèle à la précédente. Néanmoins, — pour en finir avec les faits de *sandhi*, — il ne faudrait pas prendre le *[-j-]* des groupes *[ké-j-a]* « il y a » ⁹, *[ké-j-awji]* « qu'il y ait » ¹⁰, pour le correspondant de *[y]*, respectivement *[j]*, dans *[k-iy-a, k-ij-a]*. Tandis que *[y, j]* sont ici des consonnes de transition qui se sont développées entre *ibi* et *habet*, le *[j]* de

1. *An. du Midi*, XVI, 226. La chute de *[-ŋ-]*, ou son passage à *[y]* entre voyelles n'est pas sûr. Les cas cités (*ibid.*) de *[piŋuŋ > piyŋ]*, *[miŋuŋ > miyŋ]*, *[kaŋiŋka > kaiŋka]* paraissent dus à l'influence dissimilatrice de la seconde nasale.

2. Je dois cette explication à une communication de M. Adolf Zauener (juin 1904).

3. *Atlas*, 571. Cf. *Recueil, Appendice*, Roq. 1906, I, 3. — ARNAUDIN écrit *doun i' a* = « ce qu'il y a », 180 ; *qu' i' a* = « il y a », 193, *i' aoura pa* « il n'y aura pas », 184. L'apostrophe marque l'amuïssement du *y*, par un nouveau phénomène de *sandhi*. — Pour l'époque ancienne, cf. *Recueil*, MM, 1306, 20 *no y a*, B : *nou a i*.

4. SOURBETS, C. 12.

5. *Ib.*, 4 ; 7.

6. SOURBETS, PL., 1905, 21.

7. *Recueil, Appendice*, MM. 1906, 30.

8. SOURBETS, C, 13.

9. *Atlas*, 571.

10. *Recueil, Appendice*, MM. 1906, 25.

[*ke-j-a*] représente *ibi* tout entier, et l'*é* appartient à la conjonction déclarative *ké*. La preuve en est fournie par les groupes syntaxiques où *ibi* est suivi d'une consonne : *ibi sum*¹ : l'aire [*ké-y-suy*] correspond bien géographiquement à l'aire [*ké-j-a*].

Au contraire, le [-y-] qui s'est développé après [*é*] tonique suivi de [-a, -é], est tout à fait comparable au [-y-] qu'a dégagé le couple [*ié*]. Mais, tandis que la plupart des phonèmes de transition étudiés jusqu'ici ne sont pas notés graphiquement dans nos textes anciens, des exemples tels que *aneya*, *anege*² < fr. année, *liurege*³ fr. livrée certifient que l'épenthèse existait, un peu partout sur notre domaine, dès la fin du xv^e siècle.

Ce [y] vit encore à l'heure actuelle : [*arméye*] fr. armée⁴, à Labouheyre-1 ; *tchaminéye*⁵, à Labouheyre-1 ; [*týaminèye*]⁶, à Luxey-40, [*téy-*], à Sabres-20, [*é-*], à Sarbazan-72, [*è-*] à Tartas-18 < fr. cheminée. Le traitement du *ch-* initial français, rendu par [*é-*], dénote un emprunt ancien⁷. L'im-

1. *Atlas*, 572, « j'y suis ». — Cf. encore à Lacquy-74 [*kwan-j-anit*] « quand vous y irez ».

2. *Recueil* : *aneya*, ann- Roq. 1499, I v^o, 17 ; 21 ; 23 ; — *anege* Vi. 1495, 2 ; 42 ; 49. MM. 1509 d. 20. SS. 1510, XIX, 16 ; v^o 1. 1519, XV, 6 ; XXXIV, 2 ; XXXVI, 7. On lit encore *anege* deux fois dans un registre de 1536, *Arch. mun. Villeneuve*, II, 1, 7, f^o XVI v^o, 10 ; 13.

3. *Recueil*, SS. 1510, XV v^o, 20. 1519, XXI, 11. — Du français, on sait que le mot a passé en ital. *livrea*, et en esp. *librea*.

4. ARNAUDIN, 302.

5. *Ib.*, 309.

6. GILLIÉRON, 263, « cheminée ».

7. L'emprunt remonterait au xiii^e siècle, si le mot a été importé directement de l'Île de France (cf. BOURCIEZ, *Phonét. fr.*, § 120, hist.). Mais c'est peu vraisemblable. — Comparer le traitement dans des emprunts plus récents : [*εapew*] « chapeau », vérifié sur tout le domaine ; [*εibqw*] « cheval », *Atlas*, 88 ; cf. GILLIÉRON, 269. *Recueil*, SS. 1519, XIX, 7 ; XXXIII v^o, 9 ; cf. L. COUTURE, *Rev. gasc.*, XII, 314-5 ; etc.

portation n'est sans doute pas moins ancienne dans [ireyè] du lat. *idea* ¹.

A quelle date faut-il faire remonter l'apparition du [-y-] transitoire ? Tous les [-y-] qui ont été énumérés sont-ils contemporains ? — La comparaison avec le traitement ordinaire du [-y-] latin intervocalique et l'analyse de la répartition géographique de l'épenthèse sur notre domaine ne permettent de donner à cette double question qu'une réponse approximative.

L'on a vu que le [-w-] intervocalique, d'origine transitoire ou non, s'est fermé en [-b-] dans une certaine région de notre domaine ². De même le [-y-] s'est, dans les mêmes conditions, mais dans une tout autre région, fermé en [-j-]. Le procès semble avoir été le même : il n'y a pas eu passage à une mi-occlusive ($y > \hat{y} > dy > dj > j$), mais il y a eu fermeture directe, avec léger déplacement du point d'articulation vers la région prépalatale ($y > \acute{y} > j$) ³. Sur l'époque où a eu lieu ce passage pour le [-y-] issu de l. vulg. -y-, on ne peut rien dire de précis pour le moment ⁴ ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la plupart des [-y-] épenthétiques signalés ci-dessus n'existaient pas encore au moment où s'est opéré ce passage. Seul, le groupe syntaxique [k-iy-a ; k-ij-a] a été soumis à cette loi ; et c'est apparemment dans ce groupe que le [-y-] épenthétique est le plus ancien.

Toutefois le domaine du [-j-] est plus restreint dans [k-iy-a, k-ij-a] que dans *fūgere ⁵ [huyè, hujè], *ploia ⁶ [pluyè, plujè] et mots analogues, où le [y] est étymologique.

1. *Atlas*, 163, « envie » ; cf. p. 20, fig. 1 ; ARNAUDIN ; 196 : *iréye*. — Mais *idè*, SOURBETS, *PL.*, 1904, 44. 1905, 21. S.-Gor, circ. élect. 1904 : rime avec *calè*.

2. Voir ci-dessus, p. 64.

3. Je reviendrai ailleurs sur cette question : voir déjà *An. du Mid.*, XVIII, 96. Cf. J. PASSY, *Ossalois*, § 121.

4. Cf. ZAUNER, § 16, p. 17.

5. *Atlas*, 218, « fuir ».

6. *Atlas*, 402, « pluie ». — Dans d'autres positions, le [j] couvre un domaine plus étendu encore : cf. 310-1 « moi » *eo > [ju], etc.

Quant aux autres cas d'épenthèses, ils sont postérieurs à la transformation du [y] en [j]. Les graphies anciennes *liurege*, *anege* ne prouvent pas que l'on prononçât [j] à cette époque. D'abord le -g- apparaît aussi bien dans les textes de Saint-Sever-38, que dans ceux de Mont-de-Marsan-45, de Villeneuve-76 ou de Roquefort-71. Or, Saint-Sever-38 est actuellement en plein domaine de [-y-], et il est peu vraisemblable que le [-y-] ait, depuis le xvi^e siècle, regagné sur [-j-] tout ce terrain ¹. Ensuite on rencontre *areg* pour [arey] < rem ². Les graphies *jutgament* ³, *atga* ⁴ montrent que les scribes ne savent pas encore bien employer le g ⁵. *Liurege*, *anege* ne peuvent donc attester qu'une chose : l'existence d'une épenthèse à la fin du xv^e siècle sur la plus grande partie de notre domaine. Et, tout compte fait, il est peu probable qu'on ait prononcé [anéjè, liwréjè] à cette époque. Les formes actuelles [εaminéyè] à Sarbazan-72, en plein domaine de [-j-], sans apporter une preuve décisive, ne sont pas favorables à cette hypothèse.

Quant au [-y-] transitoire qui suit un [i] tonique, non seulement il n'est pas aujourd'hui représenté par [j] dans le domaine où on l'attendrait ⁶, mais encore il n'est révélé par aucun de nos textes anciens. Ce [y] appartient donc à une troisième couche d'épenthèses, de formation encore plus récente.

Il faut se demander enfin s'il y a quelque corrélation géographique entre l'épenthèse de [w, b] d'une part, et celle

1. Je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'admettre, avec M. Zauner (*loc. cit.*), que le [y] gascon moderne ne continue pas directement le [y] du latin vulgaire.

2. LUCHAIRE, 29, n° 19.

3. *Recueil*, SP. 1478, I, v°, 2.

4. *Ib.*, III, 1.

5. Cf. SUCHIER, *Grundr.*, I², 741. En prov. le g pouvait noter [j].

6. Cf. *Atlas*, 394, « pomme de pin » : [piyè] à Lacquy-74, La Bastide-d'Armagnac-86, etc.

de [y, w] d'autre part. Il y a certainement quelque analogie entre les deux phénomènes, surtout vers le Nord-Est. S'il n'y a pas similitude par exemple entre le domaine de [lɥwɛ] luna d'une part et celui de [hariyɛ] farina d'autre part, la raison n'en est pas dans le traitement de l'hiatus. La vérité est que l'-a atone final a été éliminé plus aisément dans farina que dans luna. La qualité de la voyelle tonique a certainement influé sur la chute de l'-a final. Mais, si les domaines de [lɥ] et de [harɪ] ne concordent pas, il y a au contraire une grande analogie entre les lignes frontières qui séparent [lɥwɛ] et [lɥɛ] d'une part, [hariyɛ] et [harɪɛ] d'autre part : les deux courbes sont parallèles : celle-là passe à peine un peu au sud de celle-ci. Il y a donc opposition de tendances entre le système phonétique de ces deux régions. L'une, celle du Sud-Est, ne répugne pas au maintien de l'hiatus; l'autre, celle du Nord, du Centre et de l'Ouest, s'applique à le résoudre par l'insertion de phonèmes transitoires.

Sur quel mécanisme physiologique repose une telle insertion ? — Il a pu sans doute se produire un manque de coordination entre les mouvements articulatoires. Je ne vois guère que cette cause capable d'expliquer le passage de [sawk] à [sawɥk]. Dans le couple [aw], après la détente de l'[a], les lèvres ont exécuté leur mouvement d'arrondissement, préparatoire de [u], avant que la langue ait pris position pour [u]; les lèvres en étaient déjà à l'étape [u], alors que la langue était encore tout près de [a]. Ce segment de phonème a pris corps, et a abouti à [w].

Mais le facteur principal de l'addition transitoire est tout autre : il faut le chercher dans la tendance à la fermeture qui s'exerce sur les voyelles en hiatus, aussi bien atones que toniques.

Cette tendance s'explique aisément : lorsque deux voyelles se suivent immédiatement, les organes, n'ayant pas le point

d'appui solide que procure l'articulation de la consonne, peuvent facilement dépasser leur but, et produire une fermeture excessive. La consonne intervocalique joue le rôle de cloison étanche entre les deux voyelles qui constituent les deux syllabes consécutives : elle les isole l'une de l'autre, et maintient chez elles la valeur syllabique. Cette consonne vient-elle à manquer, l'une des deux voyelles en contact tend alors à perdre cette valeur syllabique au profit de l'autre, et elle se ferme, ce qui la rapproche du type consonantique.

Déjà à l'époque latine, *ē, ī, ū* toniques tendent à se fermer en *é, i, ú* : *mĕam > *mĕa*; *dĭem > *dĭe, dĭa*; *grĕem > *grĕa*. Plus tard, à l'époque romane, en provençal particulièrement, la fermeture est fréquente : **mĕa > mia*; *vĭa > via*, **sĭa > sia* etc. ¹; — *tŭa, sŭa > tua, sua*, à côté de *toa, soa* ². — En syllabe atone, — comme cela se conçoit aisément, — la fermeture est plus complète encore et se produit avec plus de régularité : *ŭ* en hiatus, s'il se maintient, devient *w* en lat. vg. : *vidŭa > *vidwa*; *janŭariu > *janwariu*, etc.; — *ĕ, ĭ* se ferment en *[y]* : *vinĕa, filiā > *vinya, *filya*. — Dans d'autres langues, c'est la seconde des deux voyelles en contact qui peut se fermer : en grec, au moins dans une partie des dialectes, *εο* devient *ευ* : ionien *φιλέομεν > φιλέουμεν* etc. — Il serait facile d'accumuler les exemples montrant la résolution d'un hiatus par la consonnification d'une des voyelles en contact ³.

Dès lors on voit clairement que le dégagement d'une consonne transitoire, *[w]* ou *[y]*, n'est dû qu'à une sorte de com-

1. Voir GRANDGENT, § 26.

2. Voir SCHULTZ-GORA, § 34.

3. En catalan moderne, les voyelles en hiatus ont une tendance à s'allonger, *Grundriss*, I², 854, § 30. C'est une première étape vers la segmentation et la production d'une consonne transitoire, phénomène fréquent dans cette langue : *ib.*, § 31.

promis entre l'état vocalique et l'état consonantique : c'est une consonification partielle.

Cette consonification partielle — comme cela se produit d'ailleurs dans la consonification totale — atteint, dans nos dialectes, la moins ouverte des deux voyelles en contact.

Soit par exemple le couple [-ia-] : [i] en hiatus, étant moins ouvert que [a], tend à se fermer. Si d'une part le couple est atone, et si le système phonique général de la langue permet une fermeture prompte et complète, [ia] a vite fait de devenir [ya]. Si l'[i] est tonique, et que le système général de la langue soit favorable à la fermeture, l'[i] peut encore se consonifier, et l'accent tonique se reporte alors sur l'[a] : [ia > ya]. Si l'[i] est tonique, et que la tendance générale de la langue soit d'éviter plutôt la fermeture, alors ou bien l'hiatus subsiste, ou bien il se produit une fermeture partielle de l'[i] ¹ : l'[i] devient une voyelle complexe ² [i̯]. De [i̯], la marche vers [i̯] puis [iy] est d'autant plus naturelle, que le segment [i] est placé en plein foyer du mouvement articulatoire : or l'on sait que, au point de vue de la tenue, le [y] se distingue de l'[i] justement par une augmentation du mouvement ³. La bipartition de la voyelle est dès lors devenue définitive. Ainsi s'explique [hariè > hariyè].

Le procès a été analogue dans [anèè > anéyè]. On a eu la série : [eè > eèè > eiè > eyè].

Inversement, si la voyelle la plus ouverte précède, les étapes successives ont été [ai > aii > aji > ayi] : [païns > payins] ; — [au > aui > auu > awu] : [auiè > awuiè]. — Mais de nouveau : [ui > uui > uui > uui] : [luwidòrè > luwidòrè], car ici, c'est l'[u] qui se segmente, puisque cette

1. Voir ROUSSELOT, *Principes*, p. 637, fig. 423.

2. *Ib.*, p. 685, et fig. 463, nos 1 et 2.

3. *Ib.*, p. 635, et fig. 422.

voyelle est doublement fermée, à la fois dans les régions vélaire et labiale.

La segmentation des voyelles labio-palatales est un peu plus compliquée ; on attendrait : [uè > uiè > uyè > üwè] ; [au > aiü > ayü > aiüu]. Or nos patois offrent [uwè, awu]. Doit-on supposer que le [w] de [lɥwè] luna ou de [sawuk] sabucu remonte à une époque où l'ü latin n'était pas encore passé à [u] sur notre territoire ¹ ? — Des cas relativement récents tels que [tɥwè] « il tue » et les considérations développées plus haut montrent qu'il n'en est rien. Au surplus, le stade [w̃] est attesté, quoique d'une manière exceptionnelle ². Il faut donc admettre que [üwè, aiüu] sont devenus [uwe, awu] par différenciation ³. Cette différenciation s'explique d'autant mieux, que, dans ces dialectes, [w] est un type phonétique plus répandu que [w̃]. — Ici comme ailleurs, la différenciation est venue parfaire l'œuvre de la segmentation.

2° Voyelle suivie de consonne.

Lorsque deux voyelles se suivent immédiatement, on vient de voir qu'elles tendent à se segmenter. Si elles sont

1. V. ZAUNER, *op. cit.*

2. Vers Lencouacq-60, chez certains sujets.

3. Ainsi s'explique, entre [lubidòrè] et [tɥbè], le désaccord géographique du [w] par rapport à [b] : [*tɥw̃è] est devenu [tɥbè] par fermeture directe de [w̃] en [b], sans étape [w] intermédiaire. Au contraire [luwidòrè > lubidòrè] n'a pas connu le degré [w̃]. — On sait que l'arrondissement des lèvres pour [u, w̃] est d'une autre forme (*rillenförmig*) que pour [u, w] (*spaltförmig*) : v. JESPERSEN, § 14. Que [w̃] produise une occlusion complète, on a un [b], que l'on pourrait noter [b¹], et qui est analogue au [b] parisien (ROUSSELOT, *Principes*, fig. 377, p. 588). Le [b] espagnol s'obtiendrait par la fermeture (incomplète) du [w].

séparées par une consonne, elles demeurent plus stables. Les consonnes proprement dites surtout, mieux encore que les sonantes, constituent pour les voyelles environnantes un point d'appui suffisant. Les cas de segmentation sont donc rares dans cette position, et, s'il s'en manifeste, ils sont produits par une cause de nature particulière.

Le développement d'un $[n]$ dans le passage d'une voyelle nasale à $[t]$ par exemple, s'explique, comme on l'a démontré plus haut ¹ à propos de $[a\eta\grave{e}t > a\eta\grave{e}nt]$, par un défaut de coordination entre les mouvements du voile du palais et ceux de la langue : celle-ci a été en avance sur celle-là.

En revanche, si une consonne nasale suit une voyelle orale, un retard dans le jeu du voile du palais produit entre la voyelle et la nasale le dégagement d'une consonne orale. C'est ce qui apparaît dans le tracé graphique qu'a donné, à Mont-de-Marsan-45, le groupe syntaxique $[un\ k\grave{e}k\ d\acute{e}\ p\grave{a}n]$ « un peu de pain » ². L' $[a]$, purement oral, a duré exactement 15 centièmes de seconde : le $[n]$ (qui est connu par ailleurs ³ pour être vélaire) a exigé 8 centièmes et demi environ. Entre $[a]$ et $[n]$, prend place un segment intermédiaire, de 4 cent. 1/2, caractérisé sur le graphique par l'absence complète de vibrations nasales, et qui est vraisemblablement quelque chose d'analogue à un $[g]$ préparatoire de $[n]$. — Un tracé, pris à Bretagne-56, de la phrase $[k\acute{e}\ sun\ gr\grave{a}ns]$ « ils sont grands » a donné un résultat analogue : $[u] = 5$ centièmes ; $[n] = 8$ cent. 1/2 ; entre les deux, s'est insinué un élément consonantique oral de 2 centièmes.

Inversement, — mais toujours dans le même cas de voyelle orale + nasale —, une avance du voile du palais

1. Voir ci-dessus pp. 46-7.

2. *Atlas, Graph.*, p. 109, fig. 102.

3. *Atlas, Pal. art.*, p. 44, fig. 10-3.

4. Elle est dentale : cf. *Atlas, Pal. art.*, p. 27, fig. 14.

et un retard de la langue produisent un sectionnement de la voyelle, qui se divise en deux tronçons : le premier oral, le second nasal. Ce phénomène est trop connu pour qu'il soit utile d'insister sur la chose¹. Qu'il suffise de signaler la fréquence particulière de cette segmentation sur notre domaine. Les exemples abondent dans nos tracés : [ĉaŋkə] « échasse » > [ĉaāŋkə] à Arengosse-12² ; [kraŋpə] « chambre » > [kraāmpə] à Mont-de-Marsan-45 (X)³ ; etc. ; — [bən] « vent » > [bēn] à Labouheyre-1⁴ ; [bɛntə] « ventre » > [bēntə] à Mont-de-Marsan (X)⁵ ; [tɛms] « temps » > [tēms] *ibid.*⁶ ; [bɛns] « vents » > [bēns] *ibid.*⁷ etc. ; — [bimə] « osier » > [būmə] *ibid.*⁸ ; — [bæntə] « venter » < [bæāntə] à Arengosse-12⁹ ; etc. ; — [pɔn] « point » > [puūn] *ibid.*¹⁰, à Mont-de-Marsan-45, etc. ; — [pɔn] « pont » > [puūn] à Labouheyre-1¹¹ [pɔns] « ponts » > [puūns] à Mont-de-Marsan-45 (X)¹² ; [pɛzun] « pou » > [pɛzuūn] à Mont-de-Marsan-45 (C)¹³ ; [kɔntəs] « contes » > [kuūntəs] à Arengosse-12¹⁴, etc., etc.

Néanmoins, malgré la netteté des inscriptions qui attestent souvent une segmentation de la voyelle semi-nasale en deux portions exactement égales, l'impression auditive d'un son unique subsiste, et, pour le moment, cette sorte de diphtongaison ne fait pas encore partie de l'élément réfléchi du langage.

1. Voir ROUSSELOT, *Principes*, 536-9 ; 547-8 ; 551-5.

2. *Atlas, Graph.*, p. 82, fig. 38.

3. *Ib.*, 74, 17.

4. *Ib.*, fig. 145.

5. *Ib.*, 148.

6. *Ib.*, 132.

7. *Ib.*, 146.

8. *Ib.*, 97.

9. *Ib.*, 147.

10. *Ib.*, 113.

11. *Ib.*, 115.

12. *Ib.*, 117.

13. *Ib.*, 118.

14. *Ib.*, 32.

Ce qui n'a pas lieu pour les consonnes nasales se manifeste au contraire d'une manière éclatante pour les latérales. Le fait est signalé depuis longtemps dans d'autres langues et en particulier dans plusieurs parlers de la Gaule méridionale ¹.

Sur notre territoire, le phénomène apparaît dans quelques mots où un *i* latin est suivi de *l* ² en syllabe ouverte : un [e], parfois un [a], apparaît à l'époque moderne entre l'[i] et l'[l]. Tandis que *fīlu* donne [hiw] sur tout notre domaine ³, *pīla* aboutit à [pièlè]. Cette forme existe, avec le sens de « petit tas de foin », sur une aire qui s'étend autour de Mont-de-Marsan-45 et de Villeneuve-76 ⁴.

Lorsque, en vertu des circonstances morphologiques, l'[i] est entré en syllabe atone, la voyelle de transition se colore en [a] dans la plus grande partie du domaine. Le diminutif de [pièlè], [pialòt], en est le suppléant sémantique, au nord de l'aire précédemment indiquée, dans la région qui avoisine Roquefort-71 et Cachan-50 ⁵.

La carte filare [hiala] ⁶ montre plus clairement la répartition géographique de l'[a] : [hiala] habite au nord de [hielà]. On peut comparer à ces formes le domaine de [hielàt d-arañè] ⁷, celui de [hielàt] ⁸, ceux de [hialasè] « filasse » à Arengosse-12,

1. DIEZ, *Gr.*, I, 389. rem. MEYER-LÜBKE, I, 37. Cf. *Rev. d. l. rom.*, 1899, pp. 89, 108. *Rom.*, XXIX, 306. *Zeitschr.*, XXIV, 452. DAUZAT. *Le patois de Vinzelles*, 72.

2. L'exemple de *aisiede* « revenu » *Recueil*, MM. 1265, 10, à côté de *eysside* 1311, 21. Vi. 1310, 17. 1349, 9. SS. 1399, 8. T. 1317, 15; *hishide* Mim. 1300, 15; 21; 36; 78 < exīta (pour exīta), est isolé et obscur.

3. Vérifié sur tous les points du domaine.

4. [Pièlè] « tas de foin » se dit à 27, 29, 35, 43-7, 53-8, 62-8, 73-8, 81, 88. A l'Ouest, on dit [kysè]; à 31 : [mède]; vers 72 : [awgè]; vers 86 : [pikàt]. — Cf. *pièle*. SOURBETS, *PL.*, 1905, 21.

5. Le « tas de foin » se dit *pialot* à 42, 50-3, 60, 62, 84.

6. *Atlas*, 197, « filer » — Cf. ARNAUDIN, 194 *hiléoue*.

7. *Atlas*, 501, « toile d'araignée ».

8. GILLIÉRON, 569, « filet ».

au Sen-41, [hjalèrè] « filière de fuseau », « thie » au Sen-41, à Bostens-62, etc., et l'on verra qu'il s'agit d'une action phonétique constante. Quant à [hila] et [pilot] ¹, qui paraissent aussi très régulièrement au Nord, je manque des éléments nécessaires pour déterminer s'ils reposent directement sur [pîle] pîla, [hîle] filat, ou s'ils ne sont pas la réduction de [pièlè], [hièlè]. Toutefois la comparaison des domaines correspondants de [aŋgîle, arjîle, ardîle], dont il va être question, semble plutôt favorable à la première hypothèse.

Lorsque l'î tonique est suivi du groupe ll intervocalique, réduit à [-l] ², il aboutit aussi à [je] dans la majeure partie du domaine. — Il est vrai que villa est aujourd'hui représenté par [bîle], non seulement sur tout notre domaine ³, mais encore, semble-t-il, sur tout le territoire gascon ⁴. Mais la forme héréditaire est [bièlè], comme le prouvent la toponymie ⁵

1. [Pilot], « petit tas de foin » se dit à Maillas-80, Lugaut-70, Luxey-40. — Cf. à Labouheyre-1, pile, ARNAUDIN, 203.

2. On sait que, dans toute la Gaule, la géminée ll s'était de bonne heure réduite à l après une longue accentuée. Au v^e siècle, Consentius, qui est Gaulois, remarque : « *Fiunt barbarismi... si quis dicat vilam pro villam* » (KEIL, *Grammatici latini*, V, 392,8). On trouve aussi *nulus* sur des inscriptions. Cf. *stēla fr. étoile, gasc. [éstèlè]. C'est pour cela que -lll- n'aboutit pas à [-ir-] en gascon. Voir A THOMAS, *N. Ess.*, 177, n.1. — A côté de [bilənqè] « Villenave », c^{on} de Tartas, j'ai recueilli une forme [bièrnqwè] ; elle est étonnante non seulement par son [e], qui, dans cette région, suppose [è], mais encore par son [r̄], au lieu de [r]. Il n'y a pas eu évolution régulière de -ll-. — Dans *Virelade* (c^{on} de Podensac, Gironde), < Villa lata, l'r est dû à la dissimilation.

3. Vérifié sur tous les points du domaine.

4. GILLIÉRON, 1396.

5. *Vielenae*, -elle-, *Bielhe* = « Villeneuve-de-Marsan-76, *Recueil*, Vi. 1277, 10 (cf. p. 69, l. 4). MM. 1546, 24 : actuellement on dit [Bilənqè]. — *Cab-de-biele* = terre en Saint-Avit-54 : MM. 1259, 5. Vi. 1277, 20. — Cf. encore les formes actuelles : [Bièlè-Subiran] = « Vielle-Soubiran-82, c^{on} de Roquefort-71 ; [Bialotè], hameau près de Lugaut-70 ; [Duzèbièlè], hameau en Saint-Justin-84.

et les anciens textes ¹ : [*bilè*] n'est autre que la forme française. L'importation en a commencé de bonne heure, car *villa* est par excellence un mot d'emprunt qui doit fatalement, et dès les premiers moments du contact, passer de l'idiome civilisateur dans l'idiome indigène en recul. On suit l'invasion de *bile* dans les anciens textes : jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle, *bile*, *vile* n'est pas attesté ². Les premiers exemples datent de Villeneuve en 1495 et 1498 ³, et, chose curieuse, émanent de notaires tout à fait campagnards, l'un demeurant à Perquie-77, l'autre à Saint-Justin-84. Avec le ^{xvi}^e siècle, les exemples se multiplient ⁴ à Mont-de-Marsan, Saint-Sever, Tartas, etc., et *biele* est bientôt complètement éliminé ⁵.

Des mots moins sujets à revêtir une forme d'emprunt témoignent encore aujourd'hui de l'ancienne tradition phonétique : *anguilla* ⁶ [*anÿèlè*] ⁷, *argilla* [*aryèlè*] ⁸. — Les

1. *Recueil*, *biele*, *v-*, *-lbe* : MM. 1274, 18. 1306, 22. 1311, 10. 1410, 2. 1458, 1. 1509 m., 3. Vi. 1277, 9. SS. 1277, 4. 1368, 1 ; 2 etc. 1437, 2 ; 4 ; 9. 1463, 2 ; 5 ; 11 ; 13 ; 14 ; 17. 1480, XXIII, v^o 8 ; 9, etc. 1510, III, v^o 7 ; VIII, 10 ; XII, 9 ; XV, 22. Roq. 1447, 5. 1474, 2 ; 4 ; 8. T. 1505, 81. — Cf. *vieler*, MM. 1410, 16.

2. Il y en a bien un exemple à Mim. 1300, 28. Mais d'abord il s'agit d'une ville éloignée de Provence. D'autre part les plus anciens textes gascons ont encore l'*i* : v. LUCHAIRE. v^o *bile*. Ces exemples, qui remontent tous au ^{xii}^e ou au ^{xiii}^e siècle, attestent un état antérieur à l'évolution, et peuvent sans doute servir à dater approximativement le phénomène.

3. *Recueil*, Vi. 1495, 8 ; 89. 1498, 12.

4. *Recueil*, MM. 1509 m. 9 ; 13 ; d. 2 ; 44 ; 46. 1514, 2 ; 3 ; 11. 1546 ; 2 ; 4 ; 6. SS. 1510, II, 2 ; 9 etc. 1519, IV v^o, 9, etc. (sur 17 cas, pas un exemple de *biele*). T. 1588, XIV, 5 etc. Mim. 1535, 40.

5. *Bile*, *Procl. préfet.* de 1807 ; cf. ARNAUDIN, 309 ; SOURBETS, C., 15, etc.

6. La forme gasconne postule *i*, et non *ÿ*, comme le dit par erreur MEYER-LÜBKE, I, 31.

7. *Atlas*, 23, « anguille ». — Cf. *angele* à SS. 1480, XXVI, 6.

8. *Atlas*, 30, « argile ». — Cf. *lèx Aryèlères*, lieu dit à Vert-30, et *Argelas*, métairie, près de Garein-22 : *carte du Min. de l'Intér.*

formes [aryælə, anyælə] montrent que l'e était fermé dans la région et à l'époque où tout [é] tonique est passé à [æ] ¹. //

L'[e] qui a pris naissance dans [biələ, anjələ, aryələ] etc., est de même origine que l'[e] de [piələ, hiələ] etc. Il est dû à l'influence directe, sur la voyelle, du timbre de l'[l] subséquente ². En effet il faut croire que -ll-, réduit à [-l-] après i, a perdu son caractère palatal par différenciation, et que villa, anguilla, argilla sont devenus [vīla, angīla, argīla], avec une [t] vélaire, comme celle qui existait déjà dans [pīta, hītat].

Une preuve suffisante de cette transformation est apportée par la graphie ancienne *viole* villa, qui apparaît au XIII^e siècle, à Saint-Sever-38, ou ailleurs encore hors du domaine ³, et dont on n'avait pas jusqu'à présent signalé d'exemples. Cette graphie *viole* est à rapprocher de la forme [piələ] pīla, dont il subsiste aujourd'hui quelques débris au centre même de notre domaine, à Garein-22, à Saint-Martin-32, et qui montre l'accord entre -illa et -īla.

Quant au maintien de l'[i], sans qu'il y ait dégagement de [e], dans [grit] grillu ⁴, il s'explique peut-être ⁵ par le fait

1. E. BOURCIEZ, *Contrib. à l'étude du son [æ] landais*, dans les *Communic. faites au Congrès intern. des langues romanes tenu pour la première fois à Bordeaux du 5 au 8 août 1895* ; Bordeaux, 1897, 92-104.

2. MEYER-LÜBKE, I, 37.

3. *Recueil*, SS. 1278, 2. Cf. Du Buisson : *viole* à SS. 1262, I, 229. SS. 1268, II, 209. Voir encore *Berthoumieu de la Violle* (5 ex.) dans le « *Bail à fief du Moulin de Labrit*, 25 mai 1581, cité dans le livre XIII des *Registres des Chartreux* (*Arch. dép. Gir.*), 298-9.

4. GILLIÉRON, 669. On rencontre [grit] à Luxey, Sarbazan, Hostens, Soustons, Hagetmau et Houeillès ; [gritey] à Artix et Oloron. — Il y a eu postérieurement substitution de phonèmes dans [grik], à Sabres, Grenade, Parentis, Mézin : cf. mūt u > [muk] etc.

5. Peut-être aussi, le traitement particulier du mot est-il dû à ce qu'il y a un y : gryllus.

que -ll, devant -u final a été maintenu avec son timbre palatal, par différenciation ¹. — Au surplus -ll de grïllu fût-il devenu vélaire, que l'[i] n'aurait pas changé à cause sans doute de la position différente. En effet, en syllabe finale, l'i n'a pu se développer en [ie], comme le prouve filu devenu [hɪw]. La forme [hɪw] est générale non seulement sur tout notre territoire, mais vraisemblablement dans la plus grande partie du domaine gascon ², où n'apparaît, à ma connaissance, aucun exemple de *[hiew].

Quoi qu'il en soit, l'explication physiologique du phénomène est analogue à celle qui a été fournie plus haut pour le changement de [ui] en [uei]. Pour passer de la position de [i] à celle de [t], la langue doit parcourir, en sens inverse, à peu près le même chemin qu'elle parcourt pour passer de [u] à [i]. La même cause qui a permis le dégagement de [e] dans [ruiŋat > rweynat], agissant à l'opposé, a fait [biɛlə] de [biɛ]. Un léger retard dans le mouvement articulaire, favorisé sans doute par la longueur relative de la voyelle, a permis à un segment phonétique de se détacher entre [i] et [t]. Selon les lieux et les temps, ce segment a pu se séparer, soit dans le voisinage de la voyelle, soit dans celui de la consonne : dans le premier cas, c'est un [e] qui s'est détaché de l'[i] ³ : [biɛlə] ; dans le second, la langue s'étant élevée, en arrière, dans la position de [o, u], un peu avant

1. La différenciation peut être une force *conservatrice*.

2. Sauf vers Léguevin et le Mas d'Azil où le mot de Toulouse s'implante : GILLIÉRON, 567. — Cette carte montre que i ne s'est pas développé en [ie], là où -l est devenu [-u, -w]. Mais à l'est de la Gascogne, [-l] reste, et [ie, ia, io] apparaissent : [fyɛl] dans l'Aude, [fyal] dans le Tarn, [fyol] dans l'Aveyron. En revanche le Roussillon, où l est vélaire, n'a pas [ie], ce qui est d'accord avec ce qui se passe en Gascogne. Il ressort, semble-t-il, de cette carte que, dans tout le Sud-Ouest, le passage de i à [ie] n'a pas lieu devant l vélaire finale.

3. Voir dans BRUGMANN, *Abr.*, p. 36, une explication un peu différente.

de se placer sur le devant dans la position latérale ¹, un [o] s'est fait entendre avant [t] : *viole*. Cette voyelle additionnelle, *a* ou *o*, d'abord fugitive, s'est plus tard renforcée et a attiré l'accent, comme le v. fr. *bels* est devenu [beals] puis [beals] > *beau*. — D'autre part, en syllabe protonique, peut-être sous l'influence de l², l'[e] de [pielè] est devenu [a] : [pialòt].

La même explication, avec une légère variante, est valable pour des mots tels que *miole* < mūla ³, [atçòlè] ⁴ dérivé de cūlu ⁵ : il faut supposer les étapes : [muta > mute > muotè > miolè], la dernière étant due à la différenciation. — Mais la rareté de *miole*, la diffusion de [mùlè] ⁶, et le traitement du c- dans [atçòlè] révèlent deux emprunts.

De même la présence d'un [j] en plein domaine où [y] latin s'est maintenu ⁷, l'absence de prothèse devant r- ⁸, enfin la coexistence de [yʊnè, jʊnè] ⁹ signalent [rèjʊnè, rèjʊænè] *jungere* ¹⁰ comme étranger. — Toutefois, c'est assurément la séquence des deux phonèmes extrêmes, l'un

1. La partie antérieure de la langue n'est pas essentiellement passive dans la production de [t] : cf. JESPERSEN, § 136. Je crois même que le relèvement, vers le palais antérieur, du bout de la langue creusé en forme de cuiller, est ordinaire pour [t] romane : c'est la règle en catalan : cf. B. SCHÄDEL, *Manual de fonètica catalana*, § 38. Telle est l'[t] que j'ai observée moi-même chez des personnes de Barcelone.

2. Cf. *silvaticu saluadge*, *Recueil*, MM. 1316, 8 etc. ; *el(ee)mosyna almoine* MM. 1329, 3 ; *filicaria hawgeyrè*, *Atlas*, 207, n° 11. — Cf. BOURCIEZ, *Phonét. fr.*, § 94.

3. SOURBETS, C., 13.

4. *Atlas*, 2, « s'accroupir ».

5. Cf. MEYER-LÜBKE, I, 60.

6. Constaté sur tout le domaine, dans le sens de « mule ».

7. Voir ci-dessus, p. 70.

8. Voir ci-dessous, p. 116 et suiv.

9. *Atlas*, 250, « j'ai joint ». Remarquer nos 71, 86 [jwénjyt].

10. « Rejoindre ». Ces formes ont été recueillies à 3, 6, 13, 15, 19, 23, 24, 28-9, 32-5, 38, 43, 46, 52-3, 56-9, 61, 65-6, 68, 70-1, 73-7, 82-7. — Pas un exemple de [y-]. Cf. au contraire la carte 250. — Comparer a. prov. *jónher*.

voyelle vélaire [ó, u], l'autre consonne palatale [ɲ], qui a produit la naissance de l'[ɛ] intermédiaire ¹.

D'autres consonnes que [n, l, ɲ] peuvent provoquer avant elles le dégagement d'une voyelle de transition. Devant [-w-], un [u] se détache dans hibernu > [iwèrn > iuwèrn]. Cette forme a été notée par M. Edmont ² à Lacanau-650, La-Teste-662, Parentis-672, et Sabres-674. Pour cette dernière commune, la notation de l'*Atlas linguistique de la France* ne coïncide pas avec la mienne ³; elle n'en concorde pas moins avec l'ensemble du système phonétique de toute cette région, comme on va le voir dans ce qui suit.

3° Consonne suivie de voyelle.

Si le passage de la voyelle à la consonne est assez favorable au dégagement d'un son transitoire, il semble que, du moins dans nos parlers, il n'en est pas de même lorsque la consonne précède.

Toutefois, après une sonante telle que [y], le phénomène se manifeste dans des conditions absolument analogues à celles qui viennent d'être exposées. Mais alors, ce n'est plus la voyelle qui se scinde, mais bien la consonne elle-même, dans le passage de [y] à [u] ⁴.

1. Cette explication doit être valable pour le français : *joindre*, *coin*, etc. ; dans ces mots, l'[ó] du groupe orthographié *oin* portait encore l'accent à la fin du XI^e siècle : cf. BOURCIEZ, *Phonét. fr.*, § 78, hist.

2. GILLIÉRON, 698 « hiver ». — Cf. Layrac-648 [ɣuwèr], Lectoure-658 [iywèr].

3. *Atlas*, 240, « hiver ». ARNAUDIN, 179 est d'accord avec moi : *iouèrn*. Mais l'auteur a pu, plus encore que moi, se laisser influencer par une *norme*. Le témoignage d'une personne absolument étrangère est ici très précieux.

4. Rapprocher ROUSSELOT, *Principes*, 941 suiv. ; l'auteur montre l'influence de la consonne sur la voyelle.

Le cas le moins obscur est celui de *jövne aboutissant à [ÿiuæn, ÿiuæn, yewæn], à l'ouest et au nord de notre domaine. en regard de [ÿuën, juën], à l'est ¹.

Cette forme [yuën, juën] ², que M. Ducamin, pour expliquer le maintien de n, tirait d'un hypothétique *juvenne ³, et que M. Zauner considérait comme une diphtongaison de [*yöwnê] < *jövne < *jövne ⁴, s'explique très bien, comme l'a indiqué M. Gröber ⁵, par une influence du v. fr. *joen*. La forme [yuën], respectivement [yuæn] ⁶, s'est maintenue telle quelle à l'Est; mais à l'Ouest, dans la région même où M. Gilliéron signale [iuwèrn < iwèrn], le [y] se dédouble sous l'influence de l'[u] : tantôt c'est [i] qui se développe : [ÿuæn > ÿiuæn] à Lesgor-7, > [ÿiuæn] à Sabres-20, Luglon-21, Trensacq-11 : — tantôt la segmentation s'opère encore plus à l'extrémité du [y] : c'est alors [e] qui prend corps : [ÿuën > ÿéwæn] à Garein-22, chez f, [ÿewæn] au Sen-41, à Labrit-42, Vert-30; cet [e] devient [æ] dans la région habituelle ⁷ : [jäwæn] à Luxey-40. Cette dernière forme, recueillie chez une personne de 74 ans, tandis que deux personnes de 47 et 50 ans donnent [juæn], une autre de 50 ans [jüwæn], une enfin de 26 ans [juwæn], semblerait prouver que l'aire [juwæn] n'est qu'un développement plus récent de [juæn] devenu [juwæn] ⁸ et tendant à devenir [juwæn]; antérieurement, il y aurait eu une couche [*jäwæn], par segmentation du [y] en [ye-, yæ-]. Cette segmentation se serait produite avant la transformation de [y-] en [j-].

1. *Atlas*, 249 « jeune ». Comparer GILLIÉRON, 722, qui n'a pas recueilli de formes analogues. Cf. SOURBETS, C., 6 : *jouën*.

2. Cf. béarn. *yoen*. *joen* : LESPY, s. v°.

3. DUCAMIN et PASQUIER, *Charte gasc. de 1304*.

4. ZAUNER, p. 8.

5. *Zeit.*, 1899, 587.

6. Voir ci-dessus, p. 81, n. 1.

7. Voir *Atlas*, 152.

8. ARNAUDIN, 146, *joueun*, *joueunot*; 159, *jououeun*.

Le traitement de *genuculu¹ paraît plus compliqué². La forme normale en Gascogne est [yɛl, jɛl, jɛl]; elle couvre la plus grande partie du Béarn, de l'Armagnac et de la région pyrénéenne³, et pousse une pointe sur notre domaine jusqu'à Tartas-18 : [jɛl]. Cette forme suppose *genuculu > [*yeɛl⁴ > yɛl, > jɛl]. Toutes les autres formes de notre domaine, toutes celles que l'*Atlas linguistique de la France* montre en lutte avec le fr. *genou* dans le nord-ouest de la Gascogne, s'expliquent par une métathèse vocalique⁵.

Cette métathèse peut avoir des racines anciennes, puisqu'on la retrouve en Portugal : *joelho*, et dans le Tyrol : *yonedl*. Quoi qu'il en soit, [yeɛl] est devenu [yɛl] respectivement [yɛl, yɛɛn⁶, yɛɛn]. Dans l'Ouest et le Nord-Ouest, le [y-] se segmente devant [-u-] : [yiɛl, yiwɛl] à Audon-9, à Com-mensacq-10, à Trensacq-11, à Sabres-20, Ygos-23; [yiwɛl] à Morcenx-3, Luglon-21; [yéɛn] à Labrit-42, au Sen-41 et à Garein-22. Dans ces deux communes, [yéɛn] évolue vers [yéɛn], ce qui ramènera peut-être le mot à [yiwɛn]. A Trensacq-11, le [j-] chez une personne de 57 ans, et le [y-] chez une autre de 68 ans, montrent un recul de celui-ci au

1. *Atlas*, 226 « genou ». — Cf. *jouégnis*, SOURBETS, C., 12; *joueutils*, ARNAUDIN, 184, 152.

2. ZAUNER, *Körpert.*, p. 126, n'est pas parvenu à le débrouiller.

3. GILLIÉRON, 638. Lanne-Soubiran : [jɛl].

4. Cf. v. fr. *genoil*, *genouil*.

5. Les métathèses vocaliques ne sont pas rares : lorsque deux voyelles sont en contact, celle dont le timbre se rapproche le plus des semi-voyelles *y*, *w*, *ɥ* passe souvent, de la tonique, dans la syllabe atone : c'est le cas de [yeɛl > yɛl], cf. *medulla* > v. fr. *meole*, qui passe en landais soit sous la forme [mɛwɛl], soit sous la forme [mwɛl], *Atlas*, 309. Un déplacement analogue, bien qu'un peu différent, se produit dans *ca thedra* [kadèyrè > kadyèrè], *Atlas*, 78; [aseylɔ] « s'asseoir » > [asyétɔ].

6. Pour le passage de [-ɛ] à [-y], cf. E. BOURCIEZ, *Rev. de phil. fr.*, VIII, 62-4.

profit de celui-là, et confirme l'observation correspondante qui a été présentée à propos de *jō v e n e.

La concordance géographique entre mes cartes *jō v e n e et *genucl u est assez stricte, pour que je me demande si le bizarre [yɯnwæɫ], que donne le grand *Atlas* à Sabres ¹, n'est pas une faute de lecture pour [yiwæɫ, yɯwæɫ].

La comparaison de mots comme [yɯ] ² *e o (toujours tonique), [yøk] jocu ³, [yɯrn] diurnu ⁴, [yuga] jocare ⁵, etc., montre que le passage de [yɯ-] à [yiu-, yeu-] ne se produit qu'en syllabe protonique initiale, et à condition que l'[u] soit immédiatement suivi de voyelle ou semi-voyelle ⁶.

4° Consonne suivie de consonne.

a) Consonne proprement dite + sonante.

La désagrégation d'une consonne proprement dite est chose relativement rare dans nos parlers : la segmentation se produit surtout dans la classe des sonantes. Toutefois, entre les sonantes et les consonnes, il faut placer les sistantes.

L'épenthèse d'un [t] dans le groupe [sr] suppose une décomposition de la sistante. Cette décomposition semble être le résultat de deux causes combinées. D'abord la force différenciatrice de la continue [r] fait perdre *partiellement* à l'[s] son caractère de continue et la partage en deux segments, l'un qui reste continu, c'est-à-dire sifflant, l'autre

1. Cf. [yiwæɫ] chez un autre témoin, dans *Atlas*, *Pal. art.*, p. 27, fig. 1.

2. *Atlas*, 310-1 « moi ». Le pron. sujet atone ne s'exprime pas.

3. *Atlas*, 248, « jeu ».

4. *Atlas*, 255, « jour ».

5. *Atlas*, 253, « jouer ».

6. Comparer ci-dessous, *Diphthongaison des voyelles*.

qui devient occlusif ¹. En second lieu, cette occlusion est facilitée par le mouvement articulaire lui-même : la partie antérieure du dos de la langue (*Zungenblatt* ²), étant en position pour [ʃ], forme à la naissance des alvéoles une petite fissure ³; au moment où l'[r] est attaquée, la partie antérieure du dos de la langue, pour permettre à la pointe (*Zungenspitze*) de prendre un point d'appui sur les alvéoles ⁴, se relève en s'appliquant contre celles-ci par un mouvement de bascule qui ferme momentanément la fissure précédemment produite. Cette courte occlusion peut se prolonger par suite d'une paresse organique, et parce que la langue éprouve une certaine difficulté à amorcer son mouvement vibratoire. Telle est l'origine du [t].

Le phénomène remonte très haut dans notre région, comme ailleurs, en Gaule ⁵ : il apparaît dès nos premiers textes : *essère *estre* ⁶, d'où *ester* ⁷, *este* ⁸, à côté de *esser*, où l'è est resté ⁹, *antecessor* *ancestre* ¹⁰.

Si la séquence de consonne + sonante peut produire une segmentation de la consonne, elle amène plus ordinairement un dédoublement de la sonante : dans le premier cas,

1. Voir l'explication détaillée du phénomène dans MEILLET, *MSL.*, XII, 21-2.

2. JESPERSEN, p. 28.

3. JESPERSEN, § 127. — Voir *Atlas, Pal. art.*, p. 55, fig. 8, 10, 12-6; p. 56, fig. 1-4, etc. — Remarquer qu'à l'époque actuelle le tracé de [ʃ] sur notre domaine est très voisin de celui de [ç].

4. *Atlas*, p. 54, fig. 1-4, etc.

5. Cf. v. fr. *estre*, *Saint-Alexis*, 150; prov. *estre* APPEL, *Chrest.*, 7, 132, etc.; GRANDGENT, § 49, 2.

6. *Recueil*, *estre* MM. 1270, 10. SS. 1277, 13. Baz. 1300, 1; 9. Mim. 1300, 2. Roq. 1499, I, v^o, 1. — Cf. LUCHAIRE, *Recueil*, v^o *esser*.

7. *Recueil*, Vi. 1277, 20; 35.

8. *Ib.*, 41.

9. *Recueil, Introd.*, § 96; v. SCHULTZ-GORA, § 61.

10. *Recueil*, SS. 1368, 24.

il y avait épenthèse d'une consonne : dans le second, c'est une voyelle qui s'intercale.

Cette décomposition de la sonante est une des formes du phénomène bien connu sous le nom d'anaptyx ¹.

Il faut, parmi les cas d'anaptyx qui se produisent entre une consonne et une sonante, opérer une double distinction. Dans un mot tel que [kræŋ] « il craint », un [ǣ] peut se développer entre le [k] et l'[r], de manière à produire [kæŋ]. Il n'y a pas là, à proprement parler, production d'une nouvelle voyelle ; mais la voyelle qui suit l'[r] est simplement passée à travers l'[r], pour se développer devant elle ². Il n'y a là rien d'étonnant : la disposition de la bouche pour les latérales ou les vibrantes se modèle en quelque sorte sur la voyelle qui suit, et « le mouvement organique propre à la consonne ne fait que modifier la voyelle un instant, sans détruire la résonance fondamentale ³ ». C'est ce qui paraît clairement dans nos tracés : Bretagne-56 : [éntrɑ] « entrer » ⁴ doit se lire [éntarɑ] : entre le [t] et l'[r], très nets, prennent place, durant 3 centièmes de seconde, les vibrations de la voyelle qui a transpiré à travers la vibrante. — Arengosse-12 [éntrɑ] ⁵ : lire [éntarɑ] ; — [kræŋ] « il craint » ⁶ : lire [kæŋ], etc. Dans les cas de ce genre, il n'y a pas en réalité de métathèse, comme l'a montré M. Grammont ⁷.

1. V. BRUGMANN, I, 623. — SIEVERS, *Grundz.*, § 76.

2. Cf. M. GRAMMONT, *la Métathèse à Pléchaël*, dans *Mélanges Chabaneau*, p. 520.

3. ROUSSELOT, *Principes*, 418-22. — En latin, par exemple, *l* était vélaire devant les voyelles vélares ; palatale devant les palatales.

4. *Atlas, Graph.*, p. 84, fig. 43.

5. *Ib.*, fig. 44.

6. *Ib.*, 81, 35.

7. Même si la voyelle est passée tout entière devant la liquide : *loc. cit.* — BRUGMANN, *Abr.*, 259, rapproche au contraire les deux ordres de faits.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle voyelle est facilement perceptible à l'oreille sur divers points du domaine. Non loin de celui-ci, M. Edmont a noté [k_urɥts < k_uɥts] crŭce à Soustons ¹; [h_uɥto < f_uɥta] *frŭcta à Castillon ². De même j'ai recueilli à Ygos-23 : [k_orumpə] *comperare, [k_erəbè] capra, [k_eriɲ] crinu, [ma_gorè] « maigre », [a_gorè] « aigre »; — à Villenave-13 et à Luglon-21 : [b_oræn] *brennu; à Cucassé, près la-Bastide-86 : [k_erəmpè] camera. — La variante [karabətè] < fr. cravate ³ à Perquie-77, c'est-à-dire à la limite même de l'aire [karbətè], laisse supposer que [karbətè] est le point d'aboutissement de [karabətè], qui s'esquisse aussi à Solférino-2. Il n'y a là de métathèse qu'en apparence.

Souvent la production d'une nouvelle voyelle par anaptyx est le résultat d'un procès un peu différent. Sous l'influence de l'accent, ou par suite d'une accélération dans le tempo du discours, une liquide ou une nasale peuvent absorber complètement la voyelle d'une syllabe. Ainsi s'expliquent les graphies draba ⁴ < *deraba < debara ⁵ < de + *vallare; pri ⁶ perīre, crante ⁷ *quarranta, priggè « foudre » ⁸ emprunté de periculu, etc. — La voyelle pro-

1. GILLIÉRON, 363.

2. *Ib.*, 612. Cf. les observations analogues de M. Camélat pour son patois d'Arrens : *Rev. pat. G. Rom.*, IV, 232.

3. *Atlas*, 111 « cravate ».

4. ROUSSELOT, *Principes*, 649, fig. 425, 1, donne le tracé d'une r voyelle qui s'est constituée par absorption d'un ancien *æ* : *pr mē* « pour moi ». — Cf. BRUGMANN, I, 623; SIEVERS, *Grundz.*, § 762.

4. ARNAUDIN, 182, 188.

5. SOURBETS, *C.*, 3. — Cf. *dabare*, Vi. 1316, 29; de + ad + *vallare; *dabereran* SS. 1480, XXXIII, 30. — Rapprocher *driba* de + ripare, dans les *Fables causides*, *Dic.*, s. v^o.

6. ARNAUDIN, 254.

7. *Ib.*, 205; SOURBETS, *PL.*, 1903, 7.

8. ARNAUDIN, 142.

tonique initiale a donc, dans ces patois, une tendance à disparaître entre occlusive initiale et [r] + voyelle.

Si cette [r] est suivie de consonne, elle peut alors fonctionner tout entière comme voyelle; par exemple dans *prt* !¹, exclamation usitée à Labouheyre-1. — Mais ordinairement l'[r] syllabique se brise en deux parties, l'une vocalique, l'autre consonantique. Dès le xiii^e siècle, les exemples de ce genre d'anaptyx se rencontrent dans nos chartes : *ester* ² < [estr] *essère, *maester* ³ magistru. — A l'époque moderne, ces cas se multiplient. Sans doute *pèrdiquèya* « prêcher ⁴ », *pèrpara* « préparer » ⁵, etc. peuvent s'expliquer par une confusion de præ- et de per-. Mais il faut partir d'un [r] segmenté pour rendre compte de : *tèrmeunte* « tourmente » ⁶, *quèrious* « curieux » ⁷, *quèrchade* ⁸ < fr. mérid. *cruchade* à Labouheyre-1; — [abarsak] < fr. havresac, à Canenx-53, — [barga] « broyer » goth. *brikan* à Sabres-20 et dans la majeure partie du domaine gascon ⁹; — [garpèrinè] « râteau » à Solférino-2, de *grapàr* « gratter la terre » ¹⁰; — [pèrdèrits] *perdice* ¹¹ à Arouille-83; — [bèrdil] noté aussi [brdıl] *verticulu* ¹² à Luglon-21; — [pèrme] *primariu* ¹³ à Maillas-80, noté aussi [pèrmè] à Morcenx-3;

1. ARNAUDIN, 203.

2. *Recueil*, Vi. 1277, 20. — Cf. *Recueil*, *Intr.*, s. v^o.

3. *Ib.* MM. 1332, 1.

4. ARNAUDIN, 187.

5. SOURBETS, *PL.*, 1902, 59.

6. ARNAUDIN, 231.

7. *Ib.*, 186, 203.

8. *Ib.*, 277.

9. GILLIÉRON, 179. — Cf. *Atlas*, p. 9, f. 12.

10. LÉVY, *Pet. dic.*, s. v^o. — Cf. fr. *grappe* « crochet ».

11. *Atlas*, 387, « perdrix ».

12. Volant, sorte d'anneau qu'on adapte au fuseau pour le faire tourner plus facilement. Cf. v. fr. *verteil* et A. THOMAS, *Ess.*, 394.

13. *Atlas*, 36. Cf. ARNAUDIN, 187, 248 : *pèrmè*. SOURBETS, C., 1. Le premier exemple est de 1807 (*Procl. préfet.*). Mais il faut sans doute

— [*tariakè*, *tèriakè*, *turiakè*] notés aussi [*tryakè*], ou [*tarlakè*] noté aussi [*trlakè*]¹ ; — [*èmbèriaga*] noté aussi [*èmbriaga*] à côté de [*èmbriaga*]², dérivé de *ebriacu*.

Le cas de [*pèrcæk*, *pèrèk*, *pèreuk*] est moins clair³. La syllabe initiale semble au premier abord être le développement normal de l'initiale de *persicu*. Mais le voisinage de [*pureuk*] à Ygos-23, et la disposition géographique de toutes ces formes autour d'un noyau [*præk*, *porèèk*, *preèk*] tendent à faire admettre que l'[-e] initial n'est qu'un segment détaché de l'[-r] vocalique.

Les exemples d'une segmentation de [l] dans une position analogue sont beaucoup plus rares : le tracé de [*plum*] *plumbu*⁴ témoigne d'une [l] bien consonantique. Il n'est pas très vraisemblable, malgré l'existence de [*plutuna*] < fr. *pelotonner* à Ygos-23, que le [*pélutuna*] de Haut-Mauco-48, soit sorti, par anaptyx, de [*plutuna*] Tartas-18, Ville-neuve-76. Il est plus naturel de voir, dans cet [e], l'[-e] du mot français. — L'étymologie du fr. *blouse* est trop incertaine pour qu'on puisse décider si le [*béluzè*]⁵ de Sarbazan-72, Tartas-18, Bougue-66 repose sur un [**bluzè*] landais.

Tous les exemples qui précèdent nous permettent de conclure que l'éclosion d'une voyelle est indubitable entre

expliquer par une anaptyx ancienne l'u de *purmer* qui domine dans nos chartes : *Recueil*, MM. 1270, 2. 1274, 3. 1277, 4. Vi. 1277, 8. SS. 1278, 3. Mim. 1300, 9. Baz. 1363, 33. Roq. 1474, 42. T. 1519, 4. — M. G. Gröber (*Zeit.*, 1899, 387) voit à tort dans gasc. *purmer*, *permer* une contamination de *pro-*, *por-*, *præ*, *per*.

1. *Atlas*, 501 « toile d'araignée ». Cf. *Recueil*, SS. 1480, XXVII, v° 23 : *tiriaque*. — Voir SCHNEIDER, p. 49.

2. *Atlas*, 482, « souler ». — Cf. ARNAUDIN, 279 : *èmbèriaga*.

3. *Atlas*, 380, « pêche ». Cf. 381.

4. *Atlas*, *Graph.*, f. 109.

5. GILLIÉRON, 1466 ; SOURBETS, C., 16.

occlusive + vibrante, mais qu'elle est problématique entre occlusive + latérale.

b) Sonante + consonne.

Si la consonne suit la sonante, il se produit parfois une vocalisation partielle de la sonante. Ce phénomène, corrélatif du précédent, et déjà connu des grammairiens hindous sous le nom de *svarabhakti*, n'est pas sans exemples sur notre domaine ¹. Ainsi s'explique l'apparition d'une voyelle dans forte > [hòrèt] ² à Morcenx-3, Carcarès-17; [fòrèt] *ibid.* La variante [hõrèt] à Lesgor-7, Gouts-19 indique bien que l'étape antérieure a été *r* voyelle ³.

Comme dans le cas de l'*anaptyx* proprement dite, la production d'une voyelle par *svarabhakti* ne se rencontre guère qu'avec la sonante [r].

Toutefois, dans le groupe nasale + consonne, l'expérimentation révèle certains indices d'une vocalisation partielle de la nasale : dans [tẽms] tempus ⁴, l'[m] se décompose en deux tronçons : [m] = 8 cent. de seconde; [n̥] = 5 cent. De même : [dẽns] « dents » ⁵ > [dẽn̥s]; [hĩns] « fils » ⁶ [hĩn̥s] à Mont-de-Marsan-45; [pũns] « points » ⁷ > [pũn̥s] à Bretagne-56 ⁸, etc.

1. Il faut distinguer la *svarabhakti* de l'*anaptyx* : cf. SIEVERS, *Grundz.*, § 760 et 762.

2. *Atlas*, 49 « beaucoup ».

3. Il y a quelques exemples de *svarabhakti* entre sonante + sonante : *esparagne* « épargne », Foix, *Poés. pop. land.*, 53, 17; — [gabòrèn], à côté de [gaborn] « furoncle », *Atlas*, 220 « furoncle ».

4. *Atlas*, *Graph.*, p. 119, fig. 130.

5. *Ib.*, 81, 36.

6. *Ib.*, 85, 47.

7. *Ib.*, 114, 114.

8. D'une manière générale, les nasales tendent sur notre domaine à devenir spirantes, ce qui explique la chute ancienne de -n- intervocalique. — Cf. *Atlas*, *Graph.*, 55, [run̥çens]; 64, [õm̥i]; 128, [susp̥en̥è] etc.

Cette tendance à la *svarabhakti* des groupes nasale + sistante semble ne pas avoir d'effets dans le langage conscient de l'époque actuelle. Mais il faut admettre qu'il n'en a pas été ainsi de tout temps ; car, dès le XIII^e siècle, la forme *senys* sine + s semble provenir d'une vocalisation partielle de l'*n* ¹. Il faut dire qu'un tel cas paraît être assez isolé.

Le plus souvent en effet, à l'intérieur des couples [*ms.*, *ns*, *ñs*], c'est une consonne sourde qui tend à se développer ² : [*mps*, *nts*, *ñks*]. Le tracé de [*tẽms*] « temps » ³, à Mont-de-Marsan-45, s'oppose directement au tracé du même mot à Arengosse-12. Au lieu de se vocaliser, la dernière portion de l'*m* perd toute vibration glottale, par anticipation de l'assourdissement qui caractérise [*s*] : il se produit une sorte de [*m*] sourd, qui dure environ 5 centièmes de seconde, et qui est la voie directe vers [*p*].

Telle est l'origine de plusieurs graphies anciennes. Sans doute, dans *temps*, le *p* peut être dû à une orthographe étymologique, bien que les quatre exemples de *tems* figurent tous dans les textes les plus archaïques ⁴. Mais la graphie *tempms* ⁵, qui apparaît au début du XIV^e siècle, n'est-elle pas un essai de notation de l'*m* sourde et du [*p*] qui s'en dégage ⁶? Quoi qu'il en soit, c'est bien de cette manière que doivent s'interpréter les graphies *comps*, *vescomps* *comes*,

1. *Recueil*, Vi. 1277, 41. 1310, 30. Mim. 1300, 52 ; 59. — Cf. *senys* SS. 1480, XXV v^o, 2.

2. Cf. lat. *sũm-p-si* ; osq. *ken̄sur* = *ensor* : voir BRUGMANN, I, p. 176 et 178. Cf. II, 672, etc.

3. *Atlas, Graph.*, p. 120, f. 132.

4. *Recueil*, MM. 1265, 4 ; 12. SS. 1277, 10 ; 11. — Partout ailleurs on a *temps* (plus de 26 ex.) ou *tempms* (3 ex.). — Toutefois DU BRISSE, I, 229, donne *temps* à SS. 1262.

5. *Recueil*, Vi. 1310, 4 ; 31 ; 40.

6. A l'époque actuelle on a *tẽms*, *t̃ms* : ARNAUDIN, 179 ; *Recueil, Appendice*, 1906, Roq. I, 24. Vi. 21. T. 49. SP. I v^o, 7. Mim. 9.

vicecomes¹, *resimps* *racimos², *prinps* primos³. A l'époque moderne, j'ai recueilli [*hém̃ps*] fīmus⁴ à Saint-Pierre-46. — Tout compte fait, ce genre d'épenthèse est sporadique⁵.

Entre [*m*] et [*s*], s'insère une occlusive labiale : c'est une occlusive vélaire qui apparaît naturellement entre [*n*] et [*s*] : *manx*⁶, *manxs*, *mangs*, *mangxs* manus ; *bonxs* bonos, *caminxs* *camminos, *morlanx*, *franx*. Le [*k*] transitoire que décèlent ces graphies est en germe, à l'époque actuelle, dans les tracés de [*mãns* > *mãnks*] et [*plé̃ns* > *plé̃nks*] à Mont-de-Marsan-45, où le [*n*] mesure 9 centièmes de seconde, le [*s*] 16 centièmes, et le phonème sourd intermédiaire 3 centièmes⁷.

L'adjonction d'un [*t*] entre [*n*] et [*s*] est parallèle. L'embryon d'un [*t*] se discerne déjà dans le tracé de [*ans*] annos⁸ à Mont-de-Marsan-45 (X), et dans celui de [*h̃uns*] fontes *ibid.*⁹, où le phonème sourd de transition ne dure qu'environ 4 centièmes de seconde, mais produit une explosion très sensible. Dans le tracé de [*h̃urns*] furnos¹⁰ à Arenegone-12, l' [*n*] est complètement assourdie dans sa dernière portion (7 centièmes de seconde), tandis que la première s'est à peu près complètement fondue, sous forme vocalique,

1. *Recueil*, Vi. 1277 4 D ; 43 A B. MM. 1306, 25 ; 29 ; 66 ; 67. Ailleurs on a *bescoms* Vi. 1277, 4.

2. *Ib.*, SS. 1480, XXVII, v° 16.

3. *Ib.*, Cont. 1515, 52. — Mais *prims* MM. 1259, 8, etc.

4. *Atlas*, 219 « fumier ». La variante est omise. — Cf. *hém̃se*, SOURBETS, *PL*. 1902, 55.

5. Cf. LESPY *ramps* < *rams* < *ramos*.

6. Voir les références : *Recueil*, *Introd.*, § 2.

7. Pour la nature vélaire de l'u dans ces mots et quelques-uns des précédents, cf. *Atlas*, *Pal. art.*, p. 35, f. 13-4 ; 8, 8-10.

8. *Atlas*, *Graph.*, p. 70, f. 6.

9. Non reproduit.

10. *Atlas*, *Graph.*, p. 88, f. 52.

avec l'[r] précédente. — L'occlusive sourde dentale est devenue parfaitement perceptible à l'oreille dans [kwatèbɪnɪs] « quatre-vingts » ¹, que j'ai entendu à Maurrin-69 (g) à côté de [kwatèbɪnɪs] (d) ².

Dans les mêmes parages, mais sur un domaine plus étendu, l'épenthèse du [t] s'est produite, entre [n] et [ɛ] : fr. manche > [mɑnɛtɛ > mɑntɛtɛ] ³ à Campagne-25, Lamothe-28, Saint-Pierre-46, Saint-Avit-54, Maurrin-69, Villeneuve-76. Le [t] se dessine déjà au Nord et au Nord-Est : [mɑntɛtɛ] à Maillas-80 et à Luxey-40.

Ailleurs, le [t] transitoire se fait jour entre [l] et [s]. L'apparition des graphies *nulhtz* « nuls » ⁴, *milz* « millets » ⁵, pourrait être considérée comme accidentelle, si d'une part je n'avais noté à Morcenx-3 [hɪls] filios avec un [l] très fortement appuyé contre les dents, et si l'on ne savait, d'autre part, que cette évolution bien connue ⁶ du couple [ls] se retrouve, non loin de notre domaine, en Ossau ⁷. Au surplus, la comparaison des tracés de [al] aliu ⁸, [pasɑ] « passer » ⁹, [als] *alios ¹⁰, à Ygos-23, fait voir que la langue tend à s'appliquer plus fortement et plus en avant contre les alvéoles, pour [l + s] que pour [l] seul. On peut faire une constatation identique en rapprochant les empreintes de [biæɫ] et de [biæls] ¹¹.

1. Mais *kwatèbindɛts* = 90 : cf. *Atlas* 433.

2. D'une manière analogue, [enʒɛ], forme atone du pron. nos (v. ci-dessous, p. 156) a été notée une fois [endʒɛ] à Bostens-62. Comparer *Atlas*, 343.

3. *Atlas*, 294 « manche ».

4. *Recueil*, SS. 1480, XXXIII v^o, 16.

5. *Ib.*, Vi. 1507, 25.

6. En particulier en ancien français ; voir KOSCHWITZ, dans *R. d. Pat. g.-rom.*, IV, 218-9 ; ROUSSELOT, *Conférence sur G. Paris*, 1903, p. 13.

7. V. J. PASSY, *Ossalois*, § 112-7.

8. *Alas*, *Pal. art.*, p. 1. f. 16.

9. *Ib.*, 45, 10.

10. *Ib.*, 2, 2.

11. *Ib.*, 63, 8 et 10.

La plupart des cas d'épenthèse consonantique qui viennent d'être énumérés se produisent quand une sonante précède une sistante : [ʃ, ɛ]. — Pour clore la liste des insertions de ce genre, il faut mentionner les graphies anciennes telles que *compte*¹ *comite*, *com*[p]*tesse*² *comitissa*, *vescompte*³ *vice-comite*, *vescomptesse*⁴ *vicecomitissa*, *vescomptad*⁵, et même *vescopmtesse*⁶. L'introduction du *p* s'explique à peu près comme dans le groupe *ms* > *mps*⁷.

c) Sonante + sonante.

Un *p* épenthétique peut aussi se développer, mais selon un autre procès, à l'intérieur d'un groupe formé de deux nasales consécutives d'ordre différent : *damnaticu dampnadge*⁸, *condemnare* = empr. *condempna*, *condampna*⁹, *sollemnis* = empr. *sollempnes*¹⁰, *solempnials*¹¹. En groupe roman : *nominare nompnar*¹²; *femina fempne*¹³.

Ces formes en *-mpn-*, anciennement assez répandues dans

1. *Recueil*, Mim. 1300, 44. — A côté de *comite* MM. 1329, 1. Vi. 1349, 28. Roq. 1407, 11, etc.

2. *Ib.*, Vi. 1316, 3.

3. *Ib.*, MM. 1277, 1.

4. *Ib.*, Vi. 1316, 3. Roq. 1310, 3; 6, etc.

5. *Ib.*, MM. 1306, 9. Roq. 1310, 2; 4.

6. *Ib.*, Vi. 1277, 4.

7. Cf. lat. *em-p-tus* de *emo* : BRUGMANN, I, 176.

8. *Recueil*, MM. 1274, 10. Roq. 1447, 12. 1474, 14. Vi. 1393, 30. 1495, 13. SS. 1510 III 2; 10. T. 1505, 16. Mor. 1444, 29. Mim. 1300, 39; 50.

9. *Recueil*, SS. 1510, III 2; 7; 10. SP. 1478, I 25. — Aujourd'hui *coundemna*, SOURBETS, PL. 1903, 43.

10. *Ib.*, Roq. 1499 I v° 5.

11. *Ib.*, MM. 1311, 30. Baz. 1363, 18.

12. *Ib.*, Mor. 1444, 34. T. 1505, 37. Sal. 1538, XXI v° 4. — Cf. encore *escampnhe* au lieu de *escambi* « échange » dans Du Buisson, II, 387.

13. *Ib.*, SS. 1480 XXXI, 4; XXXIII, 6.

le domaine provençal ¹, ne doivent pas être considérées comme purement orthographiques ². Déjà en latin le groupe [-mn-] avait tendu à se différencier en [mpn] ³, et les exemples de *p* en groupe roman prouvent qu'il n'y a pas eu simple conservation d'une orthographe latine traditionnelle. En réalité, le passage de -mn- à [-mpn] est un traitement symétrique à celui de [-mn- > -wn-] ⁴ : *damnu* > *daun* ⁵, *domina daune* ⁶, *somnu* + -izare *saouneuya* ⁷, etc. Dans -mn- > [-mpn-], comme dans -mn- > [wn], il y a eu différenciation de l'[m] : cette différenciation a été partielle dans le premier cas, totale dans le second. Dans les deux cas, [-m-] — ou un segment de [-m-] — a perdu sa valeur nasale : dans le second, [-m-] est devenu spirant ; dans le premier, le segment final de [m] s'est assourdi et s'est transformé en [p]. Le tracé de [hẽmnẽ] ⁸ à Bretagne-56 semble montrer entre [m] et [n] un commencement d'explosion qui révèle sans doute une augmentation de pression. — Quant à la graphie *damtnage* ⁹, tout à fait isolée, elle paraît due à l'incertitude du scribe qui n'a pas clairement conscience de la place que l'élément sourd occupe dans le groupe.

1. SCHULTZ-GORA, § 68.

2. V. cependant GRANDGENT, § 75.

3. BRUGMANN, *Abr.*, § 322, 1.

4. A. MEILLET, *MSL.* XII, 15. — Le *mn* ne semble aboutir à *wn*, un que s'il est derrière *a* ; de même en roumain : BOURCIEZ, *Élém.*, p. 190. Il semble donc que *o* + *m* est d'abord devenu *a* dans *domina*, **somnidiare*, etc.

5. « Dommage » *Recueil*, Mim. 1300, 57. Vi. 1393, 30. T. 1372, 35. — Aujourd'hui le mot a pris le sens de « besoin » : ARNAUDIN, 195 *daoun*. L'auteur l'écrit parfois avec -e sous l'influence de *daoune domina* : *ib.*, 282 ; 284.

6. *Recueil*, MM. 1259, 2, etc. (13 ex.). — Aujourd'hui : ARNAUDIN, 200 ; SOURBETS, C., 16, etc.

7. ARNAUDIN, 285.

8. *Atlas, Graph.*, p. 85, f. 46.

9. SS. 1367, dans Du BUISSON, I, 326.

De toutes les consonnes épenthétiques qui se sont constituées entre deux sonantes consécutives, le [p] du groupe [mpn] a eu les destinées les plus précaires : aucun de nos patois n'en a, semble-t-il, conservé de traces. Les exemples signalés plus haut doivent être considérés comme les manifestations d'une loi phonétique avortée. — Au contraire il y a plus de fixité dans le sort des occlusives [g, d, b] qui se sont dégagées après une sonante, devant [l] ou [r].

L'épenthèse de [g] entre [n] et [l] a eu lieu dans [awran-glèrè] ¹ à Vielle-Soubiran-82, à côté de [awranlèrè] à Saint-Justin-84. Ces formes dérivent l'une et l'autre de [awran] abellana ². Dans le nom de l'hirondelle ³, qui soulève de délicats problèmes d'étymologie et de phonétique ⁴, le [g] de [arun-glè, arun-glète, awrènglè] doit être considéré comme une épenthèse : le groupe [-nl-], devenu [-n̄l-], s'est développé en [-n̄gl-]. — La géographie comparée des mots « hirondelle » et « moule » ⁵ montre qu'[a(w)r̄unlè] et [awrènlè] ont dû précéder [a(w)r̄un-glè] et [awrènglè]. La carte « moule » nous apprend en effet que deux régions distinctes sont rebelles au groupe [-nl-], quelle qu'en soit l'origine ⁶ : au

1. *Atlas*, 338 « noisetier ».

2. Pour la chute de l'[-a] et le changement de genre, cf. ci-dessus, p. 31, n. 2.

3. *Atlas*, 239.

4. [Ar̄un-glè < ar̄unlè] semble reposer sur *hirundula (cf. MEYER-LÜBKE, II, 355), ou mieux *harundula (cf. *App. Probi*, 165 : *hirundo* non *harundo*). — [Awrènlè] ne serait-il pas une métathèse voca-lique ? Cf. a. catal. *orenella* (LABERNIA), cat. mod. *oreneta*. — Pour l'o-initial > aw-, voir ci-dessous, p. 107 suiv. [Awr̄un-glète] serait un croisement des deux formes qui voisinent [ar̄un-glète, awrènlè].

5. *Atlas*, 322.

6. Ce groupe [-nl-] peut provenir d'une gémination de [-l] : v. *Dislocation de sonantes*; de lat. -tl-, -dl-, dans des mots mi-savants : modulu > [mollè > monlè]; de lat. -nd'l- *hirundula [ar̄unlè]; de lat. l'l : ululare [awunl̄a]; v. ci-dessous, p. 108, n. 8.

Sud-Ouest [*mɔ̃nlɛ* > *mɔ̃rlɛ*]; à l'Est [*mɔ̃nlɛ* > *mɔ̃glɛ*]. Or, c'est précisément dans ces deux régions qu'apparaissent [*a(w)ruŋglɛ*, *awrɛŋglɛ*]. Dans le domaine de [*mɔ̃nlɛ*, *mɔ̃nlɛ*], il n'y a pas un seul exemple de [*awrɛŋglɛ*]; il n'y en a que cinq de [*a(w)ruŋglɛtɛ*]. Cette symétrie permet d'inférer l'existence ancienne d'un groupe [-*nl*-], dans le nom de l'hirondelle, là où on a actuellement [-*ŋgl*-]. Au surplus la commune de Leuy-28 fournit [*aruŋlɛtɛ*] qui est l'intermédiaire supposé.

Par une voie analogue, *spinula*¹ est devenue [*espɪŋglɛ*] d'où [*esplɪŋgɛ*] de bonne heure, dans la région gasconne².

Si [*l*] est précédé de la nasale labiale, la consonne épenthétique est naturellement [-*b*-]. Le fait est trop connu, pour qu'il soit utile d'insister. Deux formes cependant n'offrent pas l'épenthèse : *semblant*, *ssemblant*³ similante. Mais partout ailleurs le [-*b*-] apparaît : *semblant*, *semblera*⁴. Au XIII^e siècle, à Mimizan, la labiale s'est assourdie : *semplant*, *semplera*⁵, et ici encore l'on voit la différenciation parachever l'œuvre de la segmentation.

Devant [*r*], le traitement est pareil⁶ : *numeru nombra*⁷;

1. L'étymologie de fr. *épingle* < *spinula* me paraît devoir être conservée : le *g* remonte à une époque où l'*n*, avant de nasaliser la voyelle précédente, a commencé à perdre son point d'appui dental, pour devenir vélaire. L'action analogique des mots en -*ngle* (BOURCIEZ, *Phon. fr.*, 197, III) a d'ailleurs pu favoriser l'évolution. — La supposition de **sp[h]ingula*, etc. (v. KÖRTING, 8955), n'est-elle pas superflue ?

2. Vérifié sur tout le domaine. — Cf. a. béarn. *esplanguer*, LESPY.

3. *Recueil*, SS. 1368, 20. Mor. 1444, 26.

4. *Recueil*, MM. 1514, 24. SS. 1463, 19. — Cf. ARNAUDIN, 221. SOURBETS, *PL.*, 1904, 44. GILLIÉRON, 1153.

5. *Recueil*, Mim. 1300, 7 ; 32 (2 ex.) ; 42 ; 50.

6. Voir l'explication détaillée du phénomène dans ROSAPELLY, *MSL.*, X, 132 ; MEILLET, *ib.*, XII, 24 ; F. LACLOTTE, *Mél. Brunot*, 424. Les trois explications, faites chacune à un point de vue un peu différent, se corroborent l'une l'autre. Cf. JESPERSEN, p. 62.

7. *Recueil*, SP. 1478, III, 3.

memorare (re)membrant¹, camera cambre > crambe > crampe². Le [p] est dû à un nouveau progrès dans la différenciation.

C'est encore la différenciation qui a amené la fermeture partielle du [w] dans les groupes [-wr-, -wl- > -wbr-, -wbl-]. Ce traitement paraîtra moins étrange qu'il ne semble au premier abord, lorsqu'on se sera rappelé que [-w-] intervocalique se ferme en [b] dans une région bien déterminée³. En effet l'apparition d'un [b] dans le groupe [wr > wbr] coïncide avec l'aire géographique de [-w- > -b-]. Il faut donc voir un [b] épenthétique dans [awbraŋ, awblaŋ] qui couvrent un domaine très net entre [awraŋ] et [awlaŋ] abellana, *aulana⁴, dont ils sont sortis⁵. La comparaison des formes conscientes [-wr-, -wl-] avec les formes inconscientes [-wbr-, -wbl-] à Audon-9, à Canenx-53, et, pour le nom du noisetier⁶, à Aurice-36 et à Canenx-53, montre bien quelle est la direction de l'évolution. — De même : [awbrêlê < awrêlê] auricula⁷ a été observé chez un sujet à Nonères, dans Mont-de-Marsan-45; dans la commune voisine, à Saint-Avit-54 : [wéwbrêrê⁸ < wéwrêrê < wéwêrêrê] Aurice-36.

Quant au [b] de [awbriçkɥŋ] « fragon » à Saint-Pierre-46, non loin de [awristɥŋ] à Leuy-26, il doit être étymologique.

1. *Recueil*, Vi. 1316, 21. Cf. mod. (des)broumba, SCHNEIDER, 48.

2. *Crampa*, *Comptes de Riscle, États de Béarn, Hist. Sainte béarn.* : v. LÉVY, *Sup.* s. v^o. Cf. ARNAUDIN, 225. SOURBETS, *PL.*, 1903, 7. GILLIÉRON, 224. — Sur b > p, cf. *An. du Midi*, XVIII, 98, § 40, et *Atlas, Graph.*, p. 74, f. 17.

3. V. ci-dessus, p. 64. Cf. *Dislocation des sonantes*.

4. *Atlas*, 337 « noisette ». L'r dans awran ne représente pas -ll-, mais est due à un passage postérieur de l à r.

5. A Saint-Perdon-35, etc., w > wg : awglan.

6. *Atlas*, 336.

7. *Atlas*, 363, « oreille ».

8. *Atlas*, 369, « oviducte ».

si on rapproche ce mot de la forme *brisconis* signalée dans un manuscrit du x^e siècle ¹.

L'épenthèse de [-d-] entre [n] et [r] est moins exceptionnelle que la précédente. Elle est due aux mêmes causes qui ont produit le [-b-] dans le groupe [-mr-] ². Les deux phénomènes se montrent dès les premiers textes et ont laissé des marques de leur action sur tout notre domaine : *ondrad*, *ondrade* honoratu ³, d'où *bondradementz* ⁴, *ondrable* ⁵; *mendre* ⁶, *minor*; *engendrade* ⁷ *ingenerata*; *tendram* ⁸ fut. de *tener*; *respondra* ⁹ *respondere* : le pf.-3 *respono* montre que le *d* n'est pas étymologique. A l'époque moderne, la carte *tenera* ¹⁰ > [tëndrè > trêndè] fait voir que notre domaine tout entier a subi la loi générale. Si le [d] n'apparaît pas, à Labouheyre-1, dans *tourrnat* ¹¹ pour *tournerat*, *déhounri* ¹² pour *déhouneri*, etc., c'est que la chute de la voyelle est ici toute récente.

Quant à l'introduction de [d] entre [l] et [r], elle n'est attestée au moyen âge, ni à Tartas-18 dans *molra* *molere*,

1. Voir A. THOMAS, *Romania*, XXXVIII, 402. Le *aw-* initial de [*aw-briskyn*] s'explique sans doute comme celui de [*awhym*], v. ci-dessus, p. 16. Dans [*awristyn*], il y aurait eu réduction de [-*wbr-*] à [-*wr-*] : cf., entre autres exemples, **operire* [*awbrî* > *awrî*], *Atlas*, 367; *arbore* > [*awbrè* > *awrè*] à Perquie-77, *Atlas*, 28, etc.

2. Voir ci-dessus, p. 100 et la note 6.

3. *Recueil*, MM. 1259, 7. 1270, 2. 1316, 5, 1318, 66. 1410, 2 Vi. 1256 (LUCHAIRE, 81 ; 83). 1277, 33 ; 45. Mim. 1300, 44.

4. *Recueil*, Mim. 1300, 4.

5. *Ib.*, MM. 1277, 37. Baz. 1363, 15.

6. *Ib.*, Roq. 1407, 6. — Cf. *meundre*, ARNAUDIN, 191.

7. *Ib.*, 1277, 1.

8. *Ib.*, SS. 1277, 17. Vi. 1310, 30, etc.

9. *Ib.*, SP. 1478, I v^o, 3.

10. *Atlas*, 493, « tendre ».

11. ARNAUDIN, 192.

12. *Ib.*, 160.

*molran*¹ *molere habent*, ni à Mont-de-Marsan-45 dans *vorre*² **volere habebat*. Ces formes sont d'accord avec les formes modernes [*buřen*]³, [*bařa*]⁴ *valere habet*, etc.

Actuellement, il est vrai, il y a quelques traces de [*d*] vers le Sud-Est : [*badra*, *budřen*]. Mais l'existence de [*budérén*] à Perquie-77, de [*budérém*] à Arthez-88, Perquie-77, Ville-neuve-76, etc., de [*badéra*], etc., et la présence de [*kadéra*]⁵, fut. de [*kalé*] *calere*, sur le même domaine, prouvent que le [*d*] est analogique. En effet, les futurs ou conditionnels tels que *cadera cadere habet*, *bedera videre habet*, et autres formes non syncopées, sont attestés sur plus d'un point du domaine gascon⁶. Il faut donc conclure que l'épenthèse de [*d*] à l'intérieur de [*lr*] est étrangère à notre domaine, et que sur ce point la tendance à l'assimilation a prévalu.

Après avoir passé en revue les divers phonèmes transitoires qui prennent naissance entre deux consonnes consécutives, jetons un coup d'œil en arrière, pour avoir un aperçu d'ensemble. Si l'on met à part les cas d'*anaptyx* et de *sva-rabbakti*, voici le tableau qui s'offre à nos yeux :

$$\begin{array}{lcl} s & + & r = str \\ m & + & s = mps \\ n & + & s = nts \\ \underset{\cdot}{l} & + & s = \underset{\cdot}{l}ts \\ n & + & \epsilon = nte \\ n & + & \zeta = nd\zeta[?] \end{array}$$

1. *Recueil*, T. 1317, 62.

2. *Ib.*, MM. 1318, 61. — Cf. LUCHAIRE, v° *voler* : *vorra*, *vorran*.

3. *Atlas*, 559, « youdraient » ; 562 « voudrions ».

4. *Atlas*, 515, « vaudra ».

5. *Ib.*, 187, « il faudra ».

6. Voir ZAUNER, *die Konjugation im Bearnischen*, Zeit., XX, 455.

$$\begin{aligned}
 m + t &= mpt \\
 m + n &= mpn \\
 n + l &= ngl \\
 m + l &= mbl \\
 m + r &= mbr \\
 w + r &= wbr \\
 n + r &= ndr.
 \end{aligned}$$

Certains enseignements se dégagent de ce tableau :

1° La rencontre de deux consonnes proprement dites à l'intérieur d'un mot ne produit pas de phonèmes de transition. Lorsque deux consonnes sont en contact, ou bien l'une élimine l'autre, ou bien elles s'altèrent, ou bien elles se combinent, mais elles n'engendrent pas de phonèmes de liaison : ce sont des couples improductifs.

2° Lorsqu'une consonne est en contact avec une sonante, ou que deux sonantes se suivent, il peut se produire une consonne de liaison : cette consonne est toujours une occlusive, non seulement entre consonne + sonante, ou sonante + consonne, mais encore entre sonante + sonante. Considérée à ce point de vue, la production d'une consonne transitoire entre consonnes est analogue à la production d'une consonne transitoire entre voyelles : dans les deux cas, il y a tendance à la fermeture.

3° Sauf dans le cas de sonante + occlusive ($mt > mpt$), la consonne transitoire se différencie des deux phonèmes environnants au point de vue de la *continuité*. — Cette proposition n'est qu'un corollaire de la précédente.

4° Enfin, quelle que soit la nature de la première des deux consonnes en contact, c'est cette première consonne qui se segmente dans sa portion finale, de manière à produire la consonne de transition.

2° ADDITIONS AU DÉBUT ET A LA FIN DU MOT

Aux phonèmes transitoires qui se développent à l'intérieur du mot, se rattachent les phonèmes de préparation et de résolution qui apparaissent au début et à la fin.

Sans doute, dans le langage courant, un mot n'est pas d'ordinaire émis isolément : presque toujours, il entre dans une phrase et fait partie de ce qu'on a appelé un « groupe de souffle ». Néanmoins la phonétique historique, aussi bien que la phonétique expérimentale ¹, montrent que le mot, en dépit des altérations syntaxiques qu'il subit dans certains cas, conserve dans le groupe quelque chose de son individualité ².

Aussi, — il est permis de le dire, — les phonèmes qui se développent au début ou à la fin du mot sont encore dans une certaine mesure des phonèmes de transition, dans ce sens qu'il y a passage, pour les organes, soit de l'état de repos à l'état articulatoire (*prothèse*), soit de l'état articulatoire à l'état de repos (*additions à la fin du mot*).

1° Prothèse.

Le développement d'un phonème prothétique se présente dans trois cas, selon que le mot commence par une voyelle, par une sonante ou par une consonne.

a) *Prothèse devant voyelle.*

La production d'une voyelle exige trois temps : la ten-

1. ROUSSELOT, *Principes*, 972-4.

2. Rapprocher BRUGMANN, *Abr.*, 273.

sion, la tenue et la détente. La théorie qui limite la voyelle au seul moment de la tenue est contredite par l'expérimentation ¹. Les inscriptions graphiques prouvent que la voyelle n'est pas uniquement « une station organique » : outre une période centrale, elle présente une phase préparatoire et une phase résolutive.

A l'initiale absolue, il peut arriver qu'un segment de la voyelle se détache de celle-ci et prenne vie séparément. Soit le mot [un] unu prononcé isolément : le tracé graphique fourni par un sujet de Mont-de-Marsan ² montre que les vibrations de l'[u] n'ont leur forme parfaite que durant les 7 derniers centièmes de seconde, sur 17 centièmes environ pendant lesquels s'est prolongé le phonème. La voyelle proprement dite est précédée d'une période de préparation qui dure plus que la voyelle elle-même. Là est l'origine de la prothèse.

L'on peut dire que toute voyelle à l'initiale absolue contient le germe d'une prothèse ³. L'on verra plus loin ⁴ que, dans nos dialectes, la position de l'[è] à l'initiale le prédispose à la segmentation. De même pour [ø] ⁵. Néanmoins la prothèse ne se manifeste avec quelque régularité que pour la voyelle [u-].

Cette particularité est d'autant moins surprenante que [u] est non seulement à une extrémité de l'échelle vocalique, mais encore exige — ce qui n'est pas le cas de [i] — la com-

1. ROUSSELOT, *Principes*, 336-7. Cf. p. 356 suiv. — La théorie adverse a été soutenue par ROSAPELLE, *MSL.*, *loc. cit.*

2. *Atlas, Graph.*, fig. 141.

3. BRUGMANN, *Abr.*, 296, explique ainsi la *jodisation* en slave de è, e, ɛ, i, ĭ devenus *jě, ja, je, ję, *ji i. Cette jodisation a été transportée en partie à l'intérieur de la phrase. — Cependant M. MEILLET, *MSL.*, XII, 28, semble considérer comme autonome le phénomène à l'intérieur du mot.

4. Voir ci-dessous, *Diphthongaison des voyelles*.

5. Voir ci-dessous, *ib.*

binaison de deux séries de mouvements, ceux de l'arrière langue et ceux des lèvres. Cette nature composite de l'articulation est éminemment propre à favoriser le sectionnement de la voyelle ¹.

L'expérimentation nous apprend que pour la production de [u-] initial, les organes doivent successivement passer par les positions de [á, ò, ó, u] ². Que les vibrations laryngiennes viennent à se produire, alors que la langue, partiellement en désaccord avec les lèvres, forme la cavité de résonance correspondant à l'[á], tout est prêt pour l'éclosion d'une nouvelle voyelle. Celle-ci apparaît nécessairement, pour peu qu'un léger retard intervienne dans le jeu des organes. Or ce retard, indépendamment de toute autre cause générale, s'explique, en l'espèce, par la difficulté particulière qu'éprouvent les organes à exécuter à l'initiale les mouvements complexes nécessaires à la production de [u-].

Tel est le procès suivant lequel, sur notre domaine, l'[u] protonique, resté intact, si l'initiale est consonantique ³, se segmente en [au-, aw-], à l'initiale absolue.

Le phénomène se rencontre essentiellement en syllabe atone : l'on ne remarque pas de prothèse dans des mots tels que [ɥlè], anciennement *ole* « marmite » ⁴ de òlla; — [ɥtrè] anc. *otre, oltre, outre* *ultra* ⁵; — [ɥmbrè, ɥmprè] *umbra* ⁶; — *once* « phalange du doigt » *uncia* ⁷, etc. En revanche la prothèse est à peu près générale sur notre domaine à

1. Cf. sl. *ũ-, y- > vũ-, vy-* : BRUGMANN, *Abr.*, 296.

2. ROUSSELOT, *Modifications*, 253, et fig.

3. Le cas de [ɛhlourɨ] « fleurir », *Atlas*, 202 (cf. ARNAUDIN, 165 : *ehlaouri* à côté de *hlouri*), [aɾautɔ] « roter » à Grenade-59, *newri* « nourrir » n'est pas clair. Il y a peut-être eu influence de *l, r*.

4. LESPY, s. v°.

5. *Recueil* : *oltre* MM. 1306, 49. T. 1317, 39; (*b*)*outre* Mim. 1300, 7; 9; 10; 24; (*b*)*otre* Vi. 1310, 35. Roq. 1499, I, 12.

6. SOURBETS, C., 2; ARNAUDIN, 305, etc.

7. *Recueil*, MM. 1306, 26.

l'époque actuelle pour les mots héréditaires ou les emprunts suivants ¹: [awbrɪ, awrɪ] *operire ²; — [awdɥ, awlɥ] odore, olore ³; — [awgən] hoc anno ⁴; — awbradjè operare + -aticu ⁵; — [awbè] hoc bene ⁶; — [awn sɥn] undesunt ⁷; — [awunlɑ] ũlũlare à Brocas-43 ⁸; — [awɥun] *unione ⁹; — [awrinè] *urĩna ¹⁰; — [awréɥn] oratione ¹¹; — [awnɥ] honorem ¹²; — [awbédɪ] obedire ¹³; — [awfisi] officium; — [awfrɪ] *offerire à Labouheyre-1, Carcen-Ponson-16,

1. Le phénomène a une étendue considérable dans le domaine provençal. M. A. Thomas a déjà cité des exemples dans l'Aveyron. *N. Ess.*, 313.

2. *Atlas*, 367, « ouvrir ». Cf. GILLIÉRON, 1651-2. ARNAUDIN, 191, 220.

3. J'ai vérifié le mot sur tout le domaine : [aw-] respectivement [ow-, uw-] est général. [Awlɥ] apparaît à Lesgor-7, Gouts-19, Souprosse-27, Saint-Sever-38. Partout ailleurs : [awdɥ]. — Cf. *Atlas, Pal. art.*, p. 43, f. 4-5. SOURBETS, *PL.* 1903, 49.

4. *Atlas*, 24, « cette année ».

5. ARNAUDIN, 183, awbratje. — A Lanne-Soubiran « ouvrier » se dit [ɔibrɪè] ou [éwriè].

6. V. LESPY, s. v°.

7. « Où sont nos vaches ». J'ai recueilli [awn sɥn] à 25, 30, 33, 43, 45, 51, 52, 54, 69. A Bougue-66, j'ai noté [au sɥn], et à Perquie-77 : [aw_n sɥn]. Il se peut que [an sɥn] soit une autre réduction de la forme première : je l'ai notée à 50, 53, 61, 63, 64, 75, 81-6, 88. — Partout ailleurs [un sɥn].

8. L'u est surprenant; il est sans doute dû à quelque influence analogique, comme dans fr. *hurler*. — Pour l'l > [ul], cf. ci-dessus, p. 99, n. 6.

9. *Atlas*, 360, « oignon ».

10. V. LESPY; cf. LÉVY ^{v^{is}} aurina et orinal.

11. LESPY, s. v°.

12. *Procl. préfet.*, 1807. ARNAUDIN, 283; SOURBETS, *C.*, 19. *Atlas*, p. 29, f. 12-3.

13. ARNAUDIN, 181.

Sabres-20, au Sen-41, à Cachen-50¹; — [aw-kupa] occuper², etc.

L'entrave est un obstacle au phénomène : [urtik] à Sabres-20 en regard de [autrigo] *urtica à Aureilhan³; — [awbri], mais [urbi]⁴ *operire; — [ustaw] hospitala, etc.

La date de cette segmentation de l'[u-] doit être rapportée à une époque relativement récente, comme le montrent les nombreux termes savants ou mots d'emprunt de la liste qui précède. L'évolution est à coup sûr bien postérieure au changement de ū latin en [u], et elle a suivi, probablement d'assez loin, le passage de [ó] à [u]⁵.

Les anciens textes l'ignorent : (h)ubertes⁶ opertas, honor⁷, oreson⁸, obedir⁹, offici, officiau¹⁰, obrer¹¹, obreder¹², uferta¹³,

1. Mais partout ailleurs, j'ai récolté [of-], dû à l'influence des formes toniques. — Inversement à 1-ind. pr., j'ai recueilli deux exemples de [awfri] à Luxey-40 et au Sen-41. Partout ailleurs [ofri]. — Cf. LESPY auheri.

2. LESPY, s. v°. Voir encore dans LESPY *auffense*, *aupiniou*, etc.

3. GILLIÉRON, 951.

4. LESPY, s. v°.

5. Comme en français, cette fermeture a dû se produire à peu près vers la même époque pour *o* atone et pour *o* tonique. — Pour déterminer cette époque, la graphie *ou* est un secours insuffisant. Le premier exemple de *ou* dans notre domaine date de SS. 1519, 2 : *agoussen*. Or des formes telles que *cotes* < *cultas* MM. 1274, 6. 1316, 15, etc., montrent que l'*ó* ne se distinguait déjà plus de *u* < *l*. — Le passage de *ó* à *u* a dû s'accomplir dans les Landes à peu près à la même époque que dans le reste du domaine provençal : cf. GRANDGENT, § 33.

6. *Recueil*, MM. 1266, 20. Vi. 1277, 3; 44. L'*u* est postérieur, et dû à l'influence du *b* (cf. ci-dessus, p. 75, n. 3, et *An. du Midi*, XVI, 223).

7. *Recueil*, Vi. 1277, 6. Cf. ci-dessus, p. 102, n. 3.

8. *Recueil*, Roq. 1499, I, 24.

9. *Ib.*, 1474, 38.

10. *Ib.*, SS. 1368, 48. MM. 1274, 4.

11. *Ib.*, SS. 1480, XXVII, v° 8.

12. *Ib.*, XXV, 25.

13. *Ib.*, Roq. 1499, I v°, 27.

honhon ¹ **ũnion*e, *occuppat* ², *occupations* ³, (*h*)*on*, *ond*, *ont* ⁴ unde. — *Ogan*, que M. Ducamin tire de *augan* ⁵, n'est pas sûr. Le premier exemple, *aounou*, date de 1807 ⁶. Mais l'évolution doit dater de plus loin, si l'on en juge d'après ce qui s'est passé à Bayonne, où M. Schneider ⁷ a noté *aufici* et *aurientaus* dans les *Archives municipales* ⁸. De même la graphie *aunor* à Montréal-du-Gers ⁹, en 1411, nous permet de croire que le phénomène se manifestait déjà vers le début du xv^e siècle.

L'[a-] prothétique, après son apparition, s'est-il maintenu indifféremment sur tout notre domaine? S'ajoute-t-il encore aux mots d'introduction récente? — La géographie comparée donne une réponse à cette double question.

La carte **ũnion*e ¹⁰ se divise en deux régions : l'une sans prothèse à l'Est : [uɲuɲ]; l'autre avec prothèse à l'Ouest : [auɲuɲ].

1. *Recueil*, SS. 1480, XXVIII, 26.

2. *Ib.*, MM. 1514, 78.

3. *Ib.*, 1509, d. 52.

4. *Ib.*, MM. 1266, 8. 1306, 8. 1514, 75. Roq. 1474, 12; 44. Vi. 1316, 57. 1498, 27. SS. 1510, XIII, 24. 1519, XXII, 5, etc. T. 1505, 33; 64; 1573, I bis, 13; X, 2. Mim. 1300, 54; 56; 59. 1535, 30. Baz. 1300, 16. 1328, 19. 1363, 4. Mor. 1437, 23; 26. 1444, 12. Cont. 1515, 43.

5. *Ib.*, Vi. 1316, 15; 70. Voir *Glossaire*, s. v^o.

6. *Procl. préfet.*, 1807.

7. SCHNEIDER, 37. — L'auteur n'a pas compris la nature du phénomène : il mêle des cas différents. — M. B. SARRIEU, *Rev. d. l. rom.*, XLV, 430, cherche, sans succès, à expliquer la diphtongaison par une dissimilation.

8. *Archives municipales de Bayonne, Livre des Établissements* : Bayonne, 1892. Encore beaucoup de ces textes ne sont-ils que des copies postérieures. — Quant à *aucir*, c'est un cas différent : v. KÖRTING, 19 : **abcidere*.

9. BREUILS, *Comptes des consuls de Montréal*, I, 43, § 11. — Cf. un autre exemple dans LÉVY, *Sup.*, s. v^o. — On lit *aupinioun* dans ADER, *Catounet*, LXXXVII; mais *ounest* *ib.*, XCII. Cf. *honestetat*, GARROS, *Egl.*, IV, 33.

10. *Atlas*, 360, « oignon ».

Dira-t-on qu'[uɲɲɲ] est une réduction de [awɲɲɲ]? C'est impossible, comme on l'a déjà vu à propos de ulmu ¹. La région où [au-, aw-] tend vers [ou-, uu-, u-] est à l'opposé : à l'Ouest et au Sud-Ouest. Le dialectologue qui, parti de Mont-de-Marsan-45, se dirigerait vers le Sud-Ouest, en décrivant une légère courbe au Nord, rencontrerait à chaque étape, et par gradations successives, tous les intermédiaires entre [aw] et [u] : [awɲɲɲs] Uchacq-33; [áwɲɲɲ] Saint-Martin d'Oney-32; [áwɲɲɲ] Ousse-Suzan-14; [owɲɲɲ] Beylongue-6; [ówɲɲɲ] Gouts-19; [ouɲɲɲ] Audon-9. — Aucune transition au contraire de l'Ouest à l'Est : brusquement, la frontière d'[uɲɲɲ] vient, du Nord au Sud, couper le domaine d'[awɲɲɲ].

Que faut-il en conclure, sinon qu'à l'époque où *ũnion e s'est introduit sur notre territoire — époque relativement récente, comme l'a démontré M. Gilliéron ² — le territoire de l'Est, celui du moderne [uɲɲɲ], était devenu rebelle à la prothèse ³.

Cette déduction est confirmée par la comparaison du double domaine [awlɥm, ulɥm] ulmu ⁴. A l'époque où [lɥm] est devenu [ulɥm] ⁵, l'action de la prothèse vocalique, qui continuait à s'exercer à l'Ouest, était éteinte à l'Est. La quasi-concordance de la frontière qui sépare [awlɥɲɲ] d'[uɲɲɲ] avec celle qui sépare [awlɥm] d'[ulɥm] semble apporter une preuve décisive.

1. V. ci-dessus, p. 16.

2. GILLIÉRON et MONGIN, *Revue de Phil. fr.*, XX, 101. — L'exemple *bonhon* à SS. 1480, XXVIII, 18, montre que l'introduction de *ũnion e est antérieure à cette date.

3. Cf. SOURBETS, *oubriè, oubratge*, mots d'emprunt récents.

4. *Atlas*, 364, « orme ».

5. Voir ci-dessus, p. 15.

b) *Prothèse devant sonante.*

La prothèse d'un [a-] devant la voyelle [u-] s'explique par une segmentation de la voyelle initiale. Une segmentation analogue peut se produire dans le cas des sonantes [r-] et [n-].

Le développement d'un élément vocalique devant [n-] initiale est sporadique et limité à des cas tout à fait spéciaux. L' [n-] latine et l' [n-] des mots d'emprunt récent sont traitées régulièrement comme les autres consonnes initiales : nuda [nɹdè, nɹzè] ¹, nigru [nége, næge] ², fr. nation [nasɪn], etc.

Mais il s'est produit parfois des conditions particulières : une accélération insolite dans le *tempo* du discours, ou bien la rapidité même avec laquelle sont prononcées certaines petites phrases, certaines expressions ³, dans les interpellations, dans les réponses, ont souvent amené, dans une syllabe initiale, la chute de la voyelle qui a été en quelque sorte absorbée par une nasale voisine. Il s'est passé pour [n-], à l'initiale, ce que nous avons déjà constaté à l'intérieur du mot pour la sonante [r] ⁴. De nombreux tracés montrent que la voyelle initiale peut non seulement être enfermée tout entière dans la tension de la consonne ⁵, mais qu'elle va jusqu'à s'annihiler en quelque sorte à l'intérieur de celle-ci.

La fusion de la voyelle est en voie de s'opérer par exemple dans [ɛ̃ a] « y en a-t-il », chez M. Caupenne, à Mont-de-

1. *Atlas*, 350, « nue ».

2. *Atlas*, 335, « noir ».

3. Cf. VENDRYES, *Réflexions sur les lois phonétiques*, 121-2.

4. V. ci-dessus, pp. 90, suiv. Cf. SIEVERS, § 765.

5. ROUSSELOT, *Principes*, 339.

Marsan-45 : l' [ɛ̃], dépourvu de toute amplitude orale, ne dure que 6 centièmes 1/2, alors que le [ɲ] en occupe 13. — Ailleurs, la disparition de la voyelle dans la consonne est complète. Comparons le tracé de [uɲ] unu¹, nom de nombre, prononcé isolément, avec [uɲ kɪk dé pɔɲ] « un peu de pain »², à Mont-de-Marsan-45. La durée de l'[u] tonique, [uɲ], est remarquable : 17 centièmes. L'ampleur de la plus forte vibration buccale, qui s'est produite après 12 centièmes de seconde, mesurée sur le tracé original³, du sommet de compression au sommet de soulèvement, est d'un peu plus d'un millimètre. Les vibrations nasales correspondantes sont nulles jusqu'au moment où la consonne éclate. Dans [uɲ kɪk], au contraire, les vibrations nasales surgissent dès le début de la phonation, pour atteindre bientôt une amplitude d'environ 7 dixièmes de millimètres, tandis que les vibrations orales, réduites à l'état de résonances secondaires, n'ont pas une amplitude supérieure à 2 ou 3 dixièmes. L'[u] est tout entier incorporé dans l'[ɲ] devenue voyelle.

La même absorption est bien visible dans plusieurs autres tracés, à Arengosse-12 : [uɲ pɔɲ > ɲ pɔɲ] « un point »⁴ ; à Mont-de-Marsan [X] : [uɲ ɔmi > ɲ ɔmi] « un homme »⁵.

Cet anéantissement de la voyelle au profit de la nasale n'a pas échappé à la conscience des sujets parlants : les graphies suivantes en font foi : gn'a 'n tchic « il y en a un peu » pour [ɲa uɲ tɕɪk]⁶, ié 'ncouère « et encore » pour [yé] uɲkwɛrɛ]⁷, dèmanda 'n sɛrbici « demander un service »⁸, ha

1. *Atlas, Graph.*, fig. 141.

2. *Ib.*, fig. 102.

3. Les deux tracés comparés émanent du même sujet ; ils ont été pris le même jour, avec les mêmes membranes et les mêmes plumes.

4. *Atlas, Graph.*, p. 114, f. 113.

5. *Ib.*, 93, 64.

6. ARNAUDIN, 203.

7. *Ib.*, 180.

8. *Ib.*, 228.

'*n* *sèmlans* « faire semblant » ¹, *aoué 'n cop* « il y avait une fois » ², *i 'mbia* pour [*i èmbia*] « y envoyer » ³, *ènatrat praoubè omi*, '*ntràt* « entrez, pauvre homme, entrez ! » ⁴.

Quoi que pense l'auteur de ces « suppressions de lettres » ⁵, et, bien que la rencontre de deux voyelles, l'une à la fin, l'autre au commencement du mot, favorise de toute évidence ce traitement, il ne saurait être question dans tous les cas précédents d'une simple « aphérèse ». M. Ducamin, pour son patois de Lanne-Soubiran, note, à l'*initiale d'une phrase*, [*ɲ aʊtè*] « un autre » ⁶. Nos tracés donnent pleinement raison à M. Ducamin. Mais la meilleure preuve réside dans le traitement phonétique ultérieur des syllabes ainsi réduites.

Le maintien de la nasale-voyelle à l'initiale ne peut être que passager dans nos patois. C'est une de ces nombreuses « phases sans durée », qui demandent une prompte résolution, car, nées de circonstances exceptionnelles, elles s'écartent du système général de la langue. La voyelle qui est en puissance à l'intérieur de la nasale tend à se condenser au dehors, et une anaptyx d'un nouveau genre, *anaptyx prothétique* ⁷, brise le [*ɲ*] en deux segments : [*ɲ + n*] , puis voyelle + [*n*].

La coloration variée et changeante des voyelles ainsi produites est la plus sûre marque de leur origine ⁸. Aucune norme n'en fixe le timbre, du moins

1. ARNAUDIN, 168.

2. *Ib.*, 179.

3. *Ib.*, 168.

4. *Ib.*, 179.

5. *Ib.*, 166-8.

6. Cf. LESPY, v^o *gnaute*.

7. Cf. BRUGMANN, I, 623.

8. Comparer F. DE SAUSSURE, *Système primitif des voyelles*, édit. de 1887, p. 277-8. L'auteur montre que la prothèse vocalique devant nasale affecte les formes les plus diverses.

dans les premiers temps de leur naissance. Nous avons déjà vu un exemple du désarroi que l'*anaptyx*, consécutive à l'*absorption*, jette dans le vocalisme, à l'intérieur du mot ¹. Ici encore, la géographie est le réactif précieux qui révèle la nature intime du phénomène. J'ai dû renoncer à établir la carte de certains membres de phrases, où la diversité mouvante des voyelles — véritables phonèmes caméléons — aurait entraîné des figures par trop complexes et d'une vérité par trop passagère. La carte 511 ² donne une idée imparfaite des aspects disparates sous lesquels se présentent certaines voyelles issues d'une anaptyx prothétique. Comme traduction du fr. « un peu » ³, j'ai recueilli, outre [un tɛ̃k, un kɛ̃k], les variantes qui suivent : [ɥn t-] Aren-gosse-12, Saint-Yaguen-15, Cachen-50, Saint-Avit-54, La-Glorieuse-67 ; [in t-] Solférino-2, Luglon-21, Geloux-31, Roquefort-71 ; — [œn t-] Morcenx-3, Arjuzanx-4, Bey-longue-6, Villenave-13, Bégaar-8, Carcarès-17, Saint-Pierre-46, Haut-Mauco-48 ; — [æn t-] Lesgor-7, Gouts-19 (conscient : é-), Sabres-20, Luxey-40 ; — [én t-] Campet-34, Brocas-43, Maillas-80.

Encore faut-il observer que les voyelles ainsi obtenues ne représentent pas nécessairement toutes les nuances qui ont pu se produire. Comme l'[u] étymologique a été absorbé par l'[n] suivante, de même la voyelle sortie de cette [n] par anaptyx a pu se résorber à son tour.

Ce renouvellement indéfini du phénomène explique en partie la richesse des nuances qu'offre la voyelle. Ce mouvement de générations et d'extinctions successives ne ces-

1. *Atlas*, 501, « toile d'araignée ». Cf. ci-dessus, pp. 90-2.

2. *Atlas*, 511 : « Donne donc un sou à ce pauvre-ci. — Un autre encore à ce pauvre-là ! » — Cf. *ignaoute*, *Circulaire électorale de Saint-Gor*-81, 1904.

3. « *Un peu* de pain » ; « Donnez-en *un peu* ». Les résultats ont varié non seulement de sujet à sujet, mais encore chez la même personne.

sera qu'au jour où la qualité de la voyelle prothétique se sera fixée dans la conscience linguistique d'un groupe social, qui imposera une norme.

Tel est le cas d' [*unkwɛrɛ*] ¹ qui paraît bien s'être implanté à Labouheyre-1, à la place du primitif [*ɛnkwɛrɛ*]. Tel encore, au moyen âge, a été le sort de la particule honorifique *en*, tirée de domine, et qui, dans nos anciens textes, comme en provençal classique, se présente sous la forme *n* devant voyelle, et *en* devant consonne². On a supposé une fausse coupe dans les mots : *de n Guiraut*, *que n Guiraut* seraient devenus *d'en Guiraut*, *qu'en Guiraut*³. Il me paraît plus exact de voir dans l'*e* un développement prothétique de l'*n*⁴. D'abord variable de qualité, la voyelle n'a pas tardé à se fixer dans le langage courtois de la société méridionale, et c'est, sous une forme définitivement arrêtée, que le mot a dû s'introduire sur notre domaine avec la civilisation de la Provence.

Devant [*n-*] la prothèse vocalique n'apparaît que dans certains cas exceptionnels. Devant [*r-*] en revanche la prothèse est à peu près constante. Cette proportion correspond bien à ce qui s'est passé dans les langues indo-européennes, où les voyelles prothétiques apparaissent à peu près régulièrement devant *r-*, plus rarement devant *l-*, *m-*, *n-*⁵. En grec particulièrement, selon une théorie aujourd'hui admise, tout *ρ-* primitif initial a développé une prothèse. En arménien ancien, la prothèse devant *r-* s'est produite à la même

1. ARNAUDIN, 182 : *uncouère*.

2. V. A. THOMAS, *Essais*, p. 286 suiv., et G. PARIS, *Mélanges Couture*, 1902, p. 349-57.

3. Cf. SCHULTZ-GORA, *Zeit.*, XXVI, 588. ÉLISE RICHTER, *Zeit.*, XXVII, 193.

4. Est-ce ainsi que l'entend MEYER-LÜBKE, I, 634 ?

5. BRUGMANN, *Abrégé*, 284.

époque que la métathèse de consonne $+r$: elle est bien antérieure à la fixation de cette langue par l'écriture ; les mots iraniens que l'arménien a empruntés plus tard ont continué à recevoir la prothèse¹.

Dans le domaine roman, le développement d'un [a-] devant [r-] s'est produit sur divers points : non seulement en Gascogne, mais encore en Catalogne, dans l'Engadine, en Macédoine².

L'hypothèse d'une influence ibérique ou aquitanique, soutenue par Luchaire et combattue par M. P. Meyer³, ne semble donc point absolument indispensable pour expliquer la prothèse en gascon. Néanmoins, comme ce traitement se retrouve encore aujourd'hui en basque⁴, et comme il se fait jour, dès l'apparition des premiers textes, dans tout le domaine gascon, l'hypothèse de Luchaire n'est pas dépourvue de quelque vraisemblance.

En ce qui concerne notre domaine particulier, nos plus anciennes chartes, celles du XIII^e siècle, offrent une bonne proportion de prothèses : environ 67 cas avec prothèse, contre 43 sans prothèse⁵ :

MM. 1259 7 cas de prothèse⁶ contre 1 de non-prothèse⁷

1. M. GRAMMONT, *La métathèse en arménien*, *Mél. de Saussure*, p. 236.

2. MEYER-LÜBKE, I, 383.

3. *Rom.*, VII, 141.

4. *Grundriss*, I², p. 427. — M. Bourciez me fait observer qu'en basque, le phonème prothétique est *e* ou *a*. On a *e-*, semble-t-il, dans les emprunts anciens et directs au latin (*errot* « moulin ») ; *a-* dans les emprunts faits au gascon (*arroda* « roue »). Toutefois, ajoute M. Bourciez, la chose serait à vérifier.

5. Les cas douteux, tels que *n-Arricarde* ou *na-Ricarde*, et autres, n'entrent pas en ligne de compte dans cette statistique, établie tout entière d'après notre *Recueil*.

6. *Areconeg*, *artie*, *Aremon*, *Arosen*, *Aroqefort*, *Arams*, *arcebudz*.

7. *W. R.*, nom propre abrégé.

	1265	0	cas de	prothèse,	contre	2	de non-prothèse ¹	
	1266	1	—	2	—	1	—	3
	1270	0	—	»	—	3	—	4
	1274	5	—	5	—	3	—	6
	1277	0	—	»	—	2	—	7
Vi.	1277	13	—	8	—	7	—	9
SS.	1251	1	—	10	—	0	—	»
	1277	0	—	»	—	5	—	11
	1278	3	—	12	—	7	—	13
Mim.	1300	35	—	14	—	12	—	15
Baz.	1300	2	—	16	—	0	—	»

Total : 67 cas de prothèse contre 43 de non-prothèse.

Durant les ^{xiv}e et ^{xv}e siècles, les exemples de prothèse sont encore variés et relativement nombreux ; mais la quantité des *r-* initiaux devient plus grande. Au ^{xvi}e siècle, la proportion est de 18 prothèses, contre 165 non-prothèses :

1. *Renonciad, raiçon.*
2. *Artiencud.*
3. *W. R.*, nom propre abrégé.
4. *Raçon* (2 ex.), *renuncians.*
5. *Arreconoissens* (2 ex.), *arrezon* (2 ex.), *arrenunciad.*
6. *Ribes, riberes, recebuds.*
7. *Requerin, Ramon.*
8. *Aroquefort, arreconessem* (2 ex.), *artiem* (2 ex.), *artienud, a(r)re* (2 ex.), *arrendament, sa-en-arrer, arrenunciad* (2 ex.), *arraçon.*
9. *Sa en-rer, ribes, riberes, retenem, retengud, reuocade, requeriment.*
10. *Aren.*
11. *Receber* (2 ex.), *recebera, reuocades, renunciaments.*
12. *Arçi, Arumbes, artie.*
13. *Reconogo, renunciët, recebudz, rey* (3 ex.), *R. B.*, n. pr.
14. *Arremanent, arrende* (21 ex.), *Arronesuauis, Sent-Arroman, arrendudes, Arroquamador, arre* (2 ex.), *arremane, arremanent, arrequer, arrequeriren, arrequest, arazon, arreder, Arrufad.*
15. *Rey* (4 ex.), *remission* (2 ex.), *reffar, redempcion, recche, recebedors, restituisquen, rendes.*
16. *Araçon, arrezon.*

MM.	1509 m.	0	cas de prothèse contre	8	de non-prothèse	1
	1509 d.	0	— » —	7	—	2
	1514	0	— » —	12	—	3
	1546	0	— » —	8	—	4
Roq.	1550	4	— » —	11	—	6
Vi.	1507	0	— » —	17	—	7
SS.	1510	6	— » —	34	—	9
T.	1505	5	— » —	29	—	11
	1519	0	— » —	7	—	12
Cont.	1515	1	— » —	17	—	14
Mim.	1535	0	— » —	6	—	15
	1538	2	— » —	9	—	17

Total : 18 cas de prothèse contre 165 de non-prothèse.

1. *Re, relinquit, resingnat, reelement, requery, retengossi, rerfar, res.*
2. *Re, resignat, resigne, reuocquedere, retengut, requery, rerfar.*
3. *Re, reuocquedor, recebent, reconego (5 ex.), reconegon, realle, registre.*
4. *Real, raison, Ramon (2 ex.), respectiuement, renunciien, renunciation, requerin.*
5. *Ariueres, ariuere, Aribot, ariu.*
6. *Reconegut, reson (2 ex.), reconeschen, riguors, renuncia (2 ex.), renunciations (2 ex.), Roquefort.*
7. *Rente (6 ex.), raison, Ramon, renuntiat, rigor, renunciation (2 ex.), re, retenir, rerfar, reau, requerit.*
8. *Ariu, arrendemens, arretges (2 ex.), arreseguer (2 ex.).*
9. *Registre (3 ex.), receptes (5 ex.), referent, restant, Reulin (2 ex.), recebu (2 ex.), recebut (6 ex.), romput, reste, rey, roge (2 ex.), rossins, replicques, resseguar, rendutz, rendes, reuenues, remborsera, recrubar.*
10. *Arriu (5 ex.).*
11. *Rigor (2 ex.), remustran (2 ex.), res (3 ex.), regart, requeste, remetut (2 ex.), rende (4 ex.), regidor (2 ex.), resonable (2 ex.), ratifficar, recebent, reserban (2 ex.), reaus, remission, renunciacions, requerin, requeritz, retenguy.*
12. *Reverend, rentes, renuntiar, rigor, renunciations, requises, rethiengu.*
13. *Arebendes.*
14. *Reverend, rector, res (2 ex.), reconegut, reconeixen, requerit, rius, Ries-taus, rason, rende (2 ex.), ribeyres, rigor, remostrate, requerin, retingossi.*
15. *Reconego, rigor, reyaus, reclam, renunciat, renuncie.*
16. *Arriu (2 ex.).*
17. *Resignen, recepuent, reson (2 ex.), rende (2 ex.), reconegut, reconeixen, recepueude, requeren, requis.*

Les traductions des anciens textes en dialectes modernes donnent, en 1906, des résultats analogues, bien que la différence soit moins tranchée : 10 cas de prothèse, contre 43 sans prothèse.

MM. 1906	1	cas de prothèse ¹	contre	2	de non-prothèse ²
Roq.	—	0	—	4	3
Vi.	—	1	—	7	5
SS.	—	1	—	8	7
T.	—	2	—	9	9
Mim.	—	0	—	6	10
Baz.	—	2	—	3	12
Mor.	—	0	—	3	13
Cont.	—	3	—	1	15

Total : 10 cas de prothèse contre 43 de non-prothèse.

Le dépouillement des textes littéraires en patois actuel accuse une proportion différente : les 30 premières pages des *Contes* de M. Arnaudin offrent environ 41 prothèses, contre 37 non-prothèses; les *Countes* de M. Sourbets contiennent 30 prothèses, contre 38 non-prothèses.

1. [*Ařé.*]
2. [*Rřentrěbė, řęntrėra.*]
3. [*Rřėkuhort* (2 ex.), *řėbiėnuts, řėgus.*]
4. [*Ařiw.*]
5. [*Rruzė, řėbukable, řėkunėėuk, řėnuřsėk, řėsėbuts, řėkėtė, řėzuř.*]
6. *Ařė.*
7. [*Rřėkuřĩ, rusĩn* (3 ex.), *řėliyus*] (2 ex.).
8. [*Ařė*] (2 ex.).
9. [*Rřėglat, řėzonablė* (2 ex.), *řėsėbėn, řėzerban, řėntė*] (3 ex.).
10. [*Rřėmisĩuř, řėntė*] (3 ex.).
11. [*Ařė, ařėmat.*]
12. [*Rrapurtats, řėtart, řėntė.*]
13. [*Řėsėbėn, řėndut, řėklaman.*]
14. [*Ařėbeyres, ařėus, ařėbė.*]
15. [*Rřėzuř.*]

De ces derniers chiffres, il ne faudrait sans doute pas conclure que la prothèse soit, à l'époque moderne, sensiblement en progrès sur le xvi^e siècle. La nature des textes dépouillés explique la différence : les documents administratifs et notariaux du xvi^e siècle offrent une plus grande proportion de mots de pratique et de termes savants ; le vocabulaire est autrement rustique dans les récits modernes. Néanmoins il semble bien que, depuis le xvi^e siècle, la prothèse n'a pas perdu de terrain : nos traductions de chartes en patois moderne en font foi. Au contraire, entre le xiii^e et le xvi^e siècle, la prothèse a considérablement diminué en fréquence. C'est donc avant l'apparition des premiers textes que se place l'âge d'or de la prothèse.

Bien plus, il est probable qu'elle était déjà en usage entre le v^e et le viii^e siècle, époque où la voyelle proto-nique non initiale est tombée. En effet, des dissyllabes anciens devenus trissyllabes par le développement de l'[a-] prothétique, ont perdu leur voyelle primitivement initiale, lorsque cette voyelle n'était pas [a-] : *renovire *arnavir*¹ ; retinere *artie*², *artiem*³ ; *removitas *armotes*⁴ recipere, *arcebudz*, *arsebud*⁵, *recapitare + -aria, *arcardere*⁶, *reniculu* [a^{rn}él, a^{rn}én]⁷. Ce dernier exemple montre que la prothèse est antérieure à la chute de l'-n-, puisqu'elle l'a empêchée.

En ce qui concerne la répartition géographique actuelle de la prothèse, l'on peut dire que les Landes sont, avec les

1. SS. 1262, dans Du Buisson, I, 229.

2. *Recueil*, MM. 1259, 8. 1329, 8.

3. *Ib.*, Vi. 1277, p. 69, l. 7 ; 13.

4. *Ib.*, SS. 1480, XXX, 4. — Cf. GILLIÉRON, 156.

5. *Recueil*, MM. 1259, 7. 1316, 16. SS. 1268 (dans Du Buisson, II, 207). — Cf. GILLIÉRON, 1135, n° 698.

6. SS. 1480, XXVIII, 10.

7. *Atlas*, 450, « rognon ».

Basses-Pyrénées, le refuge de l'ancienne prothèse, menacée sur la périphérie du domaine gascon ¹. C'est le long du littoral de l'Atlantique que des mots comme [aṛòʒè] rosa, en lutte contre [ṛòʒè], ont le mieux gardé leur aspect indigène ². Pour les mots héréditaires, notre domaine est le plus souvent resté fidèle à la prothèse : celle-ci est générale dans [aṛòdè] rota ³, [aṛaʒim, aṛé-] *racimu ⁴, [aṛaṇ] rana ⁵, [aṛabè] rapa ⁶, [aṛuʒiyè, -ʒi] resina ⁷, [aṛidè, -ʒè] ridere ⁸, [aṛaṇuṇ] *renione ⁹, [aṛat] a. h. al. rato ¹⁰, [aṛèdaʎ] déverbal de re + daculu + are ¹¹, [aṛestèt, aṛestèrè] rastellu, rastella ¹² [aṛèlè] regula ¹³, [aṛiv] rīvu ¹⁴, [aṛè, aṛèy, aṛə] rem.

Des formes telles que [ṛaʃè] ¹⁴, [ṛuṇka] ¹⁵ à côté de arrounca ¹⁶ roncare, [ṛèsèbut] ¹² à côté de [aṛsèbut], [ṛiçè] ¹² à côté d'arrique ¹⁶, [ṛundè] ¹² à côté d'[ardun] rotundu. [ṛulè] ¹², [ṛuynat] ¹⁷, [ṛèmèdi. -ri] ¹⁸ sont manifestement des emprunts. — Quant à [ṛèy. rəy] ¹⁹, il est plus étonnant. Il paraît y avoir eu solution de continuité dans la transmission orale de re ge.

1. Voir *Revue de dial. rom.*, I, 125.

2. GILLIÉRON, 1163. Cf. 1173.

3. *Atlas*, 312, « roue ». Cf. GILLIÉRON, 1170.

4. *Ib.*, 441, « raisin ». Cf. GILLIÉRON, 1129.

5. *Ib.*, 440, « rainette ».

6. *Ib.*, 442, « rave », voir la légende.

7. *Ib.*, 447, « résine ».

8. *Ib.*, 448-9, « rire ».

9. *Ib.*, 450, « rognon ». [Aṛèruṇ] est une métathèse : cf. *An. du Midi*, XV, 211.

10. Vérifié sur tous les points du domaine.

11. *Atlas*, 443, « regain ».

12. Vérifié sur tous les points du domaine.

13. *Atlas*, 471, « soc ».

14. *Ib.*, 442, « rave ».

15. GILLIÉRON, 1164, « ronfler ».

16. LESPY, s. v°.

17. *Atlas*, 454, « ruiné ».

18. *Ib.*, 444, « remède ».

19. *Ib.*, 534, « comme un roi ».

Si la prothèse apparaît régulièrement dans les cas d'une [r-] initiale ancienne et étymologique, il n'en est pas de même lorsque l'initiale [r-] est d'origine secondaire. Outre le cas de [r̥uɛinɯn̄] ¹, où l'[r-] n'a paru que postérieurement, et qui est assez isolé, il faut examiner celui des mots latins en fr- > [h̥r̄ -- > r̄-].

A première vue, des mots tels que [aṛagè] fraga ², [aṛumik, aṛumigè] formica ³, [aṛiɛstè] fenestra ⁴ semblent prouver que la prothèse a lieu devant [r-] < fr- comme dans les autres cas. Mais ce n'est là qu'une apparence ⁵. En réalité il n'y a pas de prothèse ; les exemples suivants en font foi : fratre [ṛay] ⁶, frumentu [ṛumɛn̄] ⁷, a. h. al. furbjan [ṛubi] ⁸, fructu, *fructa ⁹ [ṛuylè, ṛutè] ¹⁰, fraxinu [ṛɛɛ] ¹¹, frigidu [ṛét, ṛet] ¹², furunculu [ṛunklè] ¹³, formaticu [ṛumadyè] ¹⁴, febre [ṛiwlè] ¹⁵, flebile > *[ṛɛwlè > ṛɛwlè] ¹⁶, fricare rega ¹⁷, *frictiare > dév. resse, anciennement

1. *Atlas*, 452, « rossignol ».

2. *Ib.*, 210, « fraise » ; 211, « fraisier ».

3. GILLIÉRON, 605, « fourmi » ; ARNAUDIN, 228, 296.

4. LESPY, s. v°. Cf. J. PASSY, *Ossalois*, 82-5.

5. Telle n'est pas l'opinion de ZAUNER, § 17, p. 17.

6. *Atlas*, 213, « frère ». Cf. *ray* ARNAUDIN, 164 ; SOURBETS, *PL.*, 1904, 42. *Recueil, Appendice*, Cont. 1906, 29.

7. *Ib.*, 215, « froment ». Cf. *roumèn*, SOURBETS, *C.*, 2.

8. *Ib.*, 208, « fourbir ». Cf. *roubi*, SOURBETS, *PL.*, 1903, 7.

9. Cf. MEYER-LÜBKE, I, 54.

10. *Atlas*, 217, « fruit ». Cf. *ruyte*, ARNAUDIN, 197.

11. *Atlas*, 212, « frêne ». Cf. GILLIÉRON, 614. SOURBETS, *PL.*, 1903, 29. *Recueil, Appendice*, Vi. 1906, 1.

12. *Atlas*, 214, « froide ». Cf. GILLIÉRON, 612. SOURBETS, *C.*, 2 : *rét*. ARNAUDIN, 219 : *reut*, 160 : *ênrèdoulit*.

13. *Atlas*, 220, « furoncle ».

14. *Ib.*, 215, « fromage ». Cf. GILLIÉRON, 613.

15. Voir ci-dessus, p. 44 et la note 4.

16. A. Luxey-40. — Cf. *freu* : ABBADIE, *Livre Noir de Dax*, 159 ; *enfrenolir* : *Recueil*, SS., 1277, 13. Vi. 1277, 36 B, C.

17. LESPY, s. v°.

fresse « piste » ¹, *fractu reyt* « pauvre » ², *rountchi* « froncer » ³ cf. v.fr. *froncir*, cat. *frunsir*, esp. *fruncir*, *routcha* « frotter » ⁴, *rexenc*, *raixenc* « pourceau » ⁵ cf. v. fr. *fresange*, prov. *fraisenga*. — Pour tous ces mots, je ne connais — et le dictionnaire de Lespy ne donne — ni à l'époque moderne, ni dans les textes anciens, aucun exemple de l'[a-] prothétique ⁶.

Le maintien pur et simple de l'[r-], à l'initiale de tous ces mots, n'est pas surprenant, si l'on songe à la chute tardive de l'[b-]. Les textes du moyen âge conservent presque tous la graphie *fr-*, dans laquelle l'*f-*, on le sait, peut représenter [b-], et le représente vraisemblablement dès une époque assez reculée ⁷ : *frair* ⁸, *froment* ⁹, *fruit*, *frute* ¹⁰, *fromatges* ¹¹, *Freisso*, *Fresso*, *Freisson* ¹². — Mais ce dernier mot fournit les

1. LESPY, s. v°. — Cf. LÉVY, *Pet. dict.*, v° *fresa*.

2. LESPY, s. v°. — Cf. *reyte*, *reytiu*. — *Recueil*, MM. 1318, 63 : *frayt*.

3. ARNAUDIN, 166.

4. ARNAUDIN, 203. J'ai recueilli moi aussi la même forme à 2, 4, 6, 7, 10-5, 20, 47, 54, 56, 67, 69, 76, 82.

5. LESPY, s. v°.

6. Dans les archives municipales de Luz (B.-Pyr.), on lit dans un acte de 1475, l. 85 (DD, 36) : *B. de Arrumen*. Il est peu probable que ce soit *frumentu*.

7. Voir LUCHAIRE, *Études*, 207-8. ZAUNER, § 19, p. 19. Dans *Revue de dial. rom.*, I, j'ai tort de considérer le fait comme relativement récent : voir E. BOURCIEZ, *El. de ling. rom.*, 269, c.

8. *Recueil* : *frayre* Mim. 1300, 2 ; 3 ; 4 ; 16, 36 ; 77 ; — *frair*, -yr MM. 1266, 1 ; 5 ; 14. Baz. 1300, 1. T. 1317, 4 ; — *frai*, *fray* MM. 1266, 4 ; 5 ; 19 ; 18. 1274, 3. 1277, 39. 1306, 5. 1458, 8. 1465, 5 ; 7. 1514, 23. Vi. 1277, 8 ; 21 ; 25 ; 26 ; 36 ; 44. 1498, 1. Roq. 1474, 44. 1550 CCXV, 15. SS. 1278, 11. 1302, 11. 1399, 14. 1437, 6 ; 7 ; 9, etc. 1510 IV, 17 ; VII. 16. Baz. 1328, 10 ; 18. 1363, 2. Cont. 1515, 4.

9. *Ib.*, Vi. 1277, 12. SS. 1519, XV v°, 4. T. 1505, 28.

10. *Ib.*, *fruit*, -yt. MM. 1316, 8 ; 15. Vi. 1256 (dans LUCHAIRE, 80) ; 1277, 14. 1507, 25 ; 26. Roq. 1499, I v°, 24. Mor. 1444, 7. Mim. 1300, 60 ; 78 ; — *frut* Roq. 1447, 12 ; — *frute* SS. 1480, XXVIII, 13. 1519, XVI v°, 2.

11. *Ib.*, SS. 1480, XXV v°, 19.

12. *Ib.* *Freisso* MM. 1306, 5 ; 8 ; 9 ; 69. Vi. 1310, 1 ; 5 ; 30 ; 41. -

premiers exemples de la chute de [h-] : aux XIV^e et XV^e siècles : *recho*¹, *Reyxo*² ; plus tard *rachōus*³. Ces graphies concordent avec d'autres qui apparaissent dans le Béarn dès 1385 : *Raxo*, à côté de *Fraxo*⁴ ; *Ranquine*, *Rangole* (noms de femmes), à côté de *Franquine*, *Frangole*⁵.

Toutefois la chute de [h-] qui a commencé à se produire dès cette époque n'a pas été générale dès l'abord. Au début du XVII^e siècle, Ader écrivait encore *brede*⁶, *braguere* [?] ⁷, *breta*⁸ etc. Bien plus, à l'époque actuelle, l'[h-] a paru sensible à M. Edmont qui a noté [*brumadyè*]⁹, [*brèt*]¹⁰ à Sarbazan-72, Grenade-59, Tartas-18, etc., [*brut*]¹¹ à Sabres-20, etc. [*bragè*]¹² à Sabres-20, etc. — Ces notations, il est vrai, ne concordent guère avec les miennes, et les sujets que j'ai consultés ne m'ont pas semblé avoir conscience d'une [h-]. Néanmoins je n'ose contredire formellement le témoignage de M. Edmont, car, moi-même, pour deux mots, j'ai noté à Cauna-29 : [*rhémî*], métathèse de *[*brémî*] « racler de la gorge » ¹³ *fremîre, [*s-énhréma*] « s'engager » firmare ¹⁴.

Freixo 1495, 47. MM. 1546, 6 ; — *Fresso* Vi. 1277, 16 ; — *Freisson* MM. 1265, 6. Vi. 1316, 9 ; 73. 1393, 2 ; 38. 1406, 1 ; 3 ; 5 ; 6 ; 16 ; 17 ; — *Fresson* Vi. 1393, 32.

1. SS. 1367, dans Du Buisson, I, 324.

2. Deux exemples, d'un notaire bien campagnard : *Recueil*, Vi. 1498, 3 ; 51.

3. *Arch. mun. Bégaar*, copie de 1765 d'un acte de 1331.

4. Voir P. RAYMOND. *Dénombrement général des maisons de la vicomté de Béarn*, Pau, Ribaut, 1873, p. 61.

5. Voir LUCHAIRE, *Études*, p. 207.

6. *Cat.*, LXI.

7. *Ib.*, XCV.

8. *Gentilh.*, 790.

9. GILLIÉRON, 613, « fromage ».

10. *Ib.*, 612, « froid ».

11. *Ib.*, 615.

12. *Ib.*, 608.

13. LESPY, s. v^o, *rem*, cite *rhém* firmu dans un catéchisme d'Oloron de 1788.

14. Cf. encore pour le Bigorre, NABAILHET, *Fables*, 25 : *broumigo* 26, *broumatye*.

Il faut donc admettre que la tendance des dialectes à éliminer [b-] initial devant [r-] s'est manifestée dès la fin du moyen âge, mais qu'elle n'a pas encore complètement prévalu à l'heure présente. Quoi qu'il en soit, cette tendance est réelle.

Certains parlers de la montagne et de la Haute-Garonne évitent le groupe [hr-] par l'insertion régulière d'une voyelle qui se dégage de l'[r-] par *anaptyx*¹ : [harago] « fraise » à Bagnères-de-Luchon ; — [hérêeu] « frêne » à Bagnères-de-Luchon, Castillon, Martres-Tolosanes ; — [héruto] « fruit » à Bagnères-de-Luchon, Martres-Tolosanes, Carbonne ; [héruto] à Castillon ; — [hérêt, hérête] « froid » à Tramesaygues, Lannemezan, Saint-Gaudens, Bagnères-de-Luchon, Castillon, Martres-Tolosanes, Carbonne ; — [hérêsko] « fraîche » à Saint-Gaudens, etc.

La graphie *farair* qui se présente dans un de nos vieux textes landais², corrigée en *frair*, ne paraît guère être autre chose qu'une faute de copiste. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si la tendance à la résolution du groupe par l'*anaptyx* s'est manifestée dans les Landes, elle a vite avorté. Les graphies anciennes, *Reyxo*, *recho*, et les documents modernes montrent que nos dialectes tendent à résoudre le groupe [hr-] par chute pure et simple de [b-].

La date tardive de cette chute a empêché la prothèse de l'[a-]. Au moment où l'[r-] a fait son apparition à l'initiale, l'action de la prothèse avait fini de s'exercer.

A cette théorie, on peut objecter les trois mots cités au début : [aṛagè, aṛiṣtè] et [aṛumik]. — Je répondrai que ce sont trois substantifs³, dont deux, du féminin, [aṛagè] et

1. Voir B. SARRIEU, *Rev. de la rom.*, XLVII, 98, et GILLIÉRON, s. vis.

2. *Recueil*, MM. 1266, 14.

3. *Arreuydi*, de frigidu (ARNAUDIN, 146 : cf. LESPY : *arreda*), *arrema*, de firmu (à Vieille-Soubiran-82), *arreuli*, de flebile, sont des composés ou des parasynthétiques formés avec la préposition *ad-*.

[*ar̥iɛstè*], ont subi l'agglutination de l'article ¹. Quant à [*ar̥um̥ik*] m., à côté duquel existe d'ailleurs [*ar̥um̥igè*] f. ², il a aussi subi l'agglutination, et il a changé de genre selon un procès analogue à celui qui a produit les masculins [*agram*, *alum*] ³. Au surplus, dans ces trois mots, l'analogie des nombreux substantifs en *ar-* a pu favoriser l'agglutination.

Telles sont les limites dans lesquelles s'est étendue la prothèse phonétique devant *n-* *r-*. Quelle est la cause du phénomène? Sievers ⁴ explique la fréquence de la prothèse devant *r-*, *l-*, *m-*, *n-*, dans plusieurs langues, par une attaque forte de la consonne, au lieu de l'attaque douce ordinaire. En effet, la prononciation énergique du patois [*nɥ*] du fr. *non* ou de l'Allem. *nein*, peut, dans un moment de passion, produire une résonance préparatoire de la consonne : [*'nɥ*, *'nō*, *'nɔ̃n*].

Néanmoins, il me semble peu probable que cette explication soit valable pour la prothèse gasconne. En ce qui concerne le développement d'une voyelle devant [*ɲ-*], nous avons vu qu'il ne se produit justement que dans des mots particulièrement affaiblis dans la prononciation courante. Cette circonstance exclut l'hypothèse d'une influence emphatique. La prothèse s'explique bien mieux par un défaut d'accord entre le jeu des cordes vocales et celui de la langue et du

1. Voir ci-dessus, p. 16. LÉSPY, comme forme ancienne, donne *rague* et non *arrague*.

2. Cf. l'incertitude du genre dans le mot français.

3. Voir ci-dessus, p. 17 — [*Ar̥ɛ̃eu*] qu'a noté M. Edmont (carte 612) est tout à fait isolé. Il peut très bien s'expliquer lui aussi par une forme féminine de *fraxinu* : V. MISTRAL *fraisso*-2; LABERNIA *freixe bort*. Près de Luchon (H^{te}-Gar.), il y a le pic et la vallée de la *Frèche*.

4. *Grundzüge*, § 370.

voile du palais. Un retard de ces deux organes sur le premier entraîne tout naturellement l'anaptyx.

Si maintenant l'on veut expliquer le développement d'un [a-] devant [r-], par une attaque forte de cette consonne, le meilleur argument est qu'en effet, l'*r* qui suit l'[a-] prothétique est souvent fortement roulée dans la prononciation actuelle, ainsi d'ailleurs que l'*r* initiale en espagnol. Mais il s'en faut que cette prononciation soit aujourd'hui aussi générale qu'on a bien voulu le dire ¹. Les textes anciens n'offrent très souvent qu'une seule *r* : *aram* ² *ramu*, *arencure* ³ **rancura*, *arazon*, *arezon* ⁴ *ratione*, *arenh* ⁵, *arei* ⁶ *rem*, *arendar* ⁷, **rendita* + *are*, *ares* « quelqu'un » ⁸ *res*, *ariucra* ⁹ **riparia*, *ariu* ¹⁰ *rivu*, *Aroquefort* ¹¹ **rocca*, *arode* ¹² *rota*, etc. — D'autre part, il est bon de retenir l'observation de M. Camélat ¹³ : dans le patois d'Arrens, si on veut insister par emphase sur un mot en *ar-*, la voyelle [a-] disparaît, et il reste une [r̄] fortement roulée. — Enfin, l'expérimentation montre que, lorsque la vibrante est prononcée avec énergie, les vibrations laryngiennes sont en retard ¹⁴.

Il est donc possible que l'[a-] ne soit pas sorti de [r̄-].

1. M. Edmont a très souvent noté [ar-] et non [ar̄-].

2. *Recueil*, Vi. 1395, 15.

3. Perquie 1256 dans LUCHAIRE, 83.

4. *Recueil*, Vi. 1310, 18. Baz. 1300, 3. Mim. 1300, 50; 76. — Vi. 1316, 16. 1349, 20. Baz. 1328, 12. SS. 1437, 21.

5. *Ib.*, Vi. 1310, 30.

6. *Ib.*, SS. 1251, 7. 1278, 9.

7. *Ib.*, Roq. 1499, I v°, 18. SS. 1480, XXIX, 19.

8. *Ib.*, Vi. 1316, 35. Cf. sur cet emploi en prov. KÖRTING, 7937.

9. *Ib.*, Roq. 1474, 50; 51. 1550, CCXV, 12.

10. *Ib.*, Roq. 1550, CCXV, 25. Vi. 1310, 14. 1349, 8. SS. 1399, 7. 1519, XXVIII, 2.

11. *Ib.*, Vi. 1277, 12. Roq. 1474, 2.

12. *Ib.*, SS. 1519, XXIX, 4.

13. *Rev. d. pat. gall. rom.*, IV, 232.

14. ROUSSELOT, *Principes*, p. 487, fig. 249 : *ra*.

Pourquoi ne pas admettre une *anaptyx* analogue à celles dont il a été question ci-dessus ¹? La voyelle de la syllabe primitivement initiale a pénétré partiellement à travers l'[r-], comme en zend, *ri- ru-*, sont devenus *iri-, uru-* ². Ce fragment de voyelle, s'infiltrant à travers l'[r-], a transpiré à l'initiale, et, coloré en [a] par l'[r], il a dans la suite formé syllabe ³.

c) Prothèse devant consonne.

Tandis que les sonantes, à l'exemple des voyelles, peuvent se segmenter par le fait seul de leur présence à l'initiale, les consonnes proprement dites n'admettent la prothèse que si elles sont en groupe. Ces groupes à traitement prothétique se ramènent à deux classes, suivant qu'ils commencent par [ʃ-] ou par [h-].

L'histoire du groupe fr- [hr-], qui vient d'être exposée, prépare celle du groupe fl- [hl-]. Les parlers landais sont d'accord avec la plupart des autres dialectes gascons pour éviter [hr-] à l'initiale : il en est de même pour [hl-]. Des formes comme *blac* « faible » ⁴ *flaccu*, *blouri* « fleurir » ⁵ *florire*, *blames* « flammes » ⁶ *flammas*, etc., à peu près inconnues dans notre domaine à l'époque actuelle ⁷, ne

1. Voir ci-dessus, p. 89.

2. Voir. BRUGMANN, *Abrégé*.

3. *Atlas, Graph.*, 124 : [aṛuṇys]. L'a dure environ 6 centièmes de seconde, c'est-à-dire plus que l'u atone qui en dure environ 5.

4. ADER, *Gentilh.*, 2486.

5. *Ib.*, 1334.

6. *Ib.*, 1112.

7. Cf. toutefois *blou*, *blouri* à côté de *ehlou*, *ehlouri*, ARNAUDIN, 165. — Il est d'ailleurs possible que les premières formes soient sorties des secondes : cf. ci-dessous, p. 140. — Cf. encore GILLIÉRON, 582 : [hlyʃ] à Grenade et à Hagetmau.

sont plus très répandues en Gascogne ¹. Dans la plus grande partie du territoire, la tendance à la simplification du groupe initial est très forte.

Mais ici, il ne paraît pas en général y avoir eu insertion de voyelles entre l'[h] et l'[l] : l'on a déjà constaté la répugnance de nos dialectes pour l'anaptyx de l ². La résolution du groupe [hl-] a été obtenue soit, comme pour [hr-], par chute pure et simple de [h-], soit par prothèse d'une voyelle.

De ces deux procès, le premier a prévalu dans la partie orientale de la région gasconne ; le second l'a emporté à l'Ouest. Ici, le mot flamme s'est développé en [ehlame] : là, il s'est atrophié en [lame] ³. La frontière entre le pays de la prothèse et celui de la chute de [h-] traverse la partie orientale de notre domaine, suivant d'assez près l'ancienne limite politique du Marsan et de l'Armagnac (Eauzan). C'est elle qui sépare [lajèt] ⁴ de [ehlajèt] flagellu ⁵. La ligne de démarcation n'est pas absolument fixe : elle se déplace un peu vers l'Est dans certains mots : pour flores, notre domaine n'a fourni [lys] que sur un point,

1. GILLIÉRON, 579, « flamme » : [hlamo] ; 580, « fléau » [hlayèt] ; 540, « fleur de farine » [blu].

2. Voir ci-dessus, pp. 92-3.

3. *Atlas*, 200, « flamme ». La forme lame manque à GILLIÉRON, 579. [Lamo] m'est attesté par M. Ducamin, pour Lanne-Soubiran, à côté de [éslamo]. Quant à [flamè], l'extension géographique du [f-] initial, qu'on peut remarquer non seulement dans ce mot, mais dans d'autres mots en [fl-] ou en [fr-], prouve que l'emprunt est un moyen que la langue emploie, quand elle le peut, pour éliminer les phonèmes ou groupes de phonèmes auxquels elle répugne. La même remarque peut être faite à propos du groupe [hr-] : cf. *Atlas*, [fragè] fraga ; [fray] fratre, etc.

4. *Atlas*, 201, « fléau ». Cf. GILLIÉRON, 580. A Lanne-Soubiran [lajèt].

5. Et non *ex-flagellu, comme l'ont bien vu MM. Gilliéron et Roques : *Rev. phil. fr.*, XX, 136, note.

à La Bastide-d'Armagnac-86¹ ; tandis qu'[*ehlɥs*] apparaît en différents endroits² ; mais [*ɥs*] est sans doute dominant dans le Gers³. — On peut comparer encore : flores cunt [*lurɛɛn*] au Frèche-87 ; [*ehlurɛɛn*, *ehlurɛɛn*] ailleurs⁴ ; flore + -one⁵ [*lurɔn*] dans le Gers, à Lanne-Soubiran ; [*ehlurɔn*] dans le Marsan ; flammula + suffixes⁶ [*lãmbréjo*] dans la partie orientale du Gers ; [*ehlambréjo*] dans la partie occidentale ; [*ehlambréj*] dans notre domaine, à Saint-Sever-38, Saint-Maurice-58, Grenade-59 ; [*ehlumbrij*] à Ygos-23, Lamothe-28, Cère-44, Bascons-57, Saint-Cricq-65 ; [*ehlumbrijét*] à Betbezer-85, [*ehlumbrijk*, *eh-*] partout ailleurs⁷ ; flatu⁸ [*ehlɔt*, *ihɔt*]. Dans ce dernier mot, l'on doit remarquer l'emploi de [*i*] comme voyelle prothétique. Ce fait trouvera son explication plus loin.

Pour l'instant, il faut rendre compte de l'apparition, dans la syllabe initiale, d'un [*s*, *ʒ*] au lieu de [*b*]. A peu près tous les mots qui viennent d'être énumérés présentent des variantes avec [*s*, *ʒ*] : [*eslɔt*, *exlɔt*, *eslumbrijk*, *exl-*, *eslurɔn*, *exl-*, *ehʒl-*, *ehlurɛɛn*, *éʒlɔmè*, *eslɥ*, *éhsɥ*], etc. Un simple coup d'œil sur les cartes montre que la répartition géographique de [*s*, *ʒ*] est sporadique.

1. Chez o) ; m) a déjà [*flɥs*]. — Les formes en [*ʃl-*] viennent du Nord et de l'Est.

2. « Les fleurs des champs » : à 7, 9, 12, 16, 26, 32, 34, 41-3, 52, 69, 74, 75, 78. — Ailleurs [*flɥs*] ou [*flɔks*] ; SOURBETS, *PL.*, 1904, 42 : *flous*. Cf. ARNAUDIN, 165 ; mais *flou*, 309.

3. Là où [*flɥs*] ne s'est pas implanté. — A Lanne-Soubiran [*ɥs*].

4. *Atlas*, 202, « fleurissent ». A Lanne-Soubiran [*lurɛɛn*].

5. *Atlas*, 220, « furoncle ». — Cf. GILLIÉRON, 1574. — Le sens de « furoncle » se déduit aisément de celui de « fleuron » : cf. fr. *bourgeon*.

6. GILLIÉRON, 439, « éclair ».

7. Vérifié sur tous les points du domaine.

8. *Atlas*, 159, « enflé ». Cf. GILLIÉRON, 653, « goître ».

Mais il ne faudrait pas se laisser tromper par les apparences. Originellement, l'[s] n'est pas l'accident, mais bien la règle sur la plus grande partie du domaine. L'aspiration de l'[s] étymologique en [h] devant consonne sonore, et en particulier devant [l] est maintenant un fait accompli dans les Landes ¹ ; l'[s] n'apparaît plus que dans la prononciation des personnes d'une certaine culture, qui ont, plus que les autres, la conscience réfléchie de leur langage, et qui s'observent en parlant. Or, chez les sujets de ce genre, c'est l's que j'ai d'ordinaire observée comme forme consciente dans les groupes sortis de fl- latin : [eslu, eslamè], etc. ². Au surplus l'[s] est attestée historiquement en Béarn depuis le moyen âge : les graphies toponymiques *Eslayoo* à côté de *Flayoo*, *Eslorenthies* à côté de *Florenthies* datent de 1384 et 1402 ³.

Si donc l'on est autorisé à admettre que l'[h] actuelle de notre domaine est sortie, dans ces mots, d'une [s] antérieure, comment faut-il expliquer cette [s] ? J. Passy la considérerait comme due à une prononciation inverse : la coexistence dans les textes anciens de deux séries de formes présentant indifféremment s ou f prouverait que f et s s'étaient confondus en une seule prononciation [h]. *Eslayoo* aurait été tiré de **Ehlayoo*, sur le modèle de *eslegir*, forme consciente de *ehlegir*.

Cette théorie se heurte à des objections, sur lesquelles il est inutile de revenir ⁴. L'aspiration de [s] + consonne est un fait moderne. Aussi le plus simple est-il d'admettre

1. V. ROUSSELOT, *Modific.*, 227 ; ARNAUDIN, 160-1. Les preuves abondent dans l'*Atlas* : voir, entre autres, carte 269.

2. Cf. LESPY *eslam* et mots suivants. — Cf. SOURBETS, C., 24, *éslade*. — Mais ARNAUDIN *ébila* : l'auteur s'applique à reproduire le patois avec exactitude.

3. Voir PASSY, *Ossalois*, 83.

4. Voir *An. du Midi*, XVIII, 98.

avec M. Zauner ¹ qu'il y a eu passage phonétique de lat. f à [s].

Il est difficile de décider si [s] est sorti de [f] ou s'il est une transformation de [h]. Bien que le passage de [h] à [s] soit, d'après les données de la linguistique générale ², pour ainsi dire sans exemples, et bien que la série [ʃ] > sl > sl] paraisse à première vue plus naturelle, je serais porté à admettre les trois stades [ʃ] > hl > sl] ³.

La transformation, conditionnée, de [h] en [s] peut s'expliquer physiologiquement : la consonne [h] la plus répandue dans les langues germaniques est surtout caractérisée par la force du souffle qui sort vivement des bronches, tandis que les organes de la bouche sont en position vocalique ⁴. L'[h] landaise au contraire est en quelque sorte plus extérieure : les voies buccales de la phonation sont plus resserrées, plus proches de l'articulation consonantique, la langue « se creusant pour laisser le courant d'air frôler librement les parois ⁵ ». La préparation de [l] amène le devant de la langue à se soulever ; avant que le bout de la langue prenne son point d'appui pour l'articulation de [l], les bords, légèrement relevés de chaque côté, ont effleuré le palais, produisant un sifflement voisin de [s] ⁶.

La prothèse de la voyelle est-elle antérieure à la transformation de l'[h] en [s] ? [Ehly] a-t-il précédé [esly] ? Ou bien [hly] a-t-il donné d'abord [sly], d'où [esly] ? L'absence de graphies **Eflayoo en regard de Eslayoo semble parler

1. ZAUNER, p. 17, § 17.

2. A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, dans *Rivista di Scienza « Scientia »*, IV, p. 8 du tirage à part.

3. C'est à peu près la théorie de M. Zauner, mais l'hypothèse d'un stade [ʃl] complique inutilement l'explication.

4. JESPERSEN, § 88.

5. ROUSSELOT, *Principes*, 908.

6. *Atlas, Pal. art.*, p. 57, f. 9, 11, etc. Le [s] landais est, par l'articulation de la langue, voisin de [ɛ].

en faveur de la dernière hypothèse. Mais le traitement de [b] devant [y, w], traitement dont il va être question, montre que l'[e] prothétique a très bien pu se développer devant un groupe initial [hl-].

La carte du mot « filer » présente une coïncidence curieuse : [h-] paraît à l'initiale partout où cette consonne est suivie d'un [i] voyelle ; là où l'[i] est devenu consonne, un [e] prothétique s'est développé ¹. Notre domaine est divisé en deux districts différents : 1° [hila, hiala, hiêla]; 2° [ehyala, ehyela], avec un [y] qui tend plus ou moins à devenir mi-occlusif.

Les faits sont presque identiques pour toute une série des formes du mot « fléau » ². Tandis que flagellu donne, comme on l'a vu précédemment, [layèt, lajèt] au Sud-Est, [ehlayèt, ehlayèt] au Sud et au Sud-Ouest, le point d'aboutissement est tout différent dans toute la portion Nord de notre domaine : flagellu y est représenté par [hyalèt, hyelèt].

Comment expliquer cette double forme, sinon par une métathèse du primitif [hlayèt, hleyèt] ? A l'aide de cette métathèse, de production ancienne ³, l'idiome résolvait la difficulté du groupe [hl-] initial.

Mais la même difficulté surgit plus tard sous une autre forme : tandis que, vers Sabres-20 et Labouheyre-1, [hialèt, hielèt] se réduisaient à [hilèt] comme [pièlè, pialèt] se sont peut-être réduits à [pilèt] ⁴, il est arrivé un moment où,

1. *Atlas*, 197. — Comparer les variantes de la carte 501, « toile d'araignée » [èhyalèt] à Ousse-Suzan-14, etc.

2. *Atlas*, 201. — Comparer GILLIÉRON, 580.

3. Voir ci-dessus, p. 86 note 5, la fréquence des métathèses dans notre région : cf. hederà > [yèdrè > jèdrè > drèjè], *Atlas*, 278. *Dreya* est déjà attesté au x^e siècle : BREUILS, *Comptes cons. Montréal du Gers*, 14, § 9 ; 17, § 3 ; 64, § 3.

4. Voir ci-dessus, p. 79.

vers Arengosse-12 et Saint-Yaguen-15, le groupe [hɨ-] lui-même, par suite d'une consonification plus intense du [y], n'a pu être articulé à l'initiale : la prothèse, évitée autrefois par la métathèse, est devenue nécessaire¹ : telle est la loi qui a présidé à la naissance de [ehyalèt, ehyselèt].

Cette double forme couvre un domaine qui est le prolongement géographique de la double aire [hialèt, hielèt]. Qu'on n'essaie pas de dériver par métathèse [ehyalèt] de son voisin du Sud [ehlayèt] ; l'[e-] prothétique s'est bien développé sous l'influence du groupe [hy-], non du groupe [hl-] : la preuve en est fournie par la frappante concordance géographique avec fîlare > [ehyalə, ehyselə]. Dans cette forme, la prothèse devant [hy-] est indéniable.

Une vue superficielle pourrait nous amener à supposer un type *exfilare, pour expliquer l'[e] prothétique dans ce dernier mot. L'hypothèse serait pour le moins inutile, car l'on sait que ex- aboutit à [es-] ou à [eɪs-, eɪɛ-], sur notre territoire, comme dans le reste du domaine provençal. Or, en landais, le groupe [s + h] s'assimile en [-ss-]² : jamais [s] ne s'aspire en [h] devant [h] : *exfoliare > [esswələ, eswələ], écrit *eshoelha*. *Exfilare aurait dû donner [*essyselə, **esyelə]³.

Pour la même raison, il est impossible d'interpréter la

1. A Aurice-36, [h-] a été purement et simplement éliminé dans [yélat] pour [hyélat] « toile d'araignée ». Voir *Atlas*, 501.

2. ARNAUDIN, 150 : « H initiale après un mot terminé par une s se confond avec le son de cette s, qu'elle renforce : *as bami ? dus heumnes lous bilèts = assami, dusseumnes, loussilèts* ». — Voir encore J. PASSY, *Bul. Soc. Parl. de Fr.* I, 81. — Comparer *Atlas*, p. 85, f. 47, [lus hɪns = lusɪns], 50, [lès hɪns = lèsɪns, lus hɪrns = lusɪrns], etc.

3. La variante de Tartas-18 (elle ne s'applique pas à 17), [èsyèlə], est due à une prononciation étudiée : quand le témoin ne s'observe pas, il dit [ehyselə].

syllabe initiale du substantif $[eh^w\alpha l\epsilon]$ « feuille ¹ » comme représentant le préfixe *ex-*. Au surplus, il serait bien surprenant, au point de vue sémantique, que « feuille » fût un déverbal d'« effeuiller ». Il est beaucoup plus naturel de voir dans l' $[e-]$ une prothèse.

La forme $[hw\alpha l\epsilon]$ *folia* est devenue $[ehw\alpha l\epsilon]$, selon un procès parallèle à celui qui, de $[hyel\alpha]$ *filare*, a tiré $[ehyel\alpha]$. La géographie en apporte une preuve convaincante : là où disparaît le $[w]$, cause du phénomène, la prothèse disparaît mécaniquement : $[hul\epsilon]$ reste tel quel ; $[hw\alpha l\epsilon]$ devient $[ehw\alpha l\epsilon]$.

C'est au cœur de la région favorable à la prothèse, sur les confins de l'ancien petit pays de Brassenx, là où, depuis longtemps déjà, avaient pris racines et s'étaient implantés $[ehl\alpha]$, $[esl\alpha]$, aujourd'hui séculaires, dans ce terrain où ont grandi $[ehyal\epsilon]$, $[ehyel\alpha]$, végétations plus modernes, c'est là, dans cette terre promise à la prothèse, que lève maintenant un nouveau germe. L' $[e-]$ prothétique, contenu en puissance dans le groupe *hw-*, vient d'éclore. Il n'apparaît encore que dans un seul mot, un dissyllabe ² ; mais l'on voit se dessiner le terme d'aboutissement vers lequel la langue tend confusément depuis plusieurs siècles : l'élimination, à l'initiale, des groupes où $[h-]$ est suivi d'une sonante $[r, l, y, w]$.

Le développement de $[e-]$ devant $[h-]$ + *sonante* est un phénomène en partie moderne : au contraire, devant $[s]$ +

1. *Atlas*, 194 ; voir encore p. 22, fig. 10. Cf. GILLIÉRON, 559. — La forme prothétique a échappé à M. Edmont ; il aurait pu la rencontrer, comme moi-même, à Sabres. Ma question réclamant le mot au pluriel, j'ai évité toute erreur dans la séparation du substantif et de l'article.

2. Un mot tel que $[hw\alpha k]$ *focu* est encore indemne de prothèse : *Atlas*, 193.

consonne, l'[-é] apparaissait déjà en latin vulgaire, dès le ^{II}^e siècle, sous la forme *ī*. Notre domaine n'a fait, sur ce point, que suivre l'impulsion générale qui a entraîné la plupart des langues et dialectes romans. Ce mouvement, on le sait, a son origine très haut dans les parlers italiques, puisque les groupes de consonnes indo-européennes y ont été presque tous éliminés à l'initiale. Aussi bien est-il inutile de donner une longue série d'exemples puisés dans nos anciens textes ou dans les documents modernes, pour montrer l'extension de l'[-é] accessoire devant l'*s-* dite « impure ».

L'addition d'un [-é] date des premiers temps dans des mots héréditaires tels que [eskɥbè] *scopa* ¹, [estɑŋ] **stagnu* pour *stannu* ², [espɥzè, eç-] *sponsa* ³ etc. Tous ces mots ont dû sans doute, à l'époque de la romanisation, entrer dans notre domaine déjà munis de la prothèse. — Il en a été probablement de même pour de nombreux termes d'emprunt plus ou moins anciens : [eskɔlə] *schola* ⁴ était vraisemblablement *ischola* lorsqu'il a été importé dans les Landes ⁵. D'autres mots ont, plus ou moins postérieurement, subi un sort analogue : *specie* [espèsi] ⁶, *sportula* ou dérivés *esportle*, *esporlar* ⁷, a. h. a. *skina* [eskɪ] ⁸, etc.

A une époque plus récente, la prothèse continue son œuvre : *especial*, *especiau*, *especiaument* ⁹, *espontani* ¹⁰, *estable*,

1. *Atlas*, 48, « balai ».

2. *Atlas*, 169, « étain ». Cf. *estayb Recueil*, SS. 1480 XXVII v^o, 11.

3. Vérifié sur tout le domaine. — Cf. *Recueil*, Mim., 1300, 33 ; 34,

4. *Atlas*, 152, « école ». *Recueil*, SS. 1519, XVI, 6.

5. Le plus ancien exemple de l'*ī* prothétique semble bien être *iscolaticus* à Barcelone, au ^{II}^e siècle : v. G. PARIS, *Mél. de ling.*, p.p. M. ROQUES, 38, n. 7.

6. *Atlas*, 410, « poivre ».

7. *Recueil*, Mim. 1300, 34. — T. 1379. 59. Contis 1515, 28 : 51.

8. *Atlas*, 149, « dos ». — Cf. GILLIÉRON, 437. ARNAUDIN, 162, 200.

9. *Recueil*, MM. 1265, 15. Vi. 1277, 39. 1310, 34. SS. 1277, 6. — Cf. [espèsialémèn], *Appendice*. Vi. 1906, 12.

10. *Recueil*, Vi. 1495, 24.

*establi*¹, *esperit*, *esperitan*², *estrepit*³, etc. De même à l'époque actuelle : fr. statue > [*estatut*], à Rion-5, *masc.* à Lesgor-7, Bégaar-8, Audon-9, Carcen-Ponson-16, Gouts-19, Souprosse-27, Lamothe-28, [*estatut*] *m. s.* à Gaillère-64, [*estatutè*] *f.* à Betbezer-85, La-Bastide-86, [*estatudè*] à Maillas-80. [*estatut*] ailleurs⁴.

Parfois cependant l'[e-] prothétique semble manquer : dès la fin du xiv^e siècle et jusque dans les derniers textes du xvi^e, les exemples de formes sans prothèse ne sont pas rares, dans les mots héréditaires comme dans les emprunts, et aussi bien après consonne qu'après voyelle⁵, à la pause ou à l'intérieur d'un membre de phrase : *scribere* : *fidel scriuer*⁶ ; *scriptu* : *jus scriut*, -*pt*, *scrit*⁷, *dreyt scriut et no scriupt*⁸, *plus bays scriut*⁹, *l-ey scriute*¹⁰ ; *scutariu* : *scuder* à la pause¹¹, *scutu* : *quatre scutz*, *vnze scutz*, *quinze scutz*¹² ; *per scut*, *vng scut*, *sieys scutz*, *detz scutz*¹³ ; *specie* : *tote specie*¹⁴. *poralhes specis*¹⁵ ; *sportula* : *e sporli... e sporladge*¹⁶ ; **stagnu*

1. *Recueil*, Mim. 1300, 40. MM. 1277, 34. SS. 1277. 11. T. 1372, 34.

2. *Ib.*, Mim. 1300, 26. Vi. 1349, 21.

3. *Ib.* T. 1317, 43.

4. Vérifié sur tout le domaine.

5. L'on sait que les manuscrits français du xi^e siècle omettent d'ordinaire l'e- prothétique après une voyelle : *la spose*, *ma spede*.

6. *Recueil*, MM. 1458, 60.

7. *Recueil*, MM. 1410, 37. 1509, m. 2. Vi. 1393, 2. 1498, 48. Roq. 1447, 2. 1550, CCXVII, 5. T. 1372, 6 ; 58 ; 1396, 7 ; 10. Cont. 1515, 22.

8. *Recueil*, Mim. 1535, 39.

9. *Ib.*, Vi. 1495, 21.

10. *Ib.*, T. 1505, 89.

11. *Ib.*, Vi. 1507, 8.

12. *Ib.*, Roq. 1499, I, 7 ; v^o 15. SS. 1510, V, v^o 11. Vi. 1498, 19.

13. *Ib.*, Roq. 1499, I v^o, 15. SS. 1519, XVIII, 5 ; XXI v^o, 14. 1510, XIII, v^o 3.

14. *Ib.*, T. 1372, 22.

15. *Ib.*, SS. 1519, XXV v^o, 20.

16. *Ib.*, T. 1379. 56.

+ suffixe : *petit stayot* ¹ ; *stare esser stat* ² ; *stantz* à la pause ³, *no stant* ⁴ ; *Stephanu Stephen, Steben, Steuen, Steven, Steuennine* ⁵, etc.

A l'époque actuelle, la prothèse peut aussi, quoique plus rarement, faire défaut, en particulier après une voyelle ⁶. J'ai noté par exemple : [*kè butèrə stən*] « il mettra de l'étain ⁷ » à Commensacq-10 et à Carcen-Ponson-16.

La comparaison de [*ɛsplɪŋgɛ*] « épingle » avec un [*ɛ-*] très affaibli, à Solférino-2, l'existence de formes telles que *lo dit spitau* ⁸ pour *lo dit ospitau* montrent que, dans tous les cas, anciens ou modernes, où la prothèse fait défaut, il a pu y avoir réduction, puis absorption ou chute d'un [*ɛ*] primitif, comme cela s'est produit dans d'autres langues, par exemple en italien.

L'expérimentation fortifierait encore cette théorie, s'il en était besoin. Que l'on compare, à Arengosse-12, l'[-*ɛ-*] initial de [*ɛspiɪɛ*] « regarde » ⁹ avec celui du groupe [*lɛ pænɛ*] « la peine » ¹⁰ : le premier dure environ 4 centièmes de seconde ; le second en dure plus de 7. De même dans [*kɛ sun grɑ̃s*] « ils sont grands » ¹¹, [*kɛ krɑ̃ɲ*] « il craint » ¹², etc., l'[-*ɛ-*] initial dure respectivement 7 et 6 centièmes et demi ;

1. *Recueil*, SS. 1519. XXXIV v^o, 3.

2. *Ib.*, SS. 1437, 1.

3. *Ib.*, SS. 1463, 11.

4. *Ib.*, Cont. 1515, 86.

5. *Ib.*, Vi 1349, 8. T. 1396, 45. SS. 1480, XXIII, v^o 19 ; 25 ; 28. 1463, 8. MM. 1465, 8. 1509 m., 16. 1410, 3.

6. Cf. ARNAUDIN, 145 : '*stiou* (pour *èstiou*), '*sta* (pour *èsta*), etc.

7. *Atlas*, 169.

8. *Recueil*, Mor. 1437, 2.

9. *Atlas*, *Graph.*, p. 116, fig. 121.

10. *Ib.*, p. 108, f. 100.

11. *Ib.*, p. 92, f. 61.

12. *Ib.*, 81, 35.

quant aux voyelles toniques, elles durent en moyenne beaucoup plus ¹. Il apparaît donc que l'[s], lorsqu'elle est nettement articulée dans cette position ², est douée d'un pouvoir absorbant analogue, bien qu'inférieur, à celui de [n] dont il a été question précédemment ³.

Il faut donc conclure que deux forces se sont exercées en sens contraire : la force prothétique et la force d'absorption : sur notre domaine la première semble avoir prévalu jusqu'au xiv^e siècle : à partir de cette époque, tout en continuant à exercer son action, elle a dû, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, lutter contre la seconde. Ici encore nous sommes en présence d'un mouvement oscillatoire du langage, qui crée et défait tour à tour ce qu'il a créé. Des cas tels que [astay] *stagnu ⁴, à Betbezer-85, au Frèche-87, à Perquie-77, dénotent une prothèse relativement récente : le groupe [st-], devenu secondairement initial, a été traité, à un moment donné, dans ce coin du Marsan, comme il l'a été, plus de deux ou trois mille ans avant, en Grèce ou en Arménie : ἀστῆρ, *astê*. L'influence assimilatrice de l'[a] tonique a été l'adjuvant qui a favorisé la production d'un [a-] plutôt que celle d'un [e-].

De même, dans [ʔn̄ k̄k d-istay] attesté à Ousse-Suzan-14, l'[i-] rappelle étrangement les inscriptions du II^e siècle, *istare*, *ispata*, et la voyelle prothétique, dont il n'est pas — dont il ne peut être — la continuation directe ⁵. La

1. Voir ci-dessous, pp. 192-4.

2. La figure 122, à Bretagne-56, montre au contraire l'écrasement de l'[s], devenue [ç], entre la voyelle initiale et la consonne suivante. C'est un traitement particulier à cette région et commun à l's devant p, k. — Cf. aussi p. 77, fig. 24 : [kastayê].

3. Une consonne du type [s] peut englober dans sa tension toute la voyelle précédente : ROUSSELOT, *Principes*, p. 345, fig. 140.

4. *Atlas*, 169, « étain ».

5. L'on admet d'ordinaire (v. BOURCIEZ, *Élém. de ling. rom.*, § 54, b) que l'i des inscriptions du II^e siècle, *iscelesta*, *ispose*, etc. avait la valeur de é. Mais, comme la transformation de l'i en é n'est attestée

forme [stəŋ] *stagnu, attestée dans les environs immédiats, a très vraisemblablement produit cet [istəŋ], comme la forme [*hlat] flatu a produit [ihlat], dont nous avons déjà remarqué l'existence dans toute la contrée avoisinante.

Quelle est donc la cause physiologique de cette prothèse d'un [i] ou d'un [e] devant [s] ou [h] + *consonne* ? Nous avons le droit de nous poser ici cette question, puisqu'elle a trait à un phénomène, qui non seulement s'est produit à date ancienne dans l'ensemble du domaine roman, mais agit encore à l'heure présente dans la région particulière objet de cette étude. Aussi bien je ne sache pas que personne ait songé à rendre compte, en détail, du procès.

Le développement d'une voyelle devant [s] + *consonne*, dans tous les cas où cette voyelle n'a pas une origine étymologique, s'explique, selon M. Brugmann ¹, par une influence de *sandhi*. La voyelle serait sortie de la finale de mots précédents. — Dans l'édition abrégée ², l'auteur semble être revenu sur cette opinion, lorsqu'il écrit que « i- était anaptyctique dans iəθi, gāth. z-di ».

Certes la sourdité de [s] et de [h] parle contre l'hypothèse d'une anaptyx : mais il y a une objection plus grave encore : dans les consonnes initiales, — l'expérimentation le montre —, la tension de la consonne est complètement silencieuse, aussi bien dans [f] que dans [s] ³ : c'est pendant la tenue et la détente que se produit le bruissement caractéristique de la consonne.

Toutefois, il n'est pas impossible de trouver un biais pour résoudre cette double difficulté. Pourquoi ne considérerait-

qu'à partir du III^e siècle (*ibid.*, § 50, 4^o), je serais assez porté à croire qu'au début, la voyelle prothétique a bien pu être réellement un [i], du moins dans certains cas.

1. BRUGMANN, I, 623, rem. 2.

2. P. 284 de la traduction française.

3. ROUSSELOT, *Principes*, 339 et 342.

on pas la voyelle prothétique comme un phonème de préparation, issu des mouvements que fait la langue pour attaquer l'[s] en groupe initial ? Pour se mettre dans la position de l'[s], la langue passe par une série de positions qui ne sont pas très différentes de celles exigées par [i, é]. Que l'on compare le tracé de l'[i] dans [bimè] « osier » ¹ avec celui de l'[s] dans [sawba] « sauver » ² à Cucassé ; le tracé de l'[i] dans [bimè] « femelle » ³ ou de l'[é] dans [é] « et » ⁴ avec celui de l'[s] dans [sə] « sou » ⁵ à Ygos-23 ; le tracé de l'[i] dans [bim(i)] « osier » ⁶ avec celui de l'[s] dans [paʃa] « passer » ⁷ à Sabres-20, on constatera que la langue touche le palais à peu près aux mêmes endroits, avec la différence que, pour l'[s], elle se relève davantage sur le devant, contre les alvéoles, laissant au souffle un passage plus étroit. Mais, pour aboutir à cette position, l'organe a passé par un stade fort voisin de l'[i].

La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est la transformation bien connue de [s] en [y], devant une consonne, dans une bonne partie de la France ⁸. Cette transformation est due à une sorte de relâchement de l'[s] que la langue a articulée incomplètement. — Inversement, dans le cas de la prothèse, c'est au moment où l'articulation de l'[s] n'est pas encore complète, que l'[i] ou l'[é] se sont dégagés.

1. *Atlas, Pal. art.*, p. 44, f. 2.

2. *Ib.*, p. 55, f. 14.

3. *Ib.*, p. 21, f. 13.

4. *Ib.*, p. 20, f. 12.

5. *Ib.*, p. 57, f. 9.

6. *Ib.*, p. 43, f. 16.

7. *Ib.*, p. 43, f. 8.

8. ROUSSELOT, *Modifications*, 229. — Notre domaine n'est pas sans exemples de cette transformation : [aynè] asinu, *Atlas*, 21 ; — *almoine* el[ce]mosyna, *Recueil*, MM. 1329, 3. Elle est de règle dans certaines parties de la basse Bigorre.

. Durant la fraction de seconde pendant laquelle la forme de la cavité résonatrice buccale a été voisine de [i, é], comment un segment vocalique a-t-il pu se détacher, puisque la tension du phonème est silencieuse ? — Il faut admettre qu'il s'est tout d'abord développé une voyelle sourde ¹.

« En voix normale, écrit l'abbé Rousselot ², le larynx donne le son fondamental sur lequel se groupent les résonances qui constituent le timbre de chaque voyelle. Mais la vibration du larynx n'est pas nécessaire pour réveiller les résonances supra-glottiques ; les voyelles chuchotées sont reconnaissables ; même le souffle, traversant la glotte largement ouverte, produit, en passant dans la bouche disposée pour une voyelle donnée, un bruit qui se teinte de la nuance de cette voyelle. C'est donc le résonateur qui fait essentiellement la voyelle, et non le larynx. »

Toute l'explication de la prothèse est là. Dans l'émission des groupes [sk-, st-, sp-] etc., l'organe, éprouvant une certaine difficulté à articuler ces combinaisons complexes de phonèmes, subit un léger retard, et le souffle énergique qui prépare l'attaque de l'[s] ³, fait bruire l'[i] ou l'[é] sourds. La voyelle éclatera un jour, sonore, sous l'action combinée de la différenciation ⁴, et de l'adaptation au système phonétique général de l'idiome.

Quant aux groupes présentant un [h-] initial, le procès a été analogue. Le relèvement de la langue qui, dès l'[h-], prépare la consonne suivante, rend l'[h-] très voisine de l'[s] ⁵ et favorise l'éclosion de la voyelle. Le souffle néces-

1. Elles ne sont rares, comme on le sait : cf. JESPERSEN, § 87.

2. *Principes*, 720.

3. ROUSSELOT, *Principes*, p. 487, fig. 249 : *sa*.

4. La différenciation peut porter sur la sonorité : cf. A. MEILLET, *MSL.*, XII, 27.

5. Cf. ci-dessus, p. 133 et notes 5-6.

saire à l'['h] est comparable à celui qu'exige l'['s] : comme [sp-, sk-, sl-] etc. sont devenus [isp-, isp-; esp-, esp-] etc., de même [hl- hÿ-] etc. sont devenus [ihl-, ihl; ehl-, ehl-] etc.

Ainsi a été résolue, par le détachement d'un élément vocalique préparatoire, la difficulté qu'éprouve l'idiome dans l'articulation de [s-, h-] en groupe initial. Le principe de l'innovation est essentiellement le même que dans les cas de prothèse devant sonante ou voyelle : c'est encore une forme de la segmentation ¹.

2° Additions à la finale.

Le développement de phonèmes additionnels est assez fréquent à l'initiale; il est beaucoup plus rare à la fin des

1. Il n'est pas indifférent de remarquer que tous les cas de prothèse vocalique signalés dans notre domaine se produisent devant des consonnes continues. Cette classe de consonnes, plus que celle des occlusives, est favorable aux développements prothétiques. L'épélation traditionnelle du latin semble concorder avec cette théorie : *b, d, p, t*, etc., prononcés aujourd'hui *bé, dé, pé, té*, etc. ; mais *l, m, n, r, f, s*, etc., prononcés *èl, èm, èn, èr, èf, ès*, etc. La consonne, ne pouvant être prononcée isolément, a développé une voyelle par une sorte d'anaptyx : cette voyelle — la voyelle indifférente de l'idiome — s'est placée après les consonnes occlusives (cf. ci-dessous, p. 154-5), mais avant les consonnes continues. — Toutefois le développement d'une prothèse vocalique devant *occlusive + consonne* n'est pas impossible. En fait, il est attesté dans plusieurs idiomes : on en cite quelques exemples dans les langues indo-européennes, en grec surtout (cf. BRUGMANN, I, 623, rem. 2). Dans les langues sémitiques, la prothèse s'opère régulièrement, même devant les occlusives; ainsi en ancien égyptien (cf. A. HERMAN, *Ägyptische Grammatik* ², Berlin, 1902, § 80), en arabe, où cette voyelle est [i], en éthiopien, en hébreu et en araméen, où elle est, ou bien a primitivement été, [e] (cf. BROCKELMANN, *Semitische Sprachwissenschaft*, Leipzig, 1906, § 132). — Dans les cas de ce genre, dont je dois la connaissance aux indications et aux précieuses conférences de mon ami, M. Cuny, la prothèse s'explique

mots ¹; si bien qu'il n'existe pas, semble-t-il, de terme consacré qu'on puisse mettre en regard du mot « prothèse » ². Le phénomène n'est pourtant pas sans exemples; on l'observe après les consonnes, après les sonantes et, plus rarement, après les voyelles.

a) Additions après les voyelles.

Le dégagement d'un phonème à la fin du mot peut remonter à deux causes différentes : ou bien il se produit un relâchement des organes qui tendent à reprendre prématurément leur position de repos, amenant une décomposition du phonème final : ou bien un excès de force dans le mouvement articulatoire peut amener les organes à dépasser leur but, ce qui détermine la formation d'un nouvel élément phonétique. L'expérimentation met les deux phénomènes en lumière.

Dans la phrase [akɔ kæs bʊn] « cela est bon » ³ à Labouheyre-1, considérons l'[-ɔ] final de [akɔ] eccu hoc. Cette voyelle est purement orale durant les 15 premiers cen-

par une sorte d'anticipation du *vocaloïde* sur l'implosion de la consonne. L'élément vocalique de la consonne, au lieu de rester emprisonné entre l'implosion et l'explosion, s'échappe, soit en avant, soit en arrière (ce dernier fait se produit parfois dans les langues sémitiques : BROCKELMANN, *ibid.*). L'on sait (cf. ROSAPPEL, *MSL*, X, 78) que les *vocaloïdes* peuvent être prononcés isolément : la consonne « peut perdre son implosion et son explosion ». La prothèse devant les occlusives me semble donc reposer sur une vocalisation partielle de la consonne : ici encore la prothèse est due à un développement phonétique interne.

1. Cf. BRUGMANN, I, § 624, p. 470.

2. « Paragoge », qui figure dans le *Dictionnaire de l'Académie* depuis 1835, ne paraît pas autorisé par l'usage en linguistique. — En anglais, certains auteurs emploient *epithesis* : v. *Rev. de dial. rom.*, I, 277.

3. *Atlas, Graph.*, p. 74, f. 16.

tièmes de seconde : brusquement, sans cause apparente, une nasalité se manifeste pendant 3 centièmes exactement. L'expérience, répétée quatre ou cinq fois, a toujours donné le même résultat. — Un autre sujet, de Mont-de-Marsan-45, M. Caupenne, offre une fracture analogue de l'-[o], dans [k *és* hɔ] « tu es fou » = [ésɔð]. — Que s'est-il donc passé? Le sujet a repris prématurément la respiration nasale, par un abaissement anticipé du voile du palais. Il en est résulté une segmentation de la voyelle, qui tend à développer après elle un prolongement nasal. Trop minime pour frapper encore la conscience du sujet parlant, cette protubérance phonétique peut, favorisée par les circonstances, devenir perceptible à un auditeur attentif. C'est ainsi que, avec le secours de ma seule oreille, et avant d'avoir été renseigné par les expériences dont il vient d'être question¹, j'avais noté à Gaillère-64 : [k u *bézyyn*] « je le vis » [k u *hazyyn*] « je le fis ». Cette [-n], dont le témoin interrogé n'a pas conscience, et qui n'a pas de base étymologique, doit être expliquée comme a été expliquée la nasalité finale dans la forme [akoð].

La même cause, agissant d'une manière plus complète, a contribué à la nasalisation spontanée de [-ɛ] final², et au passage de [-l] final à [-ŋ]³.

Inversement, un excès d'énergie articulatoire explique la production d'un phonème terminal dans certains parlers. Toute une série d'expériences au palais artificiel montre qu'à Sabres-20, chez la personne examinée, tout [-i] post-tonique final tend à développer après lui une consonne

1. Les expériences datent d'avril 1903, et mes notations remontent au 3 décembre 1903.

2. Cf. GILLIÉRON, 55 [aɾɤstê] à Sabres-674; 1656 [pɤstê] *ib.*, etc. — Cf. *Atlas*, 448, « rire » [aɾidê] à Bégaar-8, Saint-Martin d'Oney-32, etc., etc.

3. Voir BOURCIEZ, *Rev. phil. fr.*, VIII, 62-4.

palatale plus ou moins voisine de [-y, -ÿ]. Cet élément adventice est à peu près insensible à l'oreille : il consiste plutôt en une articulation silencieuse, et ne se produit guère qu'immédiatement après la phonation ; mais il laisse sur le palais artificiel une empreinte considérable. Il est manifeste qu'après l'émission de l'[-i], la langue a continué son mouvement ascensionnel, produisant un resserrement [y] et même une occlusion complète [d] des voies phonétiques. On peut s'en convaincre en comparant les tracés de l'[i] tonique de [hɪw] « fil » ¹ [bɪm(i)] « osier » ², [pɪrɛ] ³, ou protonique de [iwɛrn] « hiver » ⁴, [ɛibəw] « cheval » ⁵ etc. avec les tracés de l'[i] posttonique final dans [ɔmi] homme ⁶, [bɛsti] de bestia ⁷, [maɾi] « bœuf » ⁸ [həmi] famine ⁹, [kəsi] casino ¹⁰, etc. — La différence entre [ɔmi] et [ɔmis] ¹¹, [bɛrmi] et [bɛrmis] ¹² est caractéristique : l'addition phonétique ne se produit qu'à la finale absolue du mot.

Ainsi se trouve vérifiée, par une suite d'exemples tirés d'un parler vivant, la théorie suivant laquelle les dernières périodes d'une voyelle finale contiendraient des éléments consonantiques ¹³. Ce sont ces éléments qui, « prenant vie

1. *Atlas, Pal. art.*, p. 23, f. 3.

2. *Ib.*, p. 43, f. 16.

3. *Ib.*, p. 48, f. 4.

4. *Ib.*, p. 29, f. 4.

5. *Ib.*, p. 13, f. 3.

6. *Ib.*, p. 29, f. 7-8.

7. *Ib.*, p. 7, f. 10.

8. *Ib.*, i. 7.

9. *Ib.*, p. 21, f. 5.

10. *Ib.*, p. 12, f. 10. — Les expériences ont été multipliées, et toujours le résultat a été le même. — [Aɪi]asinu (p. 3, f. 7) est l'exemple où l'i a produit le plus petit contact.

11. *Ib.*, p. 29, f. 7-8, 11.

12. *Ib.*, p. 62, f. 9 et 11.

13. Cf. ROUSSELOT, *Principes*, 412. C'est ainsi que l'auteur explique, à Dreux, 'le-y] de [Drəy] pour [Dræ].

par la prolongation du mouvement », déterminent ces sortes d'excroissances phonétiques qui se développent après la voyelle finale.

b) *Additions après les sonantes.*

Les concrétions de ce genre se rencontrent surtout après les sonantes. Ici, le plus souvent, l'innovation a pénétré depuis un certain temps déjà dans l'élément réfléchi de la langue.

L'[-r] finale est tombée de bonne heure sur notre domaine comme dans le reste de la Gascogne ¹. Nos premiers textes témoignent déjà de cette chute ². — Dans les mots d'emprunt d'introduction relativement récente, l'[-r] finale a été le plus souvent maintenue. Mais les dialectes, étant par leur nature rebelles à la conservation de l'[-r] dans cette position, n'ont pas toujours introduit cette consonne telle quelle.

Lorsque l'[-r] était précédée d'une voyelle palatale [e, i], plus rarement lorsqu'elle était précédée de [u] ou d'une voyelle vélaire, elle semble s'être parfois sectionnée en [-rt].

Cette transformation peut paraître bizarre : elle est pourtant possible. Elle s'explique, lorsqu'on la rapproche de ce qui vient d'être exposé sur le passage de [-i] à [-iy, -id]. Le sujet parlant fait effort pour articuler cette consonne qu'il n'a pas l'habitude d'émettre à cette place ; sa langue commence par vibrer, comme pour une [r] ordinaire, en

1. Voir les excellentes observations de M. GRAMMONT, *la Métathèse dans le parler de Luchon*, p. 7 ; *MSL.*, XIII, 79. — Parfois l'-r est maintenue par *sundhi* : CAMÉLAT, *Rev. pat. G. rom.*, IV, 232. — La chute récente de [-n] finale dans la partie Sud de notre domaine a mis une -r à découvert : cf. *Atlas*, 240, « hiver », etc.

2. *Recueil*, MM. 1259, 8 *artie* (pour *artier*). Mim. 1300, 53 *heretey*. Vi. 1256 (LUCHAIRE, 81-2) *mai, frai.*, etc.

battant de la pointe contre les alvéoles ¹ ou contre les dents ² ; mais elle n'en reste pas là : entraînée par son mouvement ascensionnel, qu'accentue encore la qualité palatale de la voyelle précédente, elle dépasse le but et vient s'appliquer par les bords sur le pourtour du palais ³ : ainsi naît l'occlusive, par une sorte de génération spontanée.

C'est dans la Gironde et le Lot-et-Garonne, — passages naturels des invasions septentrionales —, que le phénomène semble avoir eu son foyer primitif : [fɛrt] < fr. fer, lat. ferru ⁴, après s'être établi dans le Médoc, s'avance, du Nord au Sud, tout le long du littoral, jusqu'à Parentis-672, où il affleure notre domaine, s'enfonçant comme un coin dans l'aire de l'autochtone [hɛ, hɛ] ⁵. — On pourrait en dire à peu près autant de [ɔrt] < fr. or, auru ⁶. — De même c'est le fr. hiver qu'il faut reconnaître dans [hibɛrt] ⁷ à Pessac-641 et, dans notre domaine, à Tartas-682 : j'ai recueilli moi-même des formes analogues à Villeneuve-76. [Kūirt] < fr. cuir ⁸, [kasurt] adaptation de fr. chasseur ⁹ restent confinés vers l'extrême pointe du Médoc, à Saint-Vivien-548 ; ailleurs les mots indigènes [kwɛy, kwɛy] ¹⁰, [kasayrɛ, kasɛdu] ¹¹ sont vivaces ; mais [kurt] < cœur ¹² a déjà fait tache d'huile

1. *Atlas, Pal. art.*, p. 6, f. 7-8.

2. *Ib.*, p. 55, f. 7.

3. *Ib.*, p. 62, f. 15-6.

4. GILLIÉRON, 552. — A la finale, -rr double latine tombe comme -r simple : porru [pɔ], GILLIÉRON, 1048. « poireau » ; ferru [hɛ] ; carru caa, *Recueil*, 1519, XXVIII, v° 13 ; ca, ARNAUDIN, 297, etc.

5. ARNAUDIN, 165, *hé*. Cf. *pale-hes* « bêches », *Recueil*, SS. 1480, XXVI, 15 ; *fer*, *ib.* 18. 1510, VIII v° ; XI, 11. 1519, XVI, 3.

6. GILLIÉRON, 944, « or ».

7. *Ib.*, 698, « hiver ».

8. GILLIÉRON, 368.

9. *Ib.*, 249.

10. *Atlas*, 119, « cuir ».

11. *Ib.*, 80, « chasseur ».

12. *Ib.*, 306, « cœur ».

à Saint-Vivien-548, Cissac-549, Targon-643, tandis qu'[*rt] < air¹ a sans doute déjà submergé la plus grande partie de notre domaine.

Néanmoins le développement du [-t] dans cette position est récent : tous ces mots sont des emprunts modernes : [gabòrt], pour [gabòr(n)] « furoncle »² à Tartas-18 n'a pu naître qu'après la chute de l'[-n], qui est de fraîche date³. Enfin nos anciens textes n'offrent pas d'exemples du phénomène : on ne peut en effet faire entrer en ligne de compte la préposition *bert*, *vert*, *envert*, qu'on rencontre dès le xiv^e siècle un peu partout sur notre domaine⁴, et dont il existe des exemples dans le provençal classique⁵. Ces formes doivent sans doute leur -t à l'influence de *vertir* « tourner » à laquelle a pu s'ajouter l'analogie de la préposition *part*. — Mais, dans tous les cas modernes énumérés plus haut, l'analogie des rares substantifs en -rt (*part*, *cort*) ne peut, semble-t-il, expliquer à elle seule le -t final ; elle n'a pu sans doute qu'en favoriser l'extension. Au surplus, ce qui tend à montrer qu'il s'agit d'un phénomène phonétique, c'est que j'ai noté, en certains cas, l'existence inconsciente du [-t]⁶.

Quant au développement d'occlusives sourdes après les

1. Cf. *airt*, SOURBETS, C., 2 ; *ért* ARNAUDIN, 209. J'ai noté [*rt] à Leuy-26.

2. *Atlas*, 220, « furoncle ».

3. Le [-t] est peut-être dû à une dénasalisation de l'[-n].

4. *Recueil*, *vert* SS. 1368, 13 ; 15 ; 17 ; — *bert* Cont. 1515, 42 ; 44. *Appendice*, Salles 1906, XXV v^o 4 ; 6. XXIII, 10 ; — *devert* MM. 1465, 20 ; — *envert*, -b-. T. 1396, 48. 1505, 65. *Appendice* T. 1906, 54 ; — *bert* MM. 1458, 14.

5. APPEL, *Chrest.*, 103, 192.

6. [*Suksésurks*] pour [*suksésurs*], *Recueil*, *App.*, T. 1906, 58, est un exemple isolé, mais sûr, de l'adjonction d'un [-k] à la finale. Il est dû à quelque cause analogique.

nasales finales, personne n'hésitera à voir là un phénomène d'ordre physiologique. Sans doute *nomp*¹ *no mine* peut avoir subi l'influence orthographique de *nompnar* : mais *gramp*² *gramen*, [*ymp*]³ *ulmu*, *ramp*⁴ *ramu*, *famp*⁵ *fame*, *eichamp* *examine*⁵, etc., qu'on rencontre un peu partout dans le Midi de la France, plaident en faveur d'une origine phonétique.

La question est tranchée par l'expérimentation : le tracé graphique de [*hurn*]⁶ *furnu* par exemple à Arengosse-12, montre une [*n*] finale segmentée en deux tronçons à peu près égaux (10 centièmes de seconde) : le premier sonore et nasal, le second oral et sourd. Le voile du palais, abaissé pour [*-n*], s'est relevé avant que la langue ait abandonné sa position articuloire : l'assourdissement qu'a entraîné la position à la finale, a transformé ce phonème naissant en [*-t*], dont on voit bien l'explosion. D'autres expériences, sur le même sujet, ont donné des résultats analogues : [*yurn*] *diurnu* > [*yurnt*] : [*n*] = 8 centièmes 1/2 ; [*t*] = 7 cent. 1/2 ; — [*iwèrn*] *hibernu* > [*iwèrnt*] : [*n*] = 11 centièmes [*t*] = 3 cent. 1/2 : l'explosion est très nette ; — [*gabòrn*] « furoncle » > [*gabòrnt*] : [*n*] = 10 centièmes ; [*t*] = 6 cent. : l'explosion est nette ; [*kòrn*] *cornu* se termine par une petite explosion buccale. De toutes ces données concordantes, il faut conclure que la position d'une nasale à la fin du mot peut amener cette consonne à détacher après elle un élément occlusif et sourd⁷.

L'addition d'une voyelle après une sonante finale est un

1. *Recueil*, Mim. 1535, 12.

2. MISTRAL, v° *grame*, donne cette forme comme gasconne.

3. J'ai noté cette forme chez M. Robert, d'Albi.

4. MISTRAL, v° *ram*. (Languedoc).

5. *Ib.*, s. v° (Alpes).

6. *Atlas*, *Graph.*, p. 87, f. 51.

7. Cf. d'autres exemples montrant une génération spontanée d'un [*-d*] après [*-n*] en germanique, dans Bréal, *Etymologies*, MSL., X, 69.

fait assez rare dans les langues romanes. Il n'est pas sans exemple dans certains dialectes portugais, où *sale* par exemple repose nécessairement sur *sal* < * *sale* ou *sal*¹.

Nos dialectes, sur ce point encore voisins du portugais, offrent avec une certaine régularité un [-*ɛ*] après [-*r*] ou [-*ɾ*] importés. Si la voyelle qui précède l'-*r* est une des palatales [*e*] ou [*i*], c'est plutôt par l'adjonction d'un [-*t*] que les dialectes, on l'a vu, évitent la présence de l'-*r* à la finale.

Il existe bien quelques exemples d'un [-*ɛ*] additionnel lorsque la tonique est [*e*] : [*ibèrè*] hibernu² à Carcarès-17 et Lacquy-74 ; *fière*³, masc. < fr. fier à Labouheyre-1. — Mais il est invraisemblable que *ferre* « fer »⁴, qui paraît déjà au xvi^e siècle à Meilhan-24 et à Saint-Sever-38, soit le développement d'un [*fēr*] antérieur. L'anc. prov. *ferra*, anc. fr. *ferre*, fém. et la forme [*hèrè*], fém. « dentition », que j'ai recueillie à Luxey-40, remontent à **ferra*, et font supposer que la graphie *ferre* de nos anciens textes doit être interprétée [*hèrè*] non [*fèrè*].

En revanche, lorsque l'[-*r*] est précédée d'une voyelle vélaire, d'un [*a*] ou d'un [*u*], l'on voit se multiplier les exemples de l'[-*ɛ*] parasite. [*Muṛè*] « mur »⁵ couvre la moitié nord-ouest de notre territoire. L'[-*ɾ*] géminée et le genre masculin permettent de ne pas confondre le mot avec l'anc. prov. *mura*, mod. *muro* fém., qui me paraît être un déverbal de *murar*⁶. En réalité [*lu muṛè*] n'est autre chose que le fran-

1. Voir MEYER-LÜBKE, I, 384.

2. *Atlas*, 240, « hiver ».

3. ARNAUDIN, 204.

4. *Recueil*, T. 1505, 32 ; 56. SS, 1510, XIV, 6.

5. *Atlas*, 323, « muraille ». — Cf. ARNAUDIN, 278 : l'auteur, il est vrai, donne *murre* comme féminin.

6. L'italien a aussi une forme secondaire *mura*. C'est un pluriel neutre.

çais mur installé sur un ancien domaine *parete, comme le prouvent les anciens textes ¹ et les formes encore vivantes [paræt] ² à Labouheyre-1, à Arengosse-12, à Ousse-Suzan-14, [parêt(s)] à Sainte-Foy-75, Perquie-77, Vielle-Soubiran-82, Arouille-83. — De même [ôrê] « or » ne peut être tiré d'un pluriel de aurum, à cause de l'[-ô]. La forme héréditaire est *aur*, qui fleurit sur notre domaine jusqu'à la fin du xiv^e siècle ³. Mais, dès le xvi^e siècle, le français or s'introduit; c'est lui qu'on doit reconnaître, habillé à la gasconne, dans la graphie *aure* ⁴, premier exemple de l'[-ê] additionnel. Si, de nos jours, l'aire de cet [-ê] est moins vaste dans le mot simple [ôr(ê)] ⁵ que dans le composé [lubidôr(ê)] etc. ⁶, c'est que la scission de [lubidôrê] d'avec le fr. louis d'or est accomplie depuis longtemps, tandis que le fr. or se maintient en perpétuelle communication avec la forme patoise correspondante. — Voici d'autres exemples de l'[-ê] : [gabôrê < gabôr < gabôrñ] ⁷, à Morcenx-3, Souprosse-27, Cauna-29, Aurice-36, Saint-Sever-38; [bulurê] ⁸ < fr. voleur, à Labouheyre-1, Bégaar-8 etc.; *bounure* ⁹ < bonheur; *malure* ¹⁰ < malheur; *bounsouare* ¹¹ < bonsoir, [trêzôrê] ¹² < trésor, à Labouheyre-1.

Il semble que, dans la plupart des cas, l'addition de l'[-ê]

1. *Recueil*, paret MM. 1458, 12. SS. 1510, X v^e, 19.

2. Cf. ARNAUDIN, *pareut*.

3. *Recueil*, Vi 1349, 10; 13. Baz. 1363, 20. T. 1372, 18; 21. 1379, 13 (2 ex.); 14. 1381, 11. SS. 1399.

4. *Recueil*, MM. 1509 m., 23.

5. *Atlas*, 362, « or ».

6. *Ib.*, 282, « louis d'or ».

7. *Ib.*, 220, « furoncle ».

8. ARNAUDIN, 194. — Mais *boulur* : SOURBETS, *PL.*, 1904, 42. — Cf. GILLIÉRON, 1412.

9. *Ib.*, 182, 247.

10. *Ib.*, 233.

11. *Ib.*, 298.

12. *Ib.*, 230.

remonte à une date *relativement* ancienne : sans doute les graphies *abilhare* et *portare*¹, pour *abilhar* et *portar*, n'apportent aucune preuve bien nette, puisqu'elles datent d'une époque où l'[-r] de l'infinitif était tombée depuis longtemps ; *care* « char »² n'est guère plus décisif pour la même raison³ ; mais le cas de *aure* cité plus haut et celui de *mature conselh*⁴ attestent l'existence du phénomène dès le début du xvi^e siècle.

Comment faut-il expliquer la production de cet [-è] ? Doit-on y voir une vocalisation partielle de [r], une sorte de *svarabhakti* à la finale ? C'est peu vraisemblable *a priori* puisque les finales tendent plutôt à s'assourdir : un [-r] aboutit plutôt à voyelle + [-r] qu'à [-r] + voyelle⁵. Au surplus le développement, sous certaines conditions, d'un [-è] après une consonne proprement dite prouve qu'il faut chercher — comme on le fera tout à l'heure — une autre explication.

c) *Additions vocaliques après les consonnes finales.*

L'adjonction d'une voyelle à la suite d'une consonne finale est un phénomène peu répandu. On l'a pourtant signalé tout récemment dans les dialectes espagnols du Mexique⁶, et, sans aller si loin, tous connaissent, en français, des prononciations comme *l'Oueste Ceinture*, *un ourse blanc*⁷, etc.

1. *Recueil*, SS. 1519, XVIII, 9 ; XXIX v^o, 7.

2. *Recueil*, SS. 1480, XXXII, 1. — Cf. la bizarre graphie *cabes*, *ib.*, XXX v^o, 27.

3. Voir ci-dessus, p. 149, note 4.

4. *Recueil*, T. 1505, 24.

5. BRUGMANN, *Abrégé*, § 202, 1 et p. 282.

6. Voir A.-M. ESPINOSA, *Studies in New Mexican Spanish*, dans *Revue dial. rom.*, I, p. 285, § 239.

7. Cf. P. PASSY dans *Rev. phil. fr.*, 1906, p. 4. — Deux enfants, que j'ai

Sur notre domaine, je relève, après occlusive, à Mont-de-Marsan-45 : [bɪntɛ kwatɛ] « vingt-quatre » ¹, à Mimizan [bɪntɛ sɪn] « vingt-cinq » ²; l'[-ɛ] ne semble guère être un affaiblissement de la conjonction *é*, lat. *et*, traitée comme pro-tonique non initiale dans des groupes primitifs *vint e quate* ³, *bint et sieys* ⁴. — Après *sistante*, un [-ɛ] apparaît, dans [sɛnsɛ] *sine* + -s, sur les confins de notre domaine ⁵, sans toutefois que cette forme y pénètre. — Mais le pluriel des pronoms personnels atones des première et deuxième personnes ⁶ présente régulièrement une voyelle complémentaire sur une notable étendue du domaine.

En effet les pronoms régimes toniques latins *nos*, *vos*, représentés par *nos*, *bos* dans nos anciens textes ⁷, sont restés [nɪs, bɪs] dans les patois modernes ⁸. Mais, en position atone, soit comme enclitiques, soit comme proclitiques, ils ont été réduits de bonne heure à [nɛs, bɛs] qui existent encore aujourd'hui vers Labouheyre-1 et Commensac-10. [Nɛs, bɛs] se sont réduits à leur tour; dès le XIII^e siècle, à Villeneuve, un scribe écrit : *e'ns artiem* « et nous nous retenons » *e'ns auem artien cud* « et nous nous sommes retenus » ⁹. Cette

l'occasion d'observer autour de moi, disent constamment, même à la pause : [Pɛsɔkɛ] < Pessac. — Voir le même fait dans les langues sémitiques, après consonne double, BROCKELMANN, § 133.

1. *Recueil, Appendice*, MM. 1906, 21.

2. *Ib.*, Mim. 1906, 10; 11.

3. *Ib.*, SS. 1463, 15, etc.

4. *Ib.*, Vi. 1495, 51, etc.

5. A Lanne-Soubiran. — Cf. GILLIÉRON, 1158. Comparer *Atlas*, 456, « sans ».

6. Voir ROUSSELOT, *Modifications*, 209-4. RONJAT, *Sur l'enclise des pron. pers. et leurs formes asyllabiques spécialement en Gascogne*, *Rev. d. l. rom.* LI, 505-11. Cf. *Rev. phil. fr.*, XVI, 21.

7. *Recueil, Introduction*, § 23.

8. Cf. ARNAUDIN, 223 : *dap nous*.

9. *Recueil*, Vi. 1277, 28 B.

forme *·ns* est encore la forme régnante sur toute la partie orientale de notre domaine : [*apéré·ns*] « appelle-nous » ¹, [*ké·nzém bam*] « nous nous en allons » ². — A la deuxième personne, la forme réduite du moyen âge *·bs*, qu'on peut inférer d'après la première personne, n'apparaît plus, sous la forme [**·ps*, *·pʒ*, *·bʒ*], que dans un petit domaine ³ : [*ké·pʒ ey*] « je vous ai ». Ailleurs, mais dans des parages rapprochés, *·bs* est passé par assimilation à [*·ts*, *·dʒ*, *·tʒ*] : [*ké·ts dît*] « il vous dit » ⁴, [*ké·tʒ ey benût*, *ké·dʒ ey benût*] « je vous ai vendu » ⁵, [*ké·tʒ us pòrtè*] « il vous les porte » ⁶. A l'Ouest, la réduction a fait un pas de plus : [*·ns*] est devenu [*·s*] : [*ké·s ém bam*] « nous nous en allons » ⁷, [*ké ba mueq·s*] « il va nous montrer » ⁸, [*apéré·s*] « appelle-nous » ⁹. Plus rarement [*·bs*] s'est simplifié en [*·s*] : [*ké·s ey benût*] « je vous ai vendu » ¹⁰ à Canenx-53, Sarbazan-72.

Toutes ces formes réduites [*·ns*, *·nz*, *·s*, *·pʒ*, *·ts*, *·dʒ*], lorsqu'elles se sont trouvées dans des groupes tels que [*ké·ts dît*] « il vous dit » ont tendu à s'adjoindre une voyelle à la finale et sont devenus [*·nsé*, *·nzé*, *·sé*, *·pʒé*, *·tsé*, *·dʒé*,] ou [*·nsè*, *·nzè*, *·sè*, *·pʒè*, *·tsè*, *·dʒè*], selon que la voyelle indifférente de chaque patois était [*é*] ou [*è*].

Mais cette addition ne se produit qu'en vertu de circonstances très diverses ; elle dépend de la place du mot dans la phrase et de la nature de celle-ci : un mécanisme d'un jeu très délicat commande la production du phénomène.

1. *Atlas*, 342.

2. *Ib.*, 345.

3. *Ib.*, 569, n° 29 : 474, n° 29, 15.

4. *Ib.*, 568.

5. *Ib.*, 569.

6. *Ib.*, 570.

7. *Ib.*, 345.

8. *Ib.*, 343.

9. *Ib.*, 342.

10. *Ib.*, 569.

Celui-ci varie d'abord selon les lieux : là où la lenteur du discours le favorise, il se développe librement : [kɛ ·ts dɪt] « il vous dit », qui couvre l'est de notre domaine, devient [kɛ ·tʒɛ dɪt] au Sud-Est¹. A Grenade-59, [kɛ ·pʒɛ dɪt] remplace [*kɛ ·ps dɪt], devenu ailleurs [kɛ ·p dɪt] suivant un autre procédé de réduction. — Mais, si un semi-auxiliaire atone suit le pronom, et le sépare du verbe tonique, le développement de la voyelle de soutien n'a pas lieu : [kɛ ·ts ba dɪʒɛ] « il va vous dire »² se partage tout notre domaine avec la forme différemment réduite [kɛ ba bɛ dɪʒɛ]. D'une manière analogue, à la première personne, [kɛ ·ns ba mʊɛɑ] « il va nous montrer »³ domine à l'Est. A l'Ouest, l'opposition entre les deux aires [kɛ ·s ba mʊɛɑ], vers Ousse-Suzan-14, et [kɛ ba ·sɛ mʊɛɑ], vers Morcenx-3, montre bien que l'apparition de la voyelle additionnelle est subordonnée à la contiguïté du pronom avec le verbe tonique suivant. Seule, une petite aire [kɛ ·mʒɛ ba mʊɛɑ]⁴ se développe non loin de Bascons-57, et de Maurin-69, c'est-à-dire dans le pays qui favorise tout particulièrement le développement de la voyelle de soutien.

Dans d'autres phrases, le pronom, bien que restant atone, est mis en évidence par le sens. Cela se produit surtout lorsque le pronom, proclitique, est en tête d'une proposition interrogative : « nous les garde-t-il » ?⁵ : dans ce cas, la voyelle secondaire apparaît sur tout le domaine après les formes réduites [·ns, ·nʒ, ·s] : [sɛ lɛs ɡwɑrdɛ, ɛnsɛ lɛs ɡwɑrdɛ, ɛnzɛ lɛs ɡwɑrdɛ, ɛmʒɛ las ɡwɑrdɛ]⁶.

1. *Atlas*, 568.

2. *Ib.*, 567.

3. *Ib.*, 343.

4. L'[m] dans [·mʒɛ] pour [·nʒɛ] repose sur la forme *mos, mous* « nous » qui est usitée dans certains dialectes à l'Est et au Sud-Est de la Gascogne, et se retrouve dans le Portugal, en mirandais. A Lanne-Soubiran [trufam mʊn] = « moquons-nous ».

5. *Atlas*, 346.

6. La voyelle [ɛ, ɛ], qui précède les formes en [n-], doit s'expliquer

Enfin, après un impératif, lorsque le verbe se termine par une voyelle, la forme réduite du pronom ne développe une voyelle de soutien que dans la partie occidentale du domaine : [apèrè·sé] « appelle-nous » ¹, et cette voyelle tend à attirer l'accent tonique : [apèrèsæ]. En revanche l'addition n'a lieu ni dans les formes méridionales [apèræ·s, apérè·s], ni dans les formes orientales [apérè·ns, apérè·ms]. — Mais, lorsque la forme verbale exprimant l'ordre se termine par une consonne, l'emploi de la voyelle d'appui est général sur tout le domaine, partout où le pronom est réduit ; et, partout, cette voyelle attire l'accent : « moquons-nous » ² : [trufam·zè, trufam·sé, trufam·sæ].

Comment s'explique cette addition d'une voyelle, soit dans les formes pronominales, soit dans les exemples précédemment énumérés tels que [sénsé] pour [séns], [bintè-kwàtè] pour [bint-kwàtè] etc. ? On se contente le plus souvent dans des cas pareils de parler de « voyelle de soutien ». Mais que signifie cette expression ? D'où cette voyelle est-elle sortie ? La considère-t-on comme le fruit d'une analogie ; est-elle le résultat d'une opération intellectuelle ? ou bien provient-elle d'un développement phonétique proprement dit ?

Comme pour les cas de prothèse, d'épenthèse, d'insertions transitoires, etc., il semble qu'il faille chercher dans

soit comme le développement prothétique d'une consonne initiale + consonne, soit comme représentant la particule *é* si fréquente en tête des propositions interrogatives (v. LESPY, s. v°). Dans les deux hypothèses, l'[é] doit son expansion à ce que la langue ne connaît pas de groupes [ns-, nɛz-] à l'initiale. Je pencherais plutôt pour la première explication, en faveur de laquelle plaident des phrases telles que [l'ëndrèt dɥn énz ah bɪs] « l'endroit d'où tu nous as vus », [dɥn étz ey bɪs] « d'où je vous ai vus », à Canenx-53.

1. *Atlas*, 342.

2. *Ib.*, 344.

le jeu des organes le principe originel de ce genre d'additions.

C'est ce qui ressort des expériences. Elles nous montrent le fr. *Vénus* prononcé [*Vénusè*] dans un débit emphatique ¹ ; *bal* devenu [*bà-la*], tout comme *balle* ², lorsqu'il est dit avec énergie. Sur notre domaine, le même fait se produit : [*lus pyns*] « les ponts ³ », émis sur le ton du langage courant, révèle l'addition d'une voyelle après la consonne finale de l'article : entre l'[*s] et le [*p], tous les deux sourds, s'insère un souffle vocalique qui tend à se sonoriser, et qui dure environ trois centièmes de seconde, un peu plus que la partie sourde de l'[*s] elle-même. Ce traitement du proclitique est tout à fait comparable au cas de nos [*nʒ, s > nʒé, sé*] dans une position analogue. Bien mieux, le tracé [*èspiye*] « regarde » ⁴ permet une constatation à peu près identique à l'intérieur du mot lui-même.

Il semble donc que le germe de la voyelle d'appui soit tout entier contenu dans la détente de la consonne qui précède. De même qu'il y a un élément consonantique dans le début et à la fin des voyelles ⁵, ne pourrait-on soutenir que les consonnes contiennent une voyelle en puissance dans leur tension et leur détente ? La prédominance, dans la consonne, du bruit sur le son est due à ce que la consonne est surtout un mouvement : la constriction ou la fermeture des organes, amenant un frottement de l'air contre les parois, produit des ondes pendulaires comprises dans les deux extrémités, non musicales, du champ auditif de l'oreille ⁶. Mais, le mouvement consonan-

1. ROUSSELOT, *Principes*, 522, f. 290.

2. ROUSSELOT, *Prononciation parisienne*, 53, 4^o.

3. *Atlas, Graph.*, p. 115, f. 116.

4. *Ib.*, 121.

5. ROUSSELOT, *Principes*, 412.

6. *Ib.*, 638-9.

tique une fois terminé, et les organes étant en repos, les chambres de résonance sus-glottiques tendent à recommencer leur jeu, car l'état de station, ou de station relative, est favorable à la naissance de la voyelle.

Cette théorie concorde bien, semble-t-il, avec le système d'explication proposé ci-dessus pour la prothèse vocalique devant les consonnes proprement dites. Dans les deux cas, mais surtout à l'initiale, le ralentissement articulaire, causé par la contiguïté de deux consonnes consécutives, — groupe difficile, — favorise la naissance de la voyelle. A la finale, le souffle qui suit l'explosion des occlusives, et qui termine les sifflantes ou les vibrantes, se fait encore sentir, alors que les organes ont repris leur position de repos¹. Comme la vibration du larynx — il faut répéter cette vérité importante² — n'est pas nécessaire à la formation d'une voyelle, le souffle, traversant la bouche, où les organes sont dans une position indifférente, se teinte de la nuance propre à la voyelle indifférente : il en résulte une voyelle sourde. Cette voyelle peut devenir sonore, soit par différenciation après une consonne sourde, soit par *accommodation*³ après une consonne sonore, selon les circonstances et les cas particuliers.

Il semble donc que la formation des voyelles d'appui obéisse aux mêmes lois qui président à la naissance des autres phonèmes additionnels. Elles ne sont que les prolongements des phonèmes voisins, des segments qui se sont détachés et différenciés, comme cela se passe pour le noyau d'une cellule vivante.

1. ROUSSELOT, *Principes*, fig. 139-44, p. 345-6.

2. *Ib.*, 720.

3. Je prends ce mot dans le sens que lui a donné M. J. VENDRYÈS, *MSL.*, XVI, 54.

3° DISLOCATION DE PHONÈMES

Tous les phonèmes additionnels étudiés jusqu'ici sont des phonèmes de liaison. Ils prennent naissance soit dans les mouvements transitoires que les organes exécutent pour prononcer deux phonèmes consécutifs, soit dans le passage de l'état de repos à l'acte de phonation, ou inversement.

Il existe toute une classe de phonèmes adventices qui ne sont pas essentiellement produits par une transition de ce genre : dans certaines circonstances, un phonème, cédant à une poussée en quelque sorte interne, peut se diviser, offrant l'exemple d'une véritable bipartition phonétique.

Sans doute les sons voisins ne cessent jamais d'exercer leur influence : le phonème reste toujours sous la dépendance du milieu où il est plongé. Parmi les cas qui vont être examinés, il en est plus d'un où la dislocation est favorisée par l'action des éléments environnants. Le passage de $[w]$ à $[gw]$, par exemple, est plus fréquent à l'initiale qu'à l'intérieur du mot ; il est encore facilité par le voisinage d'une consonne vélaire ; mais ces deux conditions ne sont pas indispensables. De même, lorsque é latin se diphtongue en $[y\acute{e}]$ sous l'influence d'un $[yod]$ suivant, la place occupée dans le groupe par le $[y]$ additionnel indique bien que ce $[y]$ n'est pas une consonne de transition. Dans des cas de ce genre, la segmentation peut être considérée comme relativement autonome. On réservera aux innovations de ce genre le nom de *dislocation*.

1° *Dislocation de consonnes.*

Les consonnes proprement dites, peu favorables à la production de segments transitoires, sont de même assez

rebelles à la dislocation. L'énergie relativement considérable du mouvement articulatoire qui les produit, les préserve le plus souvent de toute désagrégation.

Néanmoins cette énergie elle-même peut être un principe de division. Les consonnes dont la production exige le plus d'énergie, les occlusives sourdes, sont parfois sujettes à se dédoubler et aboutissent alors à *occlusive sourde + souffle sourd*.

Ce dédoublement, cause de la *Lautverschiebung* qui s'est propagée dans le groupe germanique et en arménien, n'est pas inconnu aux parlers de notre domaine. Mais il y demeure à l'état de tendance organique inconsciente et ne se manifeste que d'une manière sporadique.

L'analyse graphique de [kəntə] « il chante »¹ cantat, [krəmpə] « chambre »² camera, [ʏmpʀə] « ombre »³ umbra, [pən] « pain » pane, [pʏns] « ponts »⁴ pontes, etc., tels que ces mots ont été prononcés par un sujet de Mont-de-Marsan-45, décèle l'existence de véritables consonnes aspirées : [p'ʏns, p'ən, k'rəmp'ə, k'ənt'ə, ʏmp'rə], etc. La durée du souffle sourd dans chacun de ces exemples va parfois jusqu'à égaler, ou peu s'en faut, la durée articulatoire de la consonne elle-même :

[k'rəmp'ə]	k	=	9	cent. de seconde,	'	=	7	cent.
[k'rəmp'ə]	p	=	10	»	»	»	'	= 7 »
[ʏmp'rə]	p	=	9	»	»	»	'	= 8 »
[k'ənt'ə]	t	=	9	»	»	»	'	= 4 » 1/2
[p'ən]	p	=	10	»	»	»	'	= 6 » 1/2
[p'ʏns]	p	=	9	»	»	»	'	= 5 »

Dans d'autres mots, l'aspiration est moins accentuée.

1. *Atlas, Graph.*, p. 75, f. 20.

2. *Ib.*, p. 74, f. 17.

3. *Ib.*, p. 106, f. 95.

4. *Ib.*, p. 115, f. 117.

La position de la consonne après l'accent favorise la production du phénomène. Chez certains sujets natifs d'Aren-gosse-12, et de Bretagne-56, le dédoublement de l'occlusive est moins apparent : il n'existe en quelque sorte qu'à l'état embryonnaire¹. Nulle part il ne paraît être devenu conscient.

Ici, la dislocation phonétique est due à ce qu'un des éléments de la consonne, l'élément explosif, prend une importance démesurée par rapport aux éléments implosif et occlusif ; mais le phonème qui se brise est par sa nature relativement simple, car la production d'une occlusive n'exige pas d'ordinaire une combinaison de mouvements variés exécutés par plusieurs organes. — D'autres phonèmes au contraire sont de nature plus complexe : ils résultent du jeu concerté de diverses articulations. Certains même sont souvent le fruit de la fusion de deux phonèmes primitivement distincts, tel le [ɲ] qui est en quelque sorte la somme de [n] + [j]. — Tant qu'une force de cohésion suffisante unit les divers éléments du phonème, celui-ci est préservé de toute dislocation, comme un corps garde son unité chimique grâce à l'attraction moléculaire. Mais, survient-il une discordance entre les mouvements des divers organes qui sont en jeu, le phonème se désagrège. Plus un phonème est composite, plus il est sujet à la dislocation.

C'est ce que l'on peut constater à propos du [k] mouillé. Il est inutile de s'étendre ici sur la naissance préhistorique d'un [y] après [k], dans les couples [ke, ki] devenus [ke, ki]. Qu'il suffise de rappeler le passage ancien de [ke] à [ke, kye], etc., véritable dislocation. Sur notre domaine, comme sur tout le territoire de l'ancienne Gaule, à l'exception du Nord-Est, [kye, tye] a abouti à [tse]. Réduit à [s-] à l'initiale, à [-ʒ-] entre voyelles, sauf modifications ultérieures, le groupe [-ts]

1. Voir *Atlas, Graph.*, fig. 26, 32, 43, 100, 114, 133, 135-6, 147.

est en général demeuré intact à la finale dans la majeure partie de la Gascogne¹. Les premiers textes de notre domaine le notent par $-z$, $-dz$, puis par $-tz$, $-ts$ ².

On peut se demander si ce groupe $[-ts]$ constitue un phonème composé unique, — la mi-occlusive $[\delta]$ —, ou bien s'il ne représente pas deux consonnes distinctes l'une de l'autre. Dans cette dernière hypothèse seulement, il y aurait dislocation. — Au XIII^e siècle, l'unité de la consonne semble attestée. Nos textes montrent, pour $-dz$ final, un assourdissement parallèle à celui de $-b$, $-d$, $-g$ finaux. A l'époque où les graphies *grad gra tu*, *log lo cu*, etc., sont remplacées par *grat*, *loc*, etc., c'est-à-dire vers la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e, les graphies *crodz*, *bedz*, etc., cèdent le pas à *crotz*, *betz*, etc. La mi-occlusive subit la même transformation que l'occlusive. — De nos jours au contraire, l'autonomie de l'élément $[s]$ par rapport à l'élément $[t]$ semble prouvée par l'ampleur et la netteté des deux consonnes telles qu'elles apparaissent dans les tracés graphiques. Soit $[lab\acute{e}ts]$ illa vice³ à Mont-de-Marsan-45 : l' $[a]$ tonique dure 14 centièmes de seconde ; le $[t]$ suivant a une durée articulaire sensiblement égale ; le $[s]$ exige 13 centièmes environ. Dans la réalité, comme dans la conscience des sujets parlants, les deux consonnes sont distinctes l'une de l'autre.

La segmentation du $[k]$ latin en $[ky, ts]$ est depuis longtemps un fait accompli. Mais un phénomène analogue se manifeste à l'heure actuelle dans la partie Sud de notre domaine, lorsqu'un $[k]$ récent est suivi de $[i]$. A Canenx-53, la dislocation n'en est encore qu'à une première étape préparatoire, puisque la palatalisation du $[k + i]$, bien claire sur les

1. Cruce $[kryts]$, vérifié sur tout notre domaine. Cf. GILLIÉRON, 363.

2. Recueil : cruce *croz* MM. 1259, 9 ; *crodz* Mim. 1300, 7 ; *crotz* MM. 1316, 44 ; *crots* MM. 1329, 9 ; Baz. 1328, 10.

3. Atlas, Graph., p. 69. f. 3.

tracés¹, non seulement échappe encore à la conscience des indigènes, mais encore est restée insensible à mon oreille, jusqu'au jour où les expériences m'ont éclairé. J'ai pu alors, dans mon exploration, reconnaître le [k], dont le domaine est particulièrement développé lorsque l'[i] est en hiatus : [kɥé] qui est². Toutefois, sur certains points, une véritable segmentation s'est déjà produite, même devant [e]³ : [tɕé l-ɥwbré]⁴, à Lamothe-28, [l-ibèrn tɕæ biɕn]⁵ à Carcarès-17. Le [ɕ] est définitivement détaché du [k] primordial.

Quant à l'apparition d'un élément palatal ou prépalatal après le [-t] issu de -ll final latin, c'est un fait sans doute étranger à notre domaine. M. P. Meyer a déjà montré que le [-t] < -ll reste intact dans les anciens textes landais⁶. Les deux exemples que fournissent nos anciens textes de la graphie -eg -ellu sont isolés ; ils ne doivent pas être attribués à des notaires landais : bien que daté de Mont-de-Marsan, le mandement de Gaston de Foix, où on lit *saieg*⁷ *sigillu*, doit émaner d'un scribe béarnais⁸ ; la forme *castegx*⁹ *castellos*, qui figure dans une charte montoise, un siècle plus tard, est également transcrite d'un mandement rédigé par la chancellerie comtale. Dans *coht*¹⁰ *collu*, l'h n'est qu'un simple ornement graphique, comme ce manuscrit soigné en prodigue.

Toutefois l'exploration géographique montre que la mouil-

1. Voir [ki] qui, pron. inter. : *Atlas, Palais*, p. 52, f. 16 ; 53, f. 1-2.

2. *Atlas*, 439 : « Devine qui est venu ».

3. Cette palatalisation avancée, devant [e], est un fait surprenant.

4. *Atlas*, 435. « Les prunes que l'arbre a données. »

5. « L'hiver qui vient ».

6. P. MEYER, *Rom.*, V, 369.

7. *Recueil*, MM. 1329, 9.

8. Voir *ib.*, p. 25, n. 1.

9. *Ib.*, MM. 1410, 34.

10. *Ib.*, SS. 1480, XXVI, 26.

lure, à l'époque moderne, existe non loin de Saint-Sever-38 : on lit dans les poésies de M. Gassiat, qui était de Habas, *cotch collu*, *petch pelle*, *moutch molle*, *castetch c astellu*¹, etc. A Sault-de-Navailles², le traitement est analogue. — Bien plus, il est un mot où la mouillure est attestée non seulement à Saint-Sever-38, mais sur la rive droite de l'Adour : [put̥ç] pullu, dans le sens de « dindon »³. La forme féminine [put̥çɛ] « dinde »⁴, qui en est tirée, couvre tout le sud-ouest de notre domaine. Mais l'isolement phonétique de ces deux formes, qui se soutiennent l'une l'autre, et la nature même de l'objet signifié attestent une invasion étrangère : l'élevage du dindon est en honneur au nord de l'Adour ; l'influence des marchés et des acheteurs chalossais a sans doute imposé la forme étrangère. — Quoi qu'il en soit, — que le mot vienne de la Chalosse ou d'ailleurs —, le [ç] de [put̥ç] est vraisemblablement sorti de [t̥] : l'on a eu [put̥, put̥t̥, put̥ç, put̥çɛ]⁵. Le féminin [put̥çɛ] se rencontre encore aujourd'hui à Aurice-36.

1. Voir BEAURREDON, *Bin de Borda*, 1899, 208.

2. Témoignage de M. Costedoat.

3. *Atlas*, 139.

4. *Ib.*, 138.

5. Il me semble qu'il faut en partie accepter l'interprétation de M. P. Passy, *Ossalois*, §§ 134-5. L'auteur soutient, contre W. Förster, que le [-ç̃] béarnais n'est pas un développement direct de -ll latin, mais est sorti d'un [-t̥] primordial (que l'auteur suppose cacuminal). — Toutefois la mi-occlusive a été précédée d'une étape avec un simple [-t̥] mouillé. En effet, sur certains points de la région gasconne, -t latin devient [-t̥, -t̥t̥, -t̥ç] : [nébut̥ɛ] nepote, GILLIÉRON, 907 ; [sét̥ɛ] sitim, GILLIÉRON, 1237 ; participes passés en [-t̥ > -t̥ɛ], etc., etc. — Ces formes me paraissent trop nombreuses pour pouvoir être expliquées par l'analogie. — On peut objecter, il est vrai, qu'en Béarn, on n'a pas [-t̥ç, -t̥ɛ] pour -t latin. Mais il est possible que, dans cette région, le [-t̥] < -t latin ne se soit jamais confondu dans la prononciation avec le [-t̥] < -ll. Au contraire, vers Saint-Girons, les deux [-t̥] auraient été unifiés, et seraient passés tous deux à [-t̥ɛ].

Suivant une évolution différente, dans la petite région qui s'étend auprès de Souprosse-27, [pɹɪt] est devenu [pɹit] avec un [-t] dur, précédé de [i]. Ici, la dislocation s'est opérée en sens inverse : le [y] emprisonné dans [-t], au lieu de se dégager après le [-t] en s'assourdissant en [-ɕ], s'est dégagé devant le [-t], en se vocalisant en [-i-]. En d'autres termes, pour prononcer le [-t] ¹, la pointe de la langue forme occlusion contre les alvéoles ou les dents ², tandis que le dos de la langue s'élève vers le milieu de la voûte du palais dur ³. Le passage de [-t] à [-tɕ, -tɕ] s'explique par une avance de la pointe par rapport au dos, tandis qu'une avance du dos par rapport à la pointe transforme [-t] en [-yt, -it].

2° Dislocation de sonantes.

La décomposition du [-ŋ] s'explique de la même manière ⁴. Le [ŋ] est la synthèse de [y] + [n]. Si cette consonne composée perd la force de cohésion qui fait son unité, elle doit se dissocier et reproduire les deux éléments simples dont elle est la somme. Il est possible d'établir une véritable formule :

$$[n + y, y + n > ŋ > y + n, n + y]$$

Comme deux corps s'isolent chimiquement par précipitation, le [n] se dégage de [ŋ], laissant [y] à l'état libre. Ici, à vrai dire, ce ne sont plus seulement deux parties d'un seul et même organe phonateur qui sont en jeu, comme c'était le cas pour [-t > -it]. Outre le dos et le bout de la langue, le voile

1. *Atlas, Palais*, p. 35, f. 8-10.

2. *Ib.*, p. 58, f. 8-11, 14-5, etc.

3. *Ib.*, p. 38, f. 12, 14-5, etc.

4. *An. du Midi*, XVI, 224-6, *De la réduction de [-ŋ] à [-y] en gascon*. — Je ne sais si la réduction de [-ŋ] final à [-y] en albanais (*Grundr.*, I², 1050, § 34) a été précédée d'une phase [-yn].

du palais agit. La discordance peut donc être triple : le dos de la langue est en avance ou bien en retard sur la pointe, produisant [-yn] ou [-ny] ; mais la nasalité peut continuer d'infecter le [y], soit en avant, soit en arrière, sur une étendue plus ou moins grande. Toutefois l'élément occlusif s'accompagne toujours de nasalité : s'il y a désaccord dans le jeu du voile du palais, ce désaccord ne permet jamais à l'élément [n] de se dénasaliser en [d]. Enfin il est intéressant de remarquer que la dislocation semble être d'ordinaire préparée par une brévité particulière de la consonne. Cette brévité, très sensible à l'oreille, a été notée [y] sur plus d'un point du territoire.

L'analyse graphique de nos tracés montre la tendance du [-y] final à se désagréger de manière à produire [-yn] ou [-ny]. L'évolution dans ce dernier sens est localisée à l'ouest de Mont-de-Marsan-45 : elle est sensible dans [kræy] « il craint »¹, [kuy] « coin »² à Arengosse-12, [pézuy] « pou »³, [bién] à Mont-de-Marsan-45, qui doivent se lire [kræny, kuny, pézuy, biény] ou bien [kræny, kuny] etc. Dans [kuy] en particulier, le [y] est divisé en deux parties égales de 9 centièmes de seconde chacune.

Dans un cas, l'élément fricatif ou spirant prévaut à la fois avant et après le [y] : c'est ce que l'on remarque dans [puy] pugn⁴, à Arengosse-12 : le [y] est morcelé en trois tronçons : en avant et en arrière deux éléments sont visibles, [y] spirant, [y] nasal, on ne sait.

Au sud-est de notre domaine, prédomine la tendance qui pousse le [y] à se séparer du [y] en avant : [bézy] « besoin »⁵ à Bretagne-56, décomposé par l'analyse, devient [bézyy] :

1. *Atlas, Graph.*, p. 81, f. 35.

2. *Ib.*, p. 79, f. 29.

3. *Ib.*, p. 115, f. 118.

4. *Ib.*, p. 113, f. 111.

5. *Ib.*, p. 72, f. 10.

[y] = 5 centièmes ; [ɥ] = 10 cent. Dans [bézɥɛs] « besoins »¹, le [ɥ] reste intact ; la position à la finale est donc bien la cause de la dislocation.

Dans les exemples qui précèdent, l'évolution n'en est encore qu'à son début. Les documents géographiques donnent des indications plus complètes sur le phénomène. Le foyer de la dislocation du [-ɥ] final est au sud-est de notre domaine. De Saint-Sever-38, à Villeneuve-76 et à Nogaro (Gers) apparaissent successivement toutes les étapes de l'altération, jusqu'à la chute, inclusivement, de l'[-n] devenue finale : *baneu² > [baɥ] à Saint-Sever-38 > [baɥɥ] à Saint-Maurice-58 > [baɥn] à Maurrin-69, etc. > pl. [baɥs] à Arthez-88, [baɥ] à Lanne-Soubiran (Gers), etc. ; — calcaneu > caougagn « talon »³ à Labouheyre-1, [kawkaɥ] à Canenx-53, Lacquy-74, [kukaɥ] à Cauna-29, mais [kawkaɥn du pè] à Sainte-Foy-75 ; — *castaneu⁴ [kastɔn, kastɔyn, kastɔ]. Les graphies des xiv^e et xv^e siècles⁵ *castaing*, *Castainh* à Saint-Sever-38, à côté de *Castanh* à Roquefort-71, ne paraissent pas indiquer un dédoublement ancien du [-ɥ]. Si [-ɥn] et [-y] occupent actuellement dans ce mot un domaine particulièrement étendu, il faut attribuer ce fait à l'emprunt : en effet, à Maurrin-69 et à Perquie-77, les variantes montrent que les formes les plus archaïques appartiennent aux sujets les plus jeunes. Dans [taɥ, taɥn] tangit⁶, et dans [plaɥ, plaɥn] plangit⁷, l'extension géographique de [-ɥn] est apparemment due à une cause morphologique.

1. *Atlas*, *Graph.*, f. 11.

2. *Atlas*, 47. Cf. GILLIÉRON, 105. Comparer ARNAUDIN, 154 *bagn* ; SOURBETS, *PL.*, 1904, 35 *bagn* ; mais 1903, 7 *baïgn*.

3. ARNAUDIN, 154. Le [g] est le fruit d'une dissimilation.

4. *Atlas*, 81, « châtaignier ».

5. DU BUISSON SS. 1367, p. 324 : — *Recueil*, SS. 1399, 6 ; Roq. 1474, 52.

6. *Atlas*, 99.

7. *Recueil*, *App.*, MM. 1906, 21.

Après [ɥ], la dislocation de [-ɥ] s'étend sur une aire plus vaste : longe¹ [lɥɥ, lɥɥɥ, lɥɥn, lɥɥ]. Cette dernière forme doit être relativement ancienne : non seulement elle est pleinement consciente², mais des vieillards de 80 ans la connaissent, par exemple à Saint-Gor-81, La Bastide-86, etc. A Pujos-78, [lɥɥn] date au moins de 1824. Cuneu³ [kɥɥ, kɥɥn, kɥɥ]. Ici encore les graphies du moyen âge⁴ *coinh*, *coing*, *cuynh*, à côté de *cunh*, représentent vraisemblablement un [-ɥ]. Bis+*sonium [bɛʒɥɥ] « besoin »⁵, [bɛʒɥɥn, bɛʒɥɥ]. Dans ce mot, la dislocation du [-ɥ] présente, à la pause, un domaine encore plus étendu⁶ : [bɛʒɥɥn] à Bretagne-56, Lencouacq-60 et même Audon-9 (i) ; [bɛʒɥɥɥ] à Campet-34, Saint-Perdon-35, Leuy-26, Audon-9 (f).

Pourquoi l'évolution est-elle plus avancée pour [-ɥɥ] que pour [-aɥ] ? A Ygos-23, par exemple, — point qui est assez éloigné du foyer géographique de la dislocation, — l'on peut faire une constatation précieuse : le [-ɥ] final reste solide après [a], [baɥ, taɥ], et après [u], [lɥɥ, puɥ]⁷ ; mais un [u] précédent provoque la fracture : [bɛʒɥɥn, kɥɥn]. Nous en apercevons facilement la raison : l'avance du dos de la langue sur la pointe est hâtée par l'ordre expiratoire : [y] est à moitié trajet entre [u] et [n].

Les observations qui précèdent montrent que la bipartition du [-ɥ] s'est, dans la partie la plus orientale de notre

1. *Atlas*, 281. — Cf. GILLIÉRON, 780.

2. *Louy* dans SOURBETS, *PL.*, 1902, 72. 1904, 42 ; 48. 1905, 5 ; 21 ; 23 à côté de *loun*). — Comparer ARNAUDIN, 154 *lugn*.

3. *Atlas*, 97. Cf. GILLIÉRON, 308.

4. *Recueil*, T. 1372, 18 ; 21. SS. 1399, 8. Vi. 1349, 10. T. 1379, 13 ; 15. 1381, 11. — Cf. ARNAUDIN, 154 *cugn*.

5. *Atlas*, 53. — Cf. *besonh*, *Recueil*, Roq. 1474, 22 ; *bessoinh* SS. 1480, XXIX, 3 : *besseinh* XXXIII v°, 12 ; — *besougn*, ARNAUDIN, 154 ; SOURBETS, *PL.*, 1903, 40 ; 1905, 21 ; mais *bésouy* 1903, 43 ; 49 ; 1904, 44.

6. « Je n'en ai pas besoin ». Carte non publiée.

7. *Atlas*, 407, « poing ».

domaine, accomplie en certains cas dès le premier tiers du XIX^e siècle. Il est impossible de préciser davantage la date où a commencé cette évolution, dont les effets se font encore sentir à l'heure actuelle. Tout ce qu'il est permis d'avancer, c'est qu'elle est postérieure à l'évolution qui, dans les mêmes parages, mais sur une aire plus vaste, a transformé en [-y] le [-l] final. Or cette transformation est certainement moderne¹.

Les mots qui offrent une terminaison primitive [-a_l, é_l, -u_l], et qui ont maintenant [-a_y, -é_y, -u_y], ont subi, dans le domaine habituel, la dislocation du [-y], tandis que [-l] semble être partout resté intact² : *miraculu*³ [mirə_l, mirə_y, mirə_y, mirə_y] : à Lucbardez-63, l'innovation est en progrès ; mais à Maurrin-69 et à Perquie-77, il y a retour offensif de la forme primitive ; — *aliu*⁴ [a_l, a_y, a_y] ; plur. [a_ys] ; à Lucbardez-63, [a_yn] est en progrès sur [a_y] ; mais à Maurrin-69 et au Frèche-87, le contraire se produit ; — *perdice* + *aculu*⁵ [perdigə_l⁶, perligə_l, perdigə_y, perligə_y, perdigə_y, perligə_y] ; — *daculu*⁷, [a_{re}-də_l, a_{re}-də_y, a_{re}-də_y] ; — *siccu* + suff. [sékarə_yn]

1. La *Proclamation préfectorale* de 1807 donne *oueil* *oculu*. — Cf. ci-dessus, p. 46 et la note 3.

2. A Lanne-Soubiran, *l* mouillée finale a pu se réduire à *l* dure.

3. *Atlas*, 308, « miroir ». Cf. GILLIÉRON, 1634 : l'absence de [-y] à Sarbazan et Grenade est surprenante. — Comparer SOURBETS, C., 19 : *miragn* ; mais ARNAUDIN, 220 *mirail* : *Recueil*, T. 1573, I v^o, 10, *Mirail* (nom de lieu).

4. *Atlas*, 7, « ail ». — Cf. GILLIÉRON, 17 ; même observation que pour le mot précédent ; cf. SOURBETS, C., 16 *agn* ; mais *Recueil*, SS. 1480, *baill*.

5. Cf. MEYER-LÜBKE, *Gram.*, II, 421. Notre exemple montre que l'emploi de -*aculu* pour désigner les petits des animaux n'est pas particulier à l'Italie.

6. *Atlas*, 386, « perdreau ».

7. Cf. KÖRTING, 2738. L'étymologie *dactylus* proposée par M. Barbier fils, *Rev. dial. rom.*, I, me paraît moins satisfaisante.

8. *Atlas*, 443, « regain ». — Cf. *daill*, ARNAUDIN, 275 ; *daill* SS. 136, dans DU BUISSON, I, 317.

« branche sèche de pin » à Maurrin-69, en regard de fém. [sékéralé], même sens, à Saint-Cricq-65. — Après [ʷ], la dislocation s'étend sur un plus grand domaine ; mais l'on n'a pas l'équivalent de cun eu [kʷy] : l'[n] est ici restée plus solide : fenuculu¹ [fenʷl, fenʷy, fenʷyʷ fénʷyn] ; — peduculu² [pedʷl, peʷl, pedʷy, peʷyʷ, pedʷyn, peʷyʷyn] ; — torculu³ > *troclu [trʷl, trʷy, trʷyʷ, trʷyn, trʷin] ; — *verruculu⁴ [baʷl, baʷy, baʷyʷ, baʷyn, baʷin].

Après [e], le traitement est plus incertain : à côté des terminaisons [-eyʷ, -eyʷn], on voit poindre [-én] : *veclu⁵ [biél, bién, biéyn, bién, bién] ; — *coniculu⁶ (pour *conucula) [kwél, kwéy, kwéyn, kwén] ; — oculu⁷ [wél, wéy, wéyʷ, wéyn] ; — *genuculu⁸ [yeʷl, juéy⁹, jueyns] à Laglorieuse-67 ; — capilliu¹⁰ [kabél, kabén, kabéyn, kabén] ; — soliculu [surél, surén, surén¹¹] ; — fr. conseil counsèign ménicipaou¹².

Pour expliquer l'apparition de la nasale vélaire [-n] dans certaines de ces formes, il faut rapprocher les mots en [-il > -in] : filiu¹³ est le plus caractéristique : [bi] a dû devenir

1. *Atlas*, 191, « fenouil ». — Cf. GILLIÉRON, 1565. — Le mot, comme la plante, est importé ; [bi], à Gimont (Gers), est la forme héréditaire.

2. *Atlas*, 421, « pou ». — Cf. GILLIÉRON, 1067. SOURBETS, C., 12 pèsougn.

3. *Atlas*, 422, « pressoir ». — Cf. *Recueil*, T. 1573, VI, 23. *Trulh*, nom de lieu.

4. *Atlas*, 533, « verrou ».

5. *Ib.*, 539, « vieux » Cf. SOURBETS, C., 2 : biéygn.

6. *Atlas*, 437, « quenouille ». Cf. ARNAUDIN, 290 coueuill.

7. *Atlas*, 354, « œil ». Cf. SOURBETS, C., 3 oueygn. Comparer GILLIÉRON, 932 [wéy] à Grenade-675.

8. *Atlas*, 226, « genou ».

9. Voir ci-dessus, p. 86.

10. A. THOMAS, *Essais*, 78. — *Atlas*, 166, « épi ».

11. Cette dernière variante (Sainte-Foy-75) a été oubliée dans la carte : *Atlas*, 474.

12. SOURBETS, PL., 1905, 7.

13. *Atlas*, 199. — Cf. SOURBETS, PL., 1904, 42 : bin.

[*hiy*] dans le domaine habituel ; mais les exemples de [*hiy*] sont à l'heure actuelle devenus rares ; on ne les rencontre qu'à la périphérie du domaine de [*-l* > *-y*], à Labrit-42, Bélis-51, Lugaut-70, Vielle-Soubiran-82, Grenade-59¹ ; partout ailleurs le [*-y*] est représenté par [*-n*, *-ñ*]. — Dans les mots suivants, le traitement est analogue mais le [*-y*] est encore plus rare : *miliu*² [*mīl*, *mīn*, *mīñ*] ; il est peu vraisemblable que *Myn*, attesté comme nom de lieu à Tartas-18 dès le xvi^e siècle³, représente *miliu* ; — **petrosiliu*⁴ [*peyrésin*, *peyrésin*] ; — fr. *fusil*⁵ [*fēzil*, *fēzin*, *fēzin*] ; — **vinciculu*⁶ [*bénsil*] à Grenade-59, [*bénsin*, *bénsin*]⁷ ; — *adfundibulu*⁸ [*a-hunil*, *a-hunin*].

Comment s'explique la divergence de traitement ? — Les formes en [*-in*] sont dues régulièrement au dédoublement de [*-y*] ; le [*y*], extrait du [*-y*] par l'attraction de l'[**i*], dont il est la semi-voyelle, s'est confondu avec celui-ci : [*hiy* > **hiyn* > *hin*]. Mais après [é], le [*y*] est demeuré distinct : [*biéyn*].

Quant aux formes en [*-in*, *-én*] elles ne sont pas en vérité le fruit d'une dislocation ; elles sont dues à une autre tendance : le [*-y*] est passé à [*-ñ*] sous l'influence différenciatrice de la voyelle palatale précédente. La géographie montre

1. Selon GILLIÉRON, 572-3.

2. *Atlas*, 374, « panis ». Cf. *milh*, *Recueil*, SS. 1480, XXIX v^o, 7. 1510 III, v^o, 6 ; IV, 16 ; VI, 10 ; XIX, 2 ; 1519, XXII, 6. T. 1505, 28.

3. *Recueil*, T. 1573, XVI v^o, 15 ; 23. 1588, XIV, 5.

4. *Atlas*, 388, persil ». Cf. *Recueil*, SS. 1480, XXVIII, 26 : *peyressilh*. SOURBETS, C., 16, *peyréchin*. GILLIÉRON, 1004, ne donne aucune forme nasalisée.

5. *Atlas*, 222. Cf. SOURBETS, *PL.*, 1905, 21 : *fusin*. — La formelandaise avec *l* mouillée remonte sans doute à une ancienne prononciation provinciale : cf. LÉVY, *Sup. foxil*, *foxilh*. En français, l'[**l*] était tombée depuis longtemps : v. BRUNOT, *Hist. de la l. fr.*, I, 339 ; II, 270.

6. Voir MEYER-LÜBKE, II, 422. — KÖRTING donne **vincilleu*.

7. Voir GILLIÉRON, 1609, « hart ».

8. *Atlas*, 162, « entonnoir ». — Il y a substitution du suffixe *-iculu*.

que l'[*i] a eu, dans ce sens, une action beaucoup plus intense¹ que l'[*ɛ] ; et cela est tout naturel. En ce qui concerne la réalité de cette transformation phonétique, on ne la mettra pas en doute, si l'on songe au développement inverse de [ɲ] en [y] entre voyelles : [pɲ, piɲasɛ]², [kɲ, kɲɛ]³, [uɲ, uɲ-awt]⁴, [lugraɲ, eslugraɲat]⁵ ; et à la finale : [hɛɲ > hɛy]⁶, [plɛɲ > plɛy]⁷, [mɛɲ > mɛy]⁸, etc. L'intermédiaire entre [y] et [ɲ] a sans doute été [y'], c'est-à-dire une nasale palatale dure⁹, dont l'apparition sur notre domaine n'est pas surprenante, car le palais artificiel offre des tracés, où l'écrasement de la langue contre le palais pour la prononciation du [y] paraît réduit au minimum¹⁰. Ces tracés viennent d'ailleurs à l'appui non seulement de la théorie particulière qui précède, mais encore de toute l'argumentation où est exposée la marche de [-y] final vers la dislocation.

La tendance à la dislocation peut solliciter des phonèmes moins complexes que [y]. La transformation de la fricative [ɣ] en mi-occlusive en est la preuve. L'innovation est alors due moins à un défaut de concordance entre deux mouvements articulatoires, qu'à un excès d'énergie. Cet excès

1. Comparer, dans les mots précédents, l'exigüité des domaines [-eɲ] par rapport à la grande étendue des domaines [-iɲ].

2. *Atlas*, 3, « aiguille de pin ».

3. GILLIÉRON, 279, « chienne ».

4. *Atlas*, 344.

5. « Ébloui », à Lanne-Soubiran.

6. *Atlas*, 204, « foin ».

7. *Ib.*, 398, « plein ».

8. *Ib.*, 306, « miens ».

9. *Ib.*, *Introd.*, p. vi, n° 19.

10. *Atlas, Palais*, pp. 3, ff. 8 ; 47, 13 ; 48, 14 ; 54, 13 ; 61, 2 ; 63, 13, etc.

L'impression auditive n'en est pas moins [y].

d'énergie amène le premier élément du [y] à prendre le caractère occlusif, tandis que la fin du phonème reste fricative.

La série des étapes par lesquelles [y] est passé à [ÿ], c'est-à-dire à une occlusive palatale sonore¹ immédiatement suivie de la fricative correspondante, est représentée tout entière dans nos figures de palais artificiel qui se rapportent à la partie sud-ouest de notre domaine. — Suivons l'évolution à Ygos-23² : à la finale, le [y] est très ouvert : c'est un [i] en fonction consonantique : [ey] « j'ai », [bøy], « bois », [may] « mère »³. — Entre voyelles, l'articulation gagne en netteté : la voie se resserre : [kuyun] « calebasse », [kuyun], [embæyè] « envie », [guyè] « fille », [buya] « labourer »⁴. Déjà se manifeste la tendance à une occlusion palatale après [i, u] : [huyè] « fuir », [diyaws] « jeudi »⁵. — Appuyé, à l'intérieur du mot, [y] reste encore fricatif après une sonante : [kawyè] « cage », [mya] « mener »⁶. — A l'initiale, l'intensité plus considérable accentue l'élévation de la langue : si le [y] est à l'intérieur d'un « groupe de souffle » et qu'il soit précédé d'une voyelle ou d'une semi-voyelle, il n'est encore que fricatif : [sɨi yu ki] « c'est moi qui »⁷. Si le [y] est à l'initiale du « groupe de souffle », l'occlusion se produit : la figure [ÿaunè] « jaune » et les deux figures voisines [ÿaw] « jars », [ÿita] « jeter » font

1. *Atlas, Introd.*, vi, n^o, 11.

2. Il faut tenir compte de l'épaisseur du palais en caoutchouc : un tiers de millimètre environ ; cette épaisseur favorise l'occlusion. — Le sujet a la voûte palatine assez basse : 12 millimètres, mesurés du niveau où les dents émergent des gencives jusqu'à la voûte du palais.

3. *Atlas, Palais*, pp. 4, ff. 16 ; 8, 6 ; 37, 4.

4. *Atlas, Palais*, pp. 10, ff. 11 ; 15, 16 ; 20, 2 ; 23, 8 ; 32, 11.

5. *Ib.*, 26, 2 ; 31, 8.

6. *Ib.*, p. 10, f. 4 (la variante *a* montre déjà une plus grande fermeture) ; p. 36, f. 4 : lire [mya].

7. *Ib.*, p. 39, f. 1.

saisir toute l'évolution ¹ : dans [y̌aunè], la variante *a*) représente un [y̌] fricatif, où la langue, très élevée, tend à toucher le palais sur deux points symétriques, en arrière et en avant du sommet de l'ogive palatine ; dans l'autre variante, le contact a eu lieu en arrière seulement : l'occlusion est *post-palatale* : si la segmentation du phonème se parachevait, c'est-à-dire si un retard organique ² isolait les deux parties du [y̌], le nouvel élément serait un [g] ³, et le résultat serait [gy]. Dans [y̌aɹw], au contraire, le contact s'établit en avant ; l'occlusion est *prépalatale*, presque alvéolaire ; elle marche vers [d], le point d'aboutissement doit être [dy]. Dans [y̌ita], les deux mouvements sont combinés ; le contact a lieu à la fois en arrière et en avant. Pour ce mot, l'état plus avancé de la palatalisation ne paraît pas dû — contrairement à ce qu'on pourrait croire — à la qualité palatale de la voyelle suivante : devant l'[i] de [y̌iti] « je jette », [y̌iɹw] « joug » ⁴, le [y̌] n'est pas sensiblement différent de ce qu'il est devant [æ] : [y̌æmè] « gemme » ⁵, devant [ò] : [y̌òk, y̌ògi] « jeu », « je joue » ⁶, devant [u] : [y̌uɹ] « jour », [y̌u] « moi » ⁷. — Lorsque l'initiale est précédée d'un mot terminé par une consonne, l'occlusion est encore favorisée : [pèk y̌u] ⁸!

Dans tous ces mots, le [y̌] est devenu non moins occlusif

1. *Atlas, Palais*, p. 30, f. 13-5.

2. Le [y̌] paraît être d'une plus grande durée que le [y] : comparer à Bretagne-56, [ǎyè] : y̌ = 13 centièmes et [y̌uɹè] : y = 9 cent. : *Atlas, Graph.*, p. 69, f. 1 ; 94, 67.

3. V. ROUSSELOT, *Principes*, 935, f. 619 : [y > gy] à Loango. — Cf. VENDRYES, *Mél. Meillet*, 128.

4. *Atlas*, p. 31, f. 2, 13.

5. *Ib.*, p. 26, f. 16.

6. *Ib.*, p. 31, f. 5, 12.

7. *Ib.*, f. 16 ; p. 38, f. 14.

8. *Ib.*, p. 57, f. 3. — Comparer, à Sabres, p. 38, f. 12 et 16 ; p. 57, f. 2.

que le [ɣ] qui apparaît dans les mots où l'occlusion a une origine étymologique : -aticu [-aɣɛ̃] ¹. Le double tracé de [ɣuɣa] judicare ² témoigne même d'une plus forte occlusion pour le représentant du lat. j que pour celui de d'j, Les expériences exécutées sur le sujet de Sabres-20 nous permettraient de faire des constatations analogues ³.

Le passage de [ɣ] fricatif à [ɣ̃] mi-occlusif est perceptible à l'audition. A la finale, le [ɣ̃] est tout à fait exceptionnel : j'ai entendu une fois [lə mi maɣ̃] « ma mère » de la bouche de M^{me} Labarsouque, à Meilhan-24. — A l'intérieur du mot, le [ɣ̃] est rare entre voyelles ; je l'ai observé entre deux [i] : [miɣ̃i] et même [miɣ̃i, miɣ̃i] « je mène » ⁴, avec un [g] un peu spirant, mais conscient, à Carcen-Ponson-16. Après consonne : [aɣ̃ɪs kuraɣ̃ɛ̃!] « aies courage ! » entendu à Benquet-47 ; [ɛ̃ɣ̃ala] « filer » ⁵ ; [ɛ̃ɣ̃alɛ̃] « fléau » ⁶, etc. A l'initiale, mais à l'intérieur d'un « groupe de souffle », [ɣ] reste le plus souvent fricatif après voyelle [a ɣu] « à moi » ⁷, [lu ɣan] « Jean » ⁸, [lu ɣɔk] « le jeu » ⁹, [k-ey ɣunut] « j'ai joint » ¹⁰, etc. Et cependant quelques variantes sporadiques révèlent une mi-occlusion. Celle-ci devient la règle après un mot que termine une consonne : [kɛ̃s ɣitɛ̃wɛ̃n] « ils se

1. *Atlas*, p. 1, f. 10-11 : 25, 12.

2. *Ib.*, 32, f. 1-2.

3. Voir les références précédentes : les figures de Sabres sont voisines. — La tendance à la palatalisation est moins forte chez le jeune Dupin ; ce fait tient sans doute à la hauteur plus grande de la voûte palatine : 19 millimètres. L'épaisseur du caoutchouc est sensiblement égale.

4. *Atlas*, 299 ; voir la légende.

5. *Atlas*, 197.

6. *Ib.*, 201.

7. *Ib.*, 310.

8. *Ib.*, 246.

9. *Ib.*, 248.

10. *Ib.*, 250.

jetaient »¹, [bèt jøk] etc. Il en est de même en tête d'une phrase : [juén, juæn] « jeune »², [jɛ, jæy] « hier »³, etc.

Bien que relativement avancée, l'évolution de [y] vers l'occlusive ne semble pas avoir progressé pour le moment au point d'entraîner le triomphe d'un des deux éléments dédoublés sur l'autre : ni le traitement de [y > g], qu'on observe en brittonique⁴, ni celui de [y > dy > dj > j], qui se rencontre en français, ne se sont propagés sur notre domaine. Le [j] qui s'étend sur la région orientale est le fruit d'un développement plus ancien, et d'ailleurs différent, comme on l'a vu plus haut⁵. — La segmentation du [y] reste donc à l'état de phénomène purement organique.

Dans l'évolution parallèle de la labio-vélaire [w], l'intensité joue aussi un grand rôle. Mais une autre cause intervient, au moins aussi efficace : le défaut de concordance entre les mouvements des lèvres et ceux de l'arrière-langue.

L'arrière-langue est-elle en avance sur les lèvres, [w] se disloque en [gw], si l'excès de force est en arrière, et en [wb], si l'excès de force est en avant ; inversement, les lèvres sont-elles en avance sur la racine de la langue, [w] se disloque en [bw], si l'excès de force est en avant, et en [wg], si l'excès de force est en arrière.

La transformation de [w > wg] et celle de [w > bw] sont exceptionnelles, parce qu'elles sont contraires à l'ordre expiratoire. Elles ne sont pourtant pas sans exemples. Dans [awglaŋ < awlaŋ] abellana⁶, le [g] ne paraît pas

1. *Atlas*, 247. — Dans la carte 255, les variantes relatives à la mi-occlusive sont omises.

2. *Ib.*, 249.

3. *Ib.*, 238.

4. VENDRYES, *loc. cit.*

5. Voir ci-dessus p. 70 et la note 3.

6. *Atlas*, 337, « noisette ».

devoir s'expliquer par une contamination avec [gl̥an] glande. La dispersion géographique du [g] sur trois points tout à fait éloignés, à Labouheyre-1, Lesgor-7, Leuy-26 et Saint-Perdon-35, semble bien la preuve d'un phénomène physiologique. A Villenave-13, on perçoit l'étape intermédiaire [ɔwgl̥an]. Enfin, si la position est différente, par exemple après la voyelle initiale d'un trisyllabe, la production du [g] semble favorisée : [awgl̥an̥] à Bélis-51, [awgran̥] à Mont-de-Marsan-45. Ce fait plaide en faveur d'une explication du [g], phonétique et non analogique. Il semble que la production de l'occlusive [g] ait été aidée par l'action différenciatrice de la continue [l] : [bid̥awgl̥e] « clématite »¹ à Sarbazan-72 semble être sorti de [bid̥awle] à Luxey-40. D'autre part, dans certains cas, tels que malva [m̥auw̥e > m̥au̯g̥e]² à Tartas-18, Luxey-40, Grenade-59, Sarbazan-72, [gim̥au̯g̥e], *espiaug* « aubépine »³, à côté d'*Espiaup*⁴, la fermeture est due à la position du [w] dans la syllabe finale.

C'est au contraire au début du mot, sous l'influence de l'intensité initiale, que s'accomplit la dislocation de [w] en [bw]. Vadu < germ. wat aboutit à [w̥a] dans les dialectes actuels. Il faut admettre⁵ que, dans les mots où un [w-] germanique est représenté par un [w-] gascon, le [w-] gascon ne continue pas directement la bilabiale germanique, mais qu'il y a eu chute secondaire d'un [g-]. Quoi qu'il en soit, [w̥a] vadu, qui couvre encore la partie nord-est de notre domaine, et qui est la forme consciente à Labou-

1. GILLIÉRON, 1505. La base semble être vite albula.

2. GILLIÉRON, 828.

3. *Recueil*, Cont. 1515, 43. — Sal. 1538, XXII, n° 23. Cf. LESPY, *espiaub*.

4. Dans ces mots, le b ou le v semblent être devenus [b̥, w] par assimilation au [w, u] précédent : on a eu malva > [m̥au̯b̥e, m̥au̯w̥e], etc.

5. Voir MEYER-LÜBKE, I, § 18, rem.

heyre-1, chez M. Arnaudin ¹, à Cachen-50, etc., est devenu [bwa] au Nord-ouest et aussi vers le Sud-Est, tandis qu'il est passé à [gwa] au Sud et à l'Ouest ².

Ce développement du [w-] en [gw-] est de beaucoup le plus ordinaire. De bonne heure, il s'est produit régulièrement à l'initiale dans tous les mots d'origine germanique commençant par *w*, et dans tous ceux où le *v* latin a été assimilé au *w* germanique. Tandis que, dans le provençal classique, l'initiale [gw-] ainsi formée se réduisait à [g-] dès le ^xe siècle ³ elle s'est maintenue longtemps intacte sur notre domaine ainsi que dans le reste de la Gascogne.

A vrai dire, devant *a*, nos anciens textes oscillent entre les graphies *gua-*, *goa-* d'une part, et *ga-* de l'autre : dès les premiers documents, les trois notations apparaissent pêle-mêle dans les mêmes régions et à l'intérieur des mêmes textes : germ. **warda*, *garde*, *guarda*, *esguard*, *Guarderon* ⁴; — *goarde*, *goardar*, *goardian* ⁵; — *guoarde* ⁶; — *garde*, *gardar*, *gardian*, *esgard* ⁷; — a. h. a. *wërento*, *goarent*, *guarentir*, *guarentie* ⁸; *garentir*, *garent*, *garentie* ⁹; — germ. **wadjan*,

1. ARNAUDIN, 157, *oua*.

2. Les formes ont été vérifiées sur tous les points du domaine. J'ai recueilli [wa] à 33, 41-3, 50 (forme consciente chez *g*, *j*), 60, 61 [un *gwa*, mais *a wa*], 70-2. 82-3, et sporadiquement à 29, 65 (*j'*). — [Bwa] à 1 (chez *l*), 2, 10-1, 20, 21 (forme consciente), 22 (*j*), 40 (*d*); et à 47, 66, 67 (*b*), 87, 64, 53, 50 (*g*). — Partout ailleurs [gwa].

3. SUCHIER, *Grundr.*, I, p. 743, § 17.

4. SS. 1262 dans Du Buisson, I, 228; *Recueil*, MM. 1266, 8, 12; 13. 1306, 47 B. Vi. 1310, 29. MM. 1259, 11.

5. *Recueil*, MM. 1410, 41. 1465, 24. Mor. 1444, 27; 29. S S. 1510 XV, 9.

6. *Ib.*, SS. 1519, XVIII, 2.

7. *Ib.*, Vi. 1277, p. 69, l. 14. 1316, 53. T. 1505, 77. — MM. 1306, 7. 1316, 13. Roq. 1474, 37. Vi. 1277, 29. 1316, 42. SS. 1519, XVII, v° 7. T. 1379, 61; 63. Mor. 1437, 22. Mim. 1300, 53. Baz. 1363, 17. — MM. 1277, 39. — 1306, 25. Mim. 1300, 5; 43.

8. *Ib.*, MM. 1465, 37. — 1546, 40. — 1265, 11. SS. 1278, 9; 10.

9. *Ib.*, Baz. 1328, 9; 16. T. 1317. 43. MM. 1270 9. T. 1317, 22. 1372, 30; 32. Mor. 1437, 17.

*guadge*¹ ; *gadge*, *gadiad*² ; — germ. **waidanjan goadanhar*³ ; — *vastare*, *gastar*⁴. — Les formes *Gualhard*, *Goalhardet*, *Guoalhardet*⁵, à côté de *Galhard*⁶, semblent indiquer, dans ce radical, un ancien [w-]⁷.

Devant la voyelle *u*, la graphie ne permet pas de discerner au juste s'il y a eu réduction de [gw-] à [g-]. Toutefois cette réduction est probable : *wërpan*, *gurpir*⁸, *gorpir*⁹.

Devant *e*, même incertitude dans *guerre*¹⁰, germ. *wërra*. Mais la mi-occlusive est sûre dans *goeytar*, *goeyt*¹¹ germ. *wahten*.

Devant *i*, la notation *W.* ou *Wm.* *Wilhelmu*, si fréquente dans les textes du XIII^e, et encore du XIV^e siècle¹², est certainement un archaïsme d'écriture, qui cache une prononciation [gw-] ou même [g-], comme le montrent les graphies *G. Arnaut*, *Guill.*, *Guilhem*, courantes dès les premiers textes¹³.

A quelle cause faut-il attribuer cette incertitude dans la graphie ? Faut-il voir dans *gua-*, *goa-*, *goe-* une notation

1. *Recueil*, Baz. 1363, 47.

2. *Ib.*, Baz. 1363, 9 ; 37. Perquie 1256, dans LUCHAIRE, 82.

3. *Recueil*, Roq. 1499, I, 26.

4. *Ib.*, SS. 1480, XXXIII v^o, 32.

5. *Ib.*, Vi. 1316, 56. Baz. 1328, 4. Roq. 1447, 17. — Vi. 1495, 84.

6. *Ib.*, Vi. 1349, 30.

7. Voir *Dict. gén.*, v^o *gaillard*. — Cf. au contraire KÖRTING, 4118, 4135 a.

8. *Recueil*, MM. 1274, 4. 1458, 5. 1509, 6. Vi. 1310, 4. 1349, 3. SS. 1399, 3. T. 1372, 3. 1379, 5. 1381, 5. Baz. 1328, 2.

9. *Ib.*, SS. 1278, 1.

10. *Ib.*, Mim. 1300, 39 ; 50. — Cf. ADER, *Gentilh.*, 2476, *gouerre*.

11. *Recueil*, MM. 1316, 13. 1410, 16 ; 26. SS. 1368, 16. 1519, XXI, 8.

12. *Ib.*, MM. 1259, 2 ; 9 ; 12. 1266, 16. 1311, 16. Roq. 1310, 14. Vi. 1316, 1 ; 42 ; 62. SS. 1278, 1. Baz. 1300, 12 ; 16. — MM. 1318, 66. T. 1317, 1. Mim. 1300, 77.

13. *Ib.*, SS. 1251, 2. — MM. 1277, 39. Vi. 1277, 18. 1316, 48. 1349, 6. SS. 1399, 5. Baz. 1363, 7. Mim. 1300, 31 ; 34 ; 78.

archaïque correspondant en réalité à une prononciation [ga-, ge-]? C'est douteux. Il est plus probable qu'il y a eu des emprunts, tantôt purement orthographiques, tantôt vraiment phonétiques. L'état actuel des dialectes paraît l'indiquer.

Certains mots se présentent en effet aujourd'hui avec [g-] sur tout le domaine : [gaÿè, gaÿè] « gage »¹; — [gawèl, gèwèl]² « gauche » walki, welk; — [gaŋa] « gagner »; — [ginlɛy]³ à Luxey-40, a. h. a. wihselà; — [Gilèm, Gilaw-mè]⁴; — [giʒè, gidè] « guide »⁵, [giʒa] « guider »⁶ germ. wîtan. — La manière dont le [-d-] et le [-ʒ-] sont répartis dans ce mot est l'indice d'un emprunt relativement récent⁷. Le traitement du k dans walki appelle une remarque analogue. Quant à [gaŋa], c'est le français gagner. Le terme héréditaire pour « gage » est [sawtadè] à l'ouest du domaine, [sèwtadè] à l'est. Enfin [ginlè] est un terme sujet à l'exportation. Le [g-] dans tous ces mots est donc d'introduction plus ou moins récente.

Les formes vraiment landaises ont aujourd'hui [w-] ou [gw-]. L'on a déjà dit que le [w-] n'est pas un [w-] primaire. L'absence, — en dehors de *W.* = *Guilhem* —, de toute graphie ancienne par *w-*, *u-*, *o-* prouve que la chute du [g-], ou, pour mieux dire, son absorption dans le [w] suivant, est un fait moderne, postérieur au début du xvi^e siècle.

La question est maintenant de savoir si le [gw-] actuel

1. Vérifié sur tous les points du domaine. Cf. *engatjem* à Saint-Gor, *Circulaire électorale* de 1904.

2. *Atlas*, 223, « gauche ». Cf. GILLIÉRON, 629; ARNAUDIN, 209 : *a gaouch*.

3. GILLIÉRON, 218, « cerisier ». Cf. *Recueil*. SS. 1480, XXVIII, 14 : *guinle*.

4. GILLIÉRON, 677.

5. *Atlas*, 233; SOURBETS, C., 19, *guise*.

6. SOURBETS, C., 15.

7. Voir ci-dessus, p. 22, note 3.

est un développement du [w-] secondaire, ou s'il continue le *gu- go-* du moyen âge. En d'autres termes, la chute de [g-] est-elle devenue générale, lorsqu'elle a commencé à se produire ? — La réponse à cette question est difficile. Il n'est pas impossible qu'un [gw-] primitif ait survécu jusqu'à nos jours ¹.

Toutefois il n'est aucun mot, à ma connaissance, qui n'offre, sur un point ou l'autre de notre territoire, quelque variante avec [w-] : et, comme souvent c'est [w-] et non [gw-] qui est la forme consciente, cela semblerait indiquer que [gw-] a été à date récente précédé de [w-]. Ainsi [gweyta, gwèyta, gwayta ², aṛégweyta, gwæyt ³] étaient déjà *gouaïta* en 1807 ⁴ ; mais les formes conscientes à Labouheyre-1 et à Lanne-Soubiran (Gers) sont *ouayta* ⁵, [aṛuaita]. De même [gwan] « gant » germ. *want-* couvre la majeure partie du domaine ⁶ ; mais [wan] se rencontre à Beylongue-6, à Meilhan-24, à Cauna-29. En regard de [warda] germ. *warda, très répandu ⁷, j'ai noté [warda] à Maillas-80, et cette dernière forme est la forme consciente à Labouheyre-1 ⁸. De même [gwarɪ] germ. *warjan* est général ⁹, sauf à Labouheyre-1, où M. Arnaudin écrit *ouari* ¹⁰. Le

1. GARROS, *Egl.*, IV, 13, écrit *goasañar* ; 107 : *goarnizon*. ADER écrit *gouasaignade* (*Gent.*, 1424), *gouerde* (1936), *gouerre* (2476), *gouarrère* (2487), *gouaire* (*Cat.*, LI).

2. Dans le sens de « garder le bétail », à 2, 3, 5, 7, 8, 9, 14, 16, 17-9, 27, 33-4, 38, 47, 55-6, 65-6, 68-9, 77, 87-8. — Partout ailleurs [warda, w-].

3. A Ousse-Suzan-14. — Cf. SOURBETS, *PL.*, 1904, 42.

4. *Procl. préfect.*

5. ARNAUDIN, 150. — Cf. 276 : *arreoueuyt*.

6. Formes vérifiées sur tout le domaine.

7. Voir ci-dessus, note 2. Cf. *Recueil, App.*, 1906. Roq., I, 26 ; Mor. 22.

8. ARNAUDIN, 189 ; 207.

9. Vérifié sur tous les points du domaine. — Cf. SOURBETS, *PL.*, 1905, 23 : *gouarit*.

10. ARNAUDIN, 276.

même auteur, conséquent avec lui-même, écrit *ouayre* ¹ a. al. *weigaro*, tandis que M. Edmont a entendu à Luxey-40 et à Sarbazan-72 [*gwayrè*] ². Il est inutile de revenir sur *va du* [*wə, gwə*] dont il a été question précédemment ³.

L'expérimentation ne nous dit pas quelle est celle de ces deux séries de formes qui dérive de l'autre : [*ɥastə, ɥeytə*] ⁴ peuvent aussi bien être un affaiblissement de [*gw-*] qu'un renforcement de [*w-*]; et l'on doit en dire à peu près autant de [*gwari, gwan, gwardə*] ⁵ à Ygos-23, à côté de [*wari*] ⁶ à Sabres-20.

La véritable pierre de touche qui nous permettra de trancher la question doit être cherchée dans les mots où le [*w-*] initial n'est pas d'origine germanique, mais est sorti, à une date relativement récente, d'une voyelle initiale [*o-, u-*] en hiatus. Les mots de ce genre révèlent un développement moderne du [*w-*] en [*gw-*]. Les empreintes palatales de [*wæɫ*] *oculu* ou de [*ɥəw*] **ovu* à Sabres-20 n'indiquent pas un relèvement sensible de la langue dans la région postérieure ⁷. Mais à Cucassé, s'il en est de même pour [*wɛɲ*], en revanche [*ɥɛw*] offre un [*w-*] initial qui se rapproche de la mi-occlusive, sans doute sous l'action du [*-w*] final ⁸. A Ygos-23, la mi-occlusive est très nette : [*gwæɲ, gwəw*] ⁹. Le [*gw-*] actuel des mots d'origine germanique peut donc fort bien provenir de la dislocation récente d'un [*w-*] secondaire.

1. ARNAUDIN, 199.

2. GILLIÉRON, 673, « guère ».

3. Voir ci-dessus, pp. 179-80.

4. *Atlas, Palais*, p. 26, f. 14 ; 28, 3.

5. *Ib.*, p. 28, f. 2 ; 26, 11, 13.

6. *Ib.*, p. 28, f. 1.

7. *Atlas*, p. 43, f. 6, 9, 10, 13. — Toutefois un contact a pu s'opérer à la hauteur du palais mou.

8. *Ib.*, p. 43, f. 8, 12.

9. *Ib.*, f. 7, 11.

. Il est vrai que l'extension géographique du [gw-] n'est pas la même dans les deux cas. Le [w-] d'origine germanique donne [gw-] à peu près partout sur le domaine ; le [w-] tiré d'une voyelle latine n'offre [gw-] que sur une aire plus restreinte. — Tout d'abord, dans le sud-est du domaine, la voyelle initiale ne s'est pas transformée en consonne, comme le prouve l'élision de l'article : [l-uɛw] « l'œuf » ¹, [l-uɛl, l-uɛŋ] « l'œil ² ». C'est ce que prouve aussi le traitement de l'[-s] dans l'article pluriel : [luʒ uɛws], mais [luh wɛws] « les œufs » ³ ; [luʒ uɛls], mais ailleurs [luh wɛls] « les yeux ».

Dans le domaine où l'[u-] initial s'est consonifié en [w-], c'est-à-dire dans tout l'Ouest, le Centre et le Nord, l'aire du [gw-] est très développée chez *ö vu [gwɛw], plus développée que chez oculu [wɛl], sans doute sous l'influence inductrice du [-w] suivant. — Lorsqu'un [-n] final précède le [w-], la mi-occlusive [gw-] devient presque générale : [un gwɛw] « un œuf » ⁴. — La carte correspondante de l'*Atlas linguistique de la France* ⁵ fait bien voir où est le foyer de cette dislocation du [w-] : le [gw-] apparaît le long du littoral, entre Mézos-680, Soustons-681, Sabres-674, Tartas-682 et Pouillon-683.

Une série de mots offre une particularité digne de remarque : [gwɛ] bovaniu, boariu ⁶ ; [gwɛyrɛ] bovaria,

1. *Atlas*, 357. — Cf. SOURBETS, *PL.*, 1905, 5 : l'ouëou.

2. *Atlas*, 355. — Cf. GILLIÉRON, 932.

3. Vérifié sur tout le domaine. — Dans l'aire sud-est où l'on a [uɛw] au singulier (*Atlas*, 357), on a partout [luʒ], sauf deux exemples de [luh], à 64 et 76, c'est-à-dire sur la frontière.

4. *Atlas*, 358. — Cf. encore 356, « un œil ».

5. GILLIÉRON, 935, « un œuf ». — Il y a un second foyer de [gw-] dans la haute vallée de la Garonne.

6. *Atlas*, 66, « bouvier ».

boaria à Arjuzanx-4; [gwæyt] *vöcitu¹; [gumi] vomire². Dans tous ces mots, le b ou le v initiaux latins, devenus [b̥], ont été absorbés dans la voyelle vélaire suivante. Le [g-] ne s'est développé qu'à la suite de cette absorption : [gw̥] repose sur [w̥], forme consciente, par exemple à Labouheyre-1³; de même [gwæyt] suppose [wæyt]; [gumi] : [umi] etc.⁴. La carte de ce dernier mot telle qu'elle figure dans l'*Atlas linguistique de la France* montre qu'ici encore le foyer du [g-] est à l'Ouest.

Tous les exemples qui ont été allégués jusqu'ici indiquent que l'intensité de la syllabe initiale est la principale cause du dédoublement du [w-] en [gw-]. A l'intérieur du mot, la production de [gw-] est beaucoup plus rare. Toutefois on peut l'observer dans certains cas. — Il est inutile d'insister sur le traitement, bien connu en provençal, de l'u latin posttonique en hiatus dans les parfaits en -ui- : les formes anciennes *tenguy*, *tenguo*, *vinguo*, *bougo*, *maugossen*⁵, etc., qui subsistent en partie à l'époque moderne [bɛ̃guk]⁶, etc., sont le fruit d'une ancienne dislocation du [w]. Cette dislocation est due à l'intensité particulière de la syllabe -ui-, mise en relief par une nécessité morphologique. — Dans profond > [*pruwwɪn > *prugwɪn > preɣɪn] et dans les mots analogues⁷, la nature vélaire des sons voisins a favorisé, par différenciation, l'occlusion partielle du [w]. — A l'époque moderne, le [w] intérieur

1. *Atlas*, 535, « vide ».

2. GILLIÉRON, 1413; ARNAUDIN, 264.

3. ARNAUDIN, 157 : oué. — Les anciens textes gardent tous le b- : boer, boee, boe, boere, *Recueil*. Vi. 1316, 56; 57. 1406, 12. SS. 1519, XVIII, 7. — 1510, VII, 10. — 1480, XXXII, 9. — XXVIII, v^o, 19.

4. L'explication donnée par J. PASSY, *Bulletin Soc. Parl. Fr.*, I, 124, revient à peu près à celle qui est exposée ci-dessus.

5. *Recueil*, *Introd.*, § 75.

6. *Atlas*, 529.

7. Voir ci-dessus, p. 63.

est peu sujet à cet accident. La tendance du [w] de [ɛhwælé]¹ à devenir mi-occlusif est sans doute provoquée par le souffle énergique de l'[h] précédente².

Entre voyelles, après [i], j'ai noté d'une manière sporadique : [sufriwé] « il souffrait³ » à Labouheyre-1, [ařigwòt] « ruisselet » à Brocas-43, [ařigwān] « l'an dernier », celui-ci sur une aire étendue⁴. — Pour ces trois mots, la forme consciente est partout [-iw-]. La dislocation du [w] doit être attribuée à un excès de force de la langue qui passe précipitamment de la position extrême de [i] à celle de [w].

Si [w] aboutit rarement à [gw] à l'intérieur du mot, inversement il ne donne jamais [wb] à l'initiale. C'est toujours à l'intérieur du mot que se produit cette dernière transformation. Elle ne se rencontre d'ailleurs que dans quelques cas assez isolés. — Dans tabanu [tawān > tawbān]⁵, la segmentation du [w] s'est propagée dans tout le nord-ouest de notre domaine. L'*Atlas linguistique de la France* relate, pour d'autres mots, un dédoublement analogue dans la région du Born et des landes méridionales de la Gironde : arabe (at)tabut⁶ [tawwik] à Parentis-672, > [tabuk] à Hostens-653. — Le cas de [awbé] à côté de [awé] habere, et celui de [awbut] à côté de [awut] *habutu⁷ est peut-être différent. Ces formes verbales ont pu subir l'influence analogique de formes comme prov. *saubut*⁸, et

1. *Atlas*, 194, « feuille ».

2. Voir ci-dessus, 143-4. Tout s'enchaîne en phonétique : l'intensité de [h] cause à la fois la mi-occlusion du [w], et, par voie de conséquence, la prothèse de l'[e].

3. *Atlas*, 480.

4. *Ib.*, 20.

5. *Atlas*, 491, « taon ».

6. GILLIÉRON, 214, « cercueil ». — Comparer *Atlas*, 74.

7. *Atlas*, 39 ; 44. — Cf. *Recueil, App.*, Roq. 1906, I, 24.

8. Cf. SUCHIER, *Grundr.*, I², 784-5.

il est possible que tel ait été le sort de [bèube] bibere ¹.

Quant à la date du phénomène, la forme ancienne mi-savante *euuangelì*, du b. lat. *evangelium*, se fait jour dans nos textes à partir de la deuxième moitié du xv^e siècle ². Cette forme ne permet pas d'assurer qu'il y ait eu dès cette époque, sur notre domaine, un dédoublement du [-w-] : *euuangelì* a été une graphie assez répandue dans le domaine provençal ; on la retrouve non seulement dans le Béarn et à Condom, mais encore à Limoges et à Montpellier ³. La forme landaise pourrait bien n'être qu'un emprunt orthographique.

Parallèlement au dédoublement du [-w-] intervocalique devenu [-wb-], il faut étudier le dédoublement de [-l-] devenu [-ll-, nl-]. — Ce phénomène apparaît en particulier dans les mots d'emprunt : [abìlle, abìnle] « habile » ⁴ [pìnle] « pile » ⁵, dans l'expression [ni krùts ni pìnle], [sigànle] « cigale » à Canenx-53, etc., *inluminatiouns* « illuminations » ⁶, [kapinlèrè] « capillaire », (fougère) à Gaillère-64 et à Lanne-Soubiran (Gers). Ces formes sont à rapprocher de lang. *facille*, *facinle* ⁷ « facile », *billo*, *binlo* « bile » ⁸, *esquillo*, *esquinlo* « sonnette » ⁹, *drolle*, lim. *dronle* ¹⁰, etc. L'apparition de l'[n] dans ces mots

1. GILLIÉRON, 142. Comparer *Atlas*, 58. — Je n'ai pas noté de forme semblable à Tartas.

2. *Recueil*, Mor. 1444, 28. Roq. 1499. II, 12. 1550, CCXV, 34. MM. 1509 d., 49. — Antérieurement on a *euangeli*, *ebangeli* : T. 1317, 58. 1372, 60. 1379, 53. Vi. 1316, 13. 1498, 45. Baz. 1363, 28. Mor. 1437, 21.

3. LÉVY, *Sup.*, s. v^o.

4. *Atlas*, 234. — Cf. *abinle*, ARNAUDIN, 219.

5. SOURBETS, C., 12.

6. SOURBETS, *PL.*, 1904, 47.

7. MISTRAL, v^o *facil*.

8. *Ib.*, v^o *bilo*.

9. *Ib.*, v^o *esquilo*.

10. *Ib.*, v^o *drole*. — Cf. GILLIÉRON, 570, « ma fille ».

a sans doute été favorisée par la coexistence de formes où l'[-n] a une autre origine : [espallè, espānlè] « épaule » ¹, [mynlè] « moule » ², [bunlɑ] « voler » ³, [pānlè] « pâle » à Aurice-26, Mont-de-Marsan-45, [ménlɑ] « mêler » ⁴, [brulla] « brûler » ⁵, etc.

Je n'ai pas à tenter ici d'expliquer la formation de [-nl-] dans cette dernière série de mots. Qu'il suffise de dire que [nl] sort, par différenciation, de [ll], qui lui-même provient de [d] + [l], [s, h] + [l] par suite d'une assimilation. — Quoi qu'il en soit, la série des mots tels qu'[abīnlè], etc., s'est modelée, plus ou moins parfaitement, sur cette dernière série, et a subi le même traitement phonétique, devenant, selon les lieux, [abīrlè, abīglè; estanlaxi, estarlaxi], etc. ⁶.

Quant à la cause qui a déterminé la dislocation de [-l-] aussi bien que de [-w-], il faut sans doute la chercher dans la syllabation. Une consonne intervocalique est sujette à se géminer, parce que la limite des syllabes peut tomber au milieu de la consonne ⁷. Dans ce cas, le sujet parlant fait entendre séparément la tension et la détente de la consonne ⁸. Pendant la tenue, il y a, dans la force de la voix, un affaiblissement suivi d'un renforcement ⁹. Ce renforcement explique la fermeture du deuxième élément du [w] dans [tawān > tawbān]. On a eu :

[tawān > taw-^ˆwān > taw-bān].

1. *Atlas*, 164. — Cf. GILLIÉRON, 472.

2. *Atlas*, 322.

3. ARNAUDIN, 209.

4. SOURBETS, *PL.*, 28 mai 1903. — Cf. ci-dessus, p. 46.

5. GILLIÉRON, 1478, dans le Gers.

6. *Atlas*, 171, « étincelle ».

7. BRUGMANN, *Abr.*, p. 37. — Cf. 232.

8. ROSAPPEL, *MSL.*, X, 349 suiv. — Cf. ROUSSELOT, *Principes*, 993. La tendance à la gémination est très marquée dans les dialectes helléniques de Chio : v. H. PERNOT, *Phonét. du Parl. de Chio*, 1907, pp. 383-409.

9. JESPERSEN, § 204. — Cf. SIEVERS, § 521-2.

De même [*tawuk* > *tawbuk*, *awé* > *awbê*, *awût* > *awbût*]. Dans [*abîlê*, *pîlê*], le procès a été analogue : il y a eu redoublement de [*l*], comme, dans certaines régions du centre de la France, on prononce aujourd'hui [*jêl-lèvu*] « je l'ai vu ». C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter le passage des *Leys d'Amor* où il est déjà remarqué que dans *cautela*, *mala*, etc., l'*l* « sonne fortement »¹. Quoi qu'il en soit, le français habile, importé plus tard dans les Landes, semble être devenu [*abîl-lê abîn-lê*].

L'analyse graphique de ce mot à Mont-de-Marsan-45 (chez X) révèle, pour [*ll*], la durée anormale de 16 cent. de seconde environ. Le sujet fait effort pour articuler nettement les deux parties de la gémignée : cet effort a entraîné la différenciation² : de [*abîl-lê*] on est passé à [*abîn-lê*], par une étape [*abîl-lê*], avec un [*l*] nasal, bien visible dans le tracé graphique du mot, tel qu'il a été prononcé par un autre sujet³ : dans ce tracé, l'élément nasalisé de [*l*] a duré environ 3 centièmes de seconde : [*l*] proprement dite n'a pas duré loin de 20 centièmes, ce qui est tout à fait remarquable. L'[**l*] nasale passe bientôt à [*n*], entrant ainsi dans le système phonétique général de l'idiome.

Dans cette coupe syllabique exceptionnelle, cause de la dislocation, faut-il voir une survivance de quelque habitude linguistique lointaine ? Sievers⁴ cite l'exemple d'un livonien trilingue, qui, selon la langue qu'il parlait, et selon le sens, coupait les syllabes *ēma* de cinq manières différentes. On pourrait être tenté d'attribuer la coupe spéciale des syllabes

1. Cité dans MEYER-LÜBKE, I, § 545. — Dans les textes narbonnais du XIV^e siècle, il y a parfois un redoublement des consonnes dans certaines liaisons de mots : *de lla*, etc. : v. *Zeitschr.*, XXIV, 581.

2. MEILLET, *MSL.*, XII, 26. — Il a pu y avoir aussi influence de l'orthographe sur la prononciation dans *capillaire*, *illumination*. — Cf. fr. *grammaire* et SIEVERS, 519.

3. *Atlas, Graph.*, p. 23, f. 63.

4. SIEVERS, *Grundzüge*, § 531.

que supposent [*tawbañ*, *abĩnlè*], à quelque hérédité aquitanique ou ibérique. Mais rien n'est plus douteux, puisque aussi bien ces anciens dialectes préromans nous sont pour ainsi dire inconnus, et qu'au surplus, sans aller aussi loin, l'on a constaté de nos jours, à Paris, le même type de syllabation par gémiation d'une consonne intervocalique ¹. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans plusieurs des mots qui précèdent, la gémiation a pu être provoquée par un « accent émotionnel ». M. Camélat a observé, dans son patois d'Arrens, que si l'on veut appuyer sur un mot « dont la première lettre est une consonne, celle-ci est renforcée, lors même qu'elle serait placée entre voyelles : « il est laid ! » [*kéd-dèllè !*] ² ». Ainsi s'explique sans doute la géminée dans [*abĩlle*] « rusé, habile ! » et peut-être dans [*tawbañ*]. Il faudrait pouvoir reconstituer l'histoire de tous ces mots dans leurs divers emplois stylistiques, pour pouvoir déterminer avec une certaine exactitude la part des influences de ce genre.

3° *Diphtongaison des voyelles.*

La dislocation des voyelles est d'ordinaire facilitée par la nature même de cette catégorie de phonèmes. Une voyelle n'est pas en général identique à elle-même pendant toute sa durée ; elle souffre des variations de hauteur, d'intensité, de timbre qui favorisent la segmentation. Néanmoins la diphtongaison des voyelles est relativement rare sur notre domaine. Les voyelles latines s'y sont assez bien maintenues à l'état de monophthongues.

1. ROUSSELOT, *Études de pron. paris.*, I, 53. — Dans *ala*, la coupe la plus ordinaire serait *al-la*. — Cf. sur cette question les *Principes*, p. 1000, et la critique de M. MEILLET, *Bulletin de la Soc. de ling.*, 1909, p. lxxiv.

2. CAMÉLAT, *Patois d'Arrens*, *Rev. Pat. G.-Rom.*, IV, 232.

Il faut sans doute attribuer cette conservation à la rapidité relative du discours. Tandis que la brévité est une cause d'innovation quand il s'agit des consonnes, elle est en général, dans les voyelles, un élément conservateur.

Voici, r sum e dans un tableau, la durée d'un certain nombre de nos voyelles toniques, enregistr es à l'inscripteur de la parole. Les voyelles sont class es à part suivant qu'elles entrent dans des « groupes de souffle » comptant deux ou trois syllabes, et suivant qu'elles sont en finale absolue, devant une consonne finale, devant deux consonnes finales, devant une consonne intérieure, devant deux consonnes intérieures. Pour éviter les variations provenant d'un mouvement oratoire quelconque, j'ai fait prononcer isolément chacun des mots ou groupes de mots compar s¹. L'unité de mesure est le centième de seconde² :

	Groupes de 2 syllabes.			Groupes de 3 syllabes.				
	Finale absolue.	Devant 1 consonne finale.	Devant 2 cons. finales.	Finale absolue.	Devant 1 consonne finale.	Devant 2 cons. finales.	Devant 1 cons. intérieure.	Devant 2 cons. intér.
<i>a</i> : Mont-de-M.(X)	<i>a</i> 14	<i>b</i> 16	<i>c</i> 14	—	—	<i>d</i> 11	<i>e</i> 20	<i>f</i> 15
	—	—	—	—	—	—	—	<i>g</i> 10
Mont-de-M.(C)	<i>b</i> 17	<i>l</i> 17	—	<i>n</i> 20	—	<i>d</i> 18	<i>e</i> 24	<i>r</i> 23
	<i>i</i> 22	<i>m</i> 12	—	—	—	—	<i>o</i> 16	—
	<i>j</i> 19	—	—	—	—	—	<i>p</i> 10	—
	<i>k</i> 20	—	—	—	—	—	<i>q</i> 13	—
	<i>a</i> 15	—	—	—	—	—	—	—
Bretagne.	<i>b</i> 21	<i>s</i> 16	<i>c</i> 16	<i>n</i> 21	—	<i>d</i> 12	<i>e</i> 15	<i>f</i> 10
	<i>j</i> 22	—	—	<i>t</i> 19	—	—	<i>q</i> 12	<i>g</i> 13
Arengosse.	<i>b</i> 25	—	—	—	<i>u</i> 16	—	<i>o</i> 21	<i>v</i> 18
	<i>i</i> 29	—	—	—	—	—	<i>q</i> 22	—

1. Voir *Atlas, Introd.*, p. XLII.

2. L'explication des r f rences se trouve apr s le tableau, p. 194.

	Groupes de 2 syllabes.			Groupes de 3 syllabes.				
	Finale absolue.	Devant 1 consonne finale.	Devant 2 cons. finales.	Finale absolue.	Devant 1 consonne finale.	Devant 2 cons. finales.	Devant 1 cons. intérieure.	Devant 2 cons. intérieures.
<i>e</i> : Mont-de-M.(X)	—	—	<i>a</i> 12	<i>b</i> 30	<i>c</i> 16	—	<i>e</i> 17	—
Mont-de-M.(C)	—	—	—	—	<i>d</i> 14	—	<i>f</i> 14	—
Bretagne.	—	<i>g</i> 16	—	—	<i>c</i> 14	—	<i>e</i> 18	—
	<i>i</i> 21	—	—	—	—	—	<i>b</i> 15	—
	—	<i>g</i> 15	<i>a</i> 10	<i>b</i> 16	<i>c</i> 15	—	<i>b</i> 13	<i>l</i> 18
	—	—	—	—	<i>d</i> 13	—	—	—
	—	—	—	—	<i>j</i> 11	—	—	—
Arengosse.	—	<i>m</i> 20	—	—	<i>k</i> 13	—	—	—
<i>i</i> : Mont-de-M.(X)	—	<i>a</i> 11	<i>b</i> 8	—	—	<i>c</i> 15	—	—
Mont-de-M.(C)	<i>d</i> 23	<i>f</i> 15	<i>g</i> 10	—	<i>b</i> 12	<i>c</i> 16	—	—
	<i>e</i> 18	—	—	—	—	—	—	—
Bretagne.	<i>d</i> 22	<i>i</i> 12	<i>g</i> 12	—	<i>b</i> 20	<i>c</i> 17	<i>j</i> 12	—
	<i>e</i> 21	<i>a</i> 13	<i>b</i> 12	—	—	—	—	—
Arengosse.	—	—	—	—	—	—	<i>j</i> 22	—
<i>o</i> : Mont-de-M.(X)	—	—	—	—	—	—	<i>a</i> 24	—
Mont-de-M.(C)	—	—	—	—	—	—	<i>c</i> 15	—
Bretagne.	—	—	—	—	<i>b</i> 17	—	<i>a</i> 26	—
Arengosse.	—	—	—	—	<i>b</i> 15	—	<i>a</i> 15	—
	—	—	—	—	<i>b</i> 14	—	—	—
<i>u</i> : Mont-de-M.(X)	—	<i>a</i> 16	<i>c</i> 13	—	—	—	<i>d</i> 18	—
	—	<i>b</i> 10	—	—	—	—	—	—
Mont-de-M.(C)	<i>e</i> 24	—	<i>c</i> 10	—	—	—	<i>f</i> 17	<i>g</i> 7
Bretagne.	<i>a</i> 17	<i>b</i> 16	<i>j</i> 10	—	<i>l</i> 18	—	<i>f</i> 12	<i>g</i> 10
	—	<i>i</i> 13	<i>k</i> 17	—	—	—	—	—
Arengosse.	<i>e</i> 23	—	—	—	—	—	—	—
<i>œ</i> : Arengosse....	—	—	—	—	—	—	<i>a</i> 18	—
<i>u</i> : Mont-de-M.(X)	—	—	—	—	—	—	—	<i>a</i> 11
Mont-de-M.(C)	—	<i>b</i> 17	—	—	—	—	—	<i>a</i> 10
Bretagne.	—	<i>c</i> 19	—	—	<i>d</i> 15	—	—	<i>a</i> 16
Arengosse.	—	<i>b</i> 13	<i>e</i> 19	—	—	—	—	<i>a</i> 24
	—	—	—	—	—	—	—	<i>f</i> 13

- a. — a : *kantə* « chanter ». — b : *lu kən* « le chien ». — c : *duʒ ɑns* « deux ans ». — d : *ké sɔn grɑns* « ils sont grands ». — e : *kéʒ bənə* « il se baigne ». — f : *la krəmpe* « la chambre ». — g : *ké kantə* « il chante ». — h : *bənə* « baigner ». — i : *dayə, -lə* « faucher ». — j : *nakə* « mordre ». — k : *méyɑ* « mener ». — l : *lu pən* « le pain ». — m : *un ɑn* « un an ». — n : *émpuɲə* « empoigner ». — o : *u kənə* « une chienne ». — p : *la kəmè* « la jambe ». — q : *la lanə* « la lande ». — r : *la krəmpe* « la chambre ». — s : *la lan* « la laine ». — t : *kayutə* « mettre bas ». — u : *ɑʒ diznət* « as-tu diné ? ». — v : *lè tɕənke* « l'échasse ».
- e. — a : *lu tɛms* « le temps ». — b : *lu pumè* « le pommier ». — c : *ké mɛntɛ* « il ment ». — d : *lu mumɛn* « le moment ». — e : *suspɛnè* « suspendre ». — f : *lu bɛntɛ* « le ventre ». — g : *l-ɑnɛt* « l'agneau ». — h : *la pɛnə* « la peine ». — i : *balɛ* « valoir ». — j : *lu ʀumɛn* « le froment ». — k : *ké suspɛn* « il suspend ». — l : *la hɛmnè* « la femme ». — m : *l-awɔtɕɛt* « l'oiseau ».
- i. — a : *lu bɪn* « le vin ». — b : *lus pɪns* « les pins ». — c : *lus fɛʒɪns* « les fusils ». — d : *mɛntɪ* « mentir ». — e : *espɪ* « regarde ». — f : *lu hɪn* « le fils ». — g : *lus hɪns* « les fils ». — h : *lu fɛʒɪn* « le fusil ». — i : *lu pɪn* « le pin ». — j : *la tɪnɛ* « la teigne ».
- o. — a : *un ɔmi* « un homme ». — b : *un kənɔt* « un petit chien ». — c : *la pɔkɛ* « la poche ».
- u. — a : *lu pɪn* « le pont ». — b : *k é bɪn* « c'est bon ». — c : *lus pɪns* « les ponts ». — d : *la pumè* « la pomme ». — e : *l-umɪ* « l'humeur ». — f : *k é bɪnɛ* « elle est bonne ». — g : *lus kɪntɛs* « les contes ». — h : *la bɪn* « la fontaine ». — i : *lu grɪn* « le grain ». — j : *lus pɪns* « les ponts ». — k : *lus hɪrs* « les fours ». — l : *ɑʀuɲɪs* « rogneux ».
- æ. — a : *kæs plænɛ* « elle est pleine ».
- u. — a : *u(w) pɪntɛ* « une pointe ». — b : *un pɪn* « un point ». — c : *dɪɡuɪn* « personne ». — d : *k éʒ a pɪn* « c'est à point ». — e : *duʒ pɪns* « deux points ». — f : *lɛʒ ɥmbɛs* « les épaules ».

Ce tableau montre que les voyelles landaises sont relativement brèves. A Cellefrouin (Charente)¹, par exemple, les voyelles brèves ont une durée de 20 centièmes et les longues de 30 centièmes en moyenne. Dans nos patois, la durée de 30 centièmes n'est atteinte qu'une fois et n'est approchée qu'en quelques cas tout à fait exceptionnels, à la finale absolue. Nos voyelles les plus longues ne durent guère qu'une vingtaine de centièmes, tandis que les brèves, dans les cas d'entrave, peuvent ne durer qu'une dizaine de centièmes, ce qui est très peu pour des voyelles toniques.

Cette brièveté, caractéristique du vocalisme landais, explique sans doute ce fait que la plupart des voyelles sont en principe restées rebelles à la diphtongaison.

Dans les textes anciens, on trouve un certain nombre de graphies avec répétition de la voyelle tonique : *caa carru*, *fee fide*, *pee pede*, etc. Il ne semble pas qu'il faille voir, dans cette manière d'écrire, la notation d'un fait linguistique indigène. La fréquence relative de cette graphie dans nos textes doit être attribuée à une influence béarnaise. Le béarnais, qui a été l'idiome officiel dans les pays de Foix et de Béarn, n'a pas été sans action sur la langue notariale du Marsan ou des pays limitrophes². Or l'emploi des voyelles redoublées est, on le sait, la caractéristique des textes béarnais.

Il semble qu'au début cette notation servait à marquer un certain allongement de la voyelle tonique, allongement provoqué par la chute d'une consonne *-d*, *-r*, *-n*, etc. : *pee*, *caa*,

1. ROUSSELOT, *Modifications*, 87-108 ; *Principes*, 998.

2. Voir les observations de J. PASSY, *Ossalois*, pp. 41-54. Selon l'auteur, les dialectes landais auraient eu, tout à fait à l'origine, une certaine influence sur la langue officielle des chartes rédigées dans le pays de Béarn. Peut-être en effet pourrait-on retrouver dans ces chartes quelques traits qui semblent indiquer une origine landaise et plus particulièrement dacquoise. Mais il est très difficile de se prononcer sur cette question, car les documents datant de l'époque primitive sont très rares.

rasoo. Il est peu probable qu'il y ait jamais eu une diphtongue véritable. Au xvi^e siècle, dans l'*Advertissement* qu'il met en tête de sa traduction des Psaumes ¹, Arnaud de Salette, sans être tout à fait explicite, laisse comprendre que la « multiplicatioô » de *a, e, i, ô, u* n'est pas une vraie diphtongaison. Sous le nom de *diftonga*, l'auteur ne désigne pas autre chose qu'une combinaison purement graphique : en effet, selon lui, le fr. *nous* nos contient une *diftonga*.

Des cas où il marquait la chute d'une consonne finale, le redoublement de la voyelle s'est étendu à d'autres cas : *naas* *na su*, *caas* *cas u*, etc. — Les notaires landais, en adoptant cette orthographe étrangère, l'ont employée sans discernement : ils ont été jusqu'à l'introduire dans les syllabes post-toniques : *dues* ² *dua s*, *proprii*, *propriarij* ³, *evangelii*, etc.

Les exemples de la voyelle tonique redoublée se rencontrent dès le xiii^e siècle ; ils sont fréquents jusqu'au xvi^e. Comme il est naturel, ils sont plus abondants au Sud, dans la région la plus voisine du Béarn, à Saint-Sever, Mont-de-Marsan, Villeneuve et Tartas ⁴. Ils deviennent

1. *Les Psalms de David*, Orlès, Rabier 1583 : cf. L. BATCAVE dans *Reclams de Biarn e Gascogne*, XII, 2 suiv.

2. *Recueil*, MM. 1546, 22. — Cf. cependant ci-dessus, p. 59, n. 5.

3. *Ib.*, Vi. 1495, 91 ; 9.

4. Voici le relevé des principaux exemples fournis par le *Recueil* : *c(b)aas* MM. 1277, 35. 1311, 42. 1318, 61 ; — *naas* 1306, 26 ; — *castelaa* 1410, 14 ; — *cahar* SS. 1480, XXV v^o, 10 ; — *Passecaa* T. 1573, I bis, 9. — *Pee* MM. 1306, 26. SS. 1437, 17 ; — *fee* MM. 1277, 35. 1318, 62. 1410, 41. SS. 1277, 9 ; — *bee* Vi. 1277, 23. MM. 1332, 6 ; — *pontalgee* SS. 1480, XXXII ; 14 ; — *monestee* Vi. 1498, 22 ; — *diee ib.* 21 ; — *abiedee* Vi. 1256, LUCHAIRE, 81. MM. 1274, 1 ; — *Pee(s)* SS. 1480, XXIII v^o 15. T. 1317, 4 ; — *mees* Vi. 1256, LUCHAIRE, 84. MM. 1265, 21. 1274, 19. 1410, 44. 1458, 55. 1465, 60. 1509, m., 54. 1546, 1. SS. 1480, XXIII v^o, 5. T. 1519, 20 ; — *prees* Vi. 1310. 21. SS. 1519, XVI, 2 ; — *pees* MM. 1306, 43. Vi. 1349, 10. T. 1379, 13 ; — *borgees* MM. 1465, 6 ; — *sees* Vi. 1277, 15 ; — *dibees* 1406, 5 ; — *tees* T. 1317, 42. — *Camii* MM. 1509, m., 15 ; — *abiis* T. 1505, 40 ; — *diit* MM. 1316, 12. 1318, 2. 1332, 7. 1509, m., 51.

rare dans les textes originaux de Roquefort et de l'Albret ¹. — La preuve que, là où on la rencontre, la graphie est bien d'introduction étrangère, c'est qu'on relève des formes en *-aa*, *-anu*, *-ii* *-inu*, *-oo* *-one* en des lieux où, de nos jours encore, l'[-*n*] finale s'est maintenue : *camii*, *castelaa*, à Mont-de-Marsan-45, aujourd'hui : [kamɪ̃n, -an] ; *arrasoo* à Villeneuve-76, aujourd'hui [rɛʒyn]. Au surplus, dans les patois actuels, les voyelles ne présentent, dans cette position, aucune trace de diphtongaison ².

Le seul cas où une voyelle paraisse, à l'époque présente, tendre à la diphtongaison, est celui de l'*e* tonique devant [t, d, l]. Au lieu de [serbɛt] ce(re)bellu, par exemple, certaines personnes prononcent [serbɛot] presque [serbeat]. Cette prononciation est encore peu répandue. Je l'ai notée sporadiquement : [sɛrbɛot] ³ à Morcenx-3, Commensacq-10, Ousse-Suzan-14, Lamothe-28, Campet-34, Mazerolles-55, Arthez-88 ; — [ɛrmɪ̃nɔtɛ], fr. herminette à Saint-Pierre-46 ; — [hʊzɛot] fusellu ⁴ à Villeneuve-13 et Uchacq-33 ; — [prɛot] pretiu ⁵ à Morcenx-3 ; — [sɛot] « champignon » à Gouts-19 et Bascons-57 ; — [ɛhyālɔt, hiɛlɔt] ⁶, etc., à Uchacq-33,

Vi. 1310, 21. 1316, 2. SS. 1368, 8. T. 1505, 4 ; 5. etc. ; — *piin* SS. 1480, XXVIII v°, 17 ; — *sòo* Vi. 1277. 26 (c). 1498, 12. Roq. 1447, 4 ; — *Adoo* SS. 1510, VII, 8, etc. ; — *compredoos, successoos* Vi. 1256, LUCHAIRE, 81 ; — *coos* SS. 1463, 22 : — *presomituos*, 17 ; — *arrasoo* Vi. 1277, 37 ; *soo* Vi. 1498, 20 ; MM. 1509 d., 15 ; — *capsoos* MM. 1465, 6 (ces deux mots contiennent sans doute la diphtongue [ow]). — *Dessus* MM. 1465, 26. 1509 m., 20 ; — *juus*, 3 ; *pluus* 1546, 15.

1. *Possedii* (infin.) SP. 1478, III v°, 5 ; 7 ; 19 est un des rares exemples de la voyelle redoublée dans la région de l'Albret.

2. Voir *Atlas*, 393, « pied » : 177, « sœur » ; etc.

3. *Atlas*, 75, « cerveau ».

4. *Ib.*, 221, « fuseau ».

5. *Recueil, Appendice*, Mor. 1906, 8.

6. *Atlas*, 201, « fléau ».

Luxey-40, Saint-Pierre-46 ; [āwzēot, āwtēēot] ¹ à Arjuzanx-4, Meilhan-24, Mont-de-Marsan-45, etc. — Mais d'autres mots n'offrent aucun exemple de la segmentation : [drēlē ², endrēt ³, lēdē ⁴, gūbmēt ⁵, pulēt ⁶, sēt ⁷, etc. — La diphtongaison de l'e dans cette position est donc une tendance récente, qui, pour le moment, n'a pas prévalu.

En revanche la diphtongaison de è et ò libres sous l'influence d'un élément palatal ou vélaire suivants est un fait ancien. Notre domaine a été entraîné dans le mouvement général qui s'est manifesté dans la Gaule, tendant à faire passer pēctus, nōcte, etc., à *pieytus, *nuoyte, pieitz, nueit, etc.

Devant un [y] ou une consonne palatalisée par [y], l'e apparaît, diphtongué en [yé], dès nos premiers textes ⁸ : *vēclu *vielh*, *bielh* ⁹ ; — mēlius *miels* ¹⁰ ; — sēx *sieys*, *sieis*, *scieys* ¹¹ ; — mēdiu *miey*, mēdia *mieye*, *miege* ¹² ; — ēxit *ieis*, d'où, par analogie, dans les formes à radical atone : *gessisse*.

1. *Atlas*, 361, « oiseau ».

2. *Ib.*, 451, « droite ».

3. *Ib.*, 458, « endroit ».

4. *Ib.*, 262, « laide ».

5. *Ib.*, 385, « peloton ».

6. *Ib.*, 413, « poulet ».

7. *Ib.*, 472, « soif ».

8. Voir SCHNEIDER, 32.

9. *Recueil* : *vielh* MM. 1277, 1. T. 1372, 18 ; 21. SS. 1510. XI v^o.

20. *Seubebielhe* MM. 1311, 3. *Cisteduiel*, -*biel* 1318, 5. Vi. 1277, 2 ; 4 ; 43.

10. *Ib.*, Vi. 1277. 24 A.

11. SS, 1367 De Brisson, I, 327. *Recueil*, T. 1381, 8. 1396, 7. Vi. 1495, 51. MM. 1458, 19. 1465, 60. 1514, 15 ; 20. 1546, 1 ; 16. SS. 1510. II v^o, 19 ; VII v^o, 1 ; X, 5. 1519, XIX, 18, etc.

12. *Recueil*, MM. 1306, 57. 1509 d., 15. 1514, 30 ; 37. 1546, 20 ; 27. Vi. 1495, 40. SS. 1510, III, 4 ; IV v^o, 2. 1519, XXIII, 16 ; XXVIII, 13 ; XXXIV, 22 ; v^o 2. Roq. 1550, CCXV, 14 ; 19 ; 24 ; CCXVII, 15. Sal. 1538, XXIII, 20.

subst. dév. *geixier*¹ ; — *lëctu*, *lëcta lhey*, *lheyte*², où *lh-* suppose **lieyt*, **lieyte* ; — *ministeriu*, **mistëriu mestier*³ ; — *Percheriu*⁴ *Perquiey*, *Perquie*⁵ ; — *integru entier*⁶, etc.

Lorsque la diphtongue manque, c'est que l'*ë* a été traité comme protonique. Ainsi s'explique la fréquence relative de *mey*⁷ *mediu* : l'[*e*] est tiré d'expressions telles que *mey iorn*, *mey escut*, etc.

Ailleurs il y a eu réduction de la triphthongue. Suivant les lieux et les temps, c'est [*e*] qui a été éliminé au profit de [*i*] ou inversement. — Au xiv^e siècle, dans le nord et l'ouest du domaine, l'écrasement de la triphthongue a tendu à prévaloir : *vilh*, *bilh*⁸ **veclu* ; *bishide*, *desichide*, *yschide*⁹, d'après *ëxit*. — En d'autres endroits, c'est le premier [*i*] qui a manqué de solidité : *enteyr integru*¹⁰, etc.

A l'époque actuelle, il subsiste peu de traces de cette double tendance à la réduction : la triphthongue paraît le plus souvent entière : [*yey*]. — Il est intéressant de consta-

1. SS. 1367, Du Buisson, I, 326. *Recueil*, MM. 1458, 17. — Au contraire, il faut voir un traitement phonétique de [*e*] protonique dans *eysside*, *eyxide*, *eyssir*, etc. : MM. 1265, 6. 1311, 21. 1465. 11. Vi. 1277, 46. 1310, 17. 1349, 9. SS. 1399, 8. T. 1317, 15. Mor, 1437, 6 ; 13. 1444, 8 ; 19.

2. *Recueil*, T. 1396, 22. SS. 1368, 56. Cf. *alheyta* « choisir » *ib.*, 18, tiré du lat. *lectare*, fréquentatif de *lego* « cueillir » : cf. subst. dév. *lheyte* « choix ».

3. *Recueil*, Roq. 1407, 16. — Mais *mesteyrau*, *-th-* SS. 1480, XXV, 24 ; XXVII, v^e 5.

4. *Ib.*, p. 63, l. 5-6.

5. *Ib.*, MM. 1306, 10. Vi. 1316, 3 ; 5. Roq. 1474, 12.

6. *Ib.*, MM. 1311. 49 : *b* ; — *entierament* MM. 1265, 8.

7. *Ib.*, Vi. 1310, 15. 1349, 6 ; 10 ; 13. 1495, 40 *b*. Roq. 1499, I, 27. Mor. 1437, 8. Mim. 1538, 18. Sal. 1538, XXII, 11. MM. 1546, 16 ; 17.

8. *Ib.*, Baz. 1363, 20 ; 37. T. 1379, 13 (2 ex.) ; 15. 1381, 11 (2 ex.). — *Estoronevilhe*, *ib.*, 8 : cf. *Estoronevielhe*. 1372, 65.

9. *Ib.*, Mim. 1300, 15 ; 21 ; 36 ; 78. Baz. 1328, 10. Cont. 1515, 39.

10. *Ib.*, MM. 1311, 19. Cf. *entierament* SS. 1399, 9.

ter que, dans ce groupe, l'*e* sorti du dédoublement de l'*ë* latin, est devenu fermé. Dans la région occidentale de notre domaine, cet [é] est passé à [æ], comme tout [é] latin tonique. Quant à l'[i] qui le précédait, il s'est consonifié en [y, j] lorsqu'il s'est trouvé à l'initiale. A l'intérieur, ou bien il est resté intact, ou bien il s'est combiné avec [l] ou [s], lorsque ces consonnes le précédaient, et a produit [l, ε] : *veclu [biél, -y, biæl, -y]¹, sex [éys, εæys]²; pectine *[pyétne > pyéntè, pyæntè]³; mediu, media [miéy, miéyè, miéjè; miæy, miæyè]⁴; lectu [lyéyt, lyæyt]⁵, heri [yéy, yé, jé, yæy, jæy, jæ]⁶.

Dans ce dernier mot, il n'y a pas eu, à proprement parler, réduction de la triphthongue, mais simple chute de [-y] final, comme le prouve la géographie⁷. — Au contraire, dans [léyt, læyt], en regard de [lyéyt, lyæyt], et dans *ënleuy*⁸ à Labouheyre-1, en regard de [ɛntyeyrè]⁹ à Tartas-18, le premier élément de la triphthongue [iét] est tombé. En effet, s'il n'y avait pas eu diphtongaison, l'*ë* serait resté ouvert, et ne serait pas passé à [æ] dans le domaine de l'Ouest¹⁰; l'on aurait eu [lèyt, èntèy]. — Pour la même raison, [mèlè, mælə] *melior*¹¹, doit être considéré comme la réduction de [miélè].

1. *Atlas*, 539, « vieux ».

2. *Ib.*, 470, « six ».

3. *Ib.*, 384, « peigne ».

4. *Ib.*, 128, « demie ».

5. *Ib.*, 280, « lit ».

6. *Ib.*, 238, « hier ». — Voir ci-dessous, p. 204 et la n. 3.

7. Comparer *Atlas*, 179, 183.

8. ARNAUDIN, 270.

9. GILLIÉRON, 468, « entière ».

10. Comparer *Atlas*, 393, pede [pě].

11. *Atlas*, 307, « mieux ». Cf. *meils melius*, *Recueil*, Vi. 1277, 24 c. SS. 1277, 18. ARNAUDIN, 182 : *meuille*; mais SOURBETS, C., 13 : *miëille*.

Enfin, dans certains cas, la triphthongue a été réduite par écrasement : [méstɪ] *misteriu à Maurrin-69, etc. ; — [Perkɪ] Percheriu à Perquie-77, etc. ; — [mijè] media à Maillas-80 ; — [éntɪrè, ãntɪrè] integra à Biarritz et à Soustons ¹. — Pour [glɪzè, glɪzi] ², le cas est douteux. Il est possible que la base soit *glieize *ecclèsia pour ecclèsia ³ : *glieize se serait alors réduit d'une part, vers l'Ouest, à [glɪzè], selon le procès habituel, et d'autre part à [gleyzè], vers l'Est. La forme [glæyzè] à Luxey-40, qui suppose un [é] fermé, parle en faveur de cette explication. Mais l'[i] de [glɪzè] pourrait tout aussi bien provenir de l'η grec, prononcé [i] ⁴, et, dans cette hypothèse, il n'y aurait pas eu diphtongaison.

Devant [ɥ, w] anciens, è latin a subi le même traitement que devant [i, y] : [é] + [ɥ] latin > [iɛɥ]. La triphthongue [iɛɥ] s'est réduite de bonne heure à [iɥ] par écrasement de l'[e] entre les deux éléments vocaliques extrêmes. La forme complète *dieu* deu est encore attestée à diverses reprises dans la charte de Villeneuve 1277 A, qui nous a conservé plusieurs formes archaïques précieuses ⁵. Mais, dès les pre-

1. GILLIÉRON, 468, n^{os} 681, 690.

2. *Atlas*, 155, « église ». Cf. *glisi*, ARNAUDIN, 151 ; *glise*, 234 ; *gléyze*, SOURBETS, C., 2 ; S. Gor, *Circ. élect.*, 1904.

3. Cf. *Zeitschr.*, XXV, 344 ; SCHULTZ-GORA, § 21. On trouve *eiglieiza*, *eglieija* dans le domaine provençal : v. LÉVY, *Sup.* v^o *gleiza*. — Nos anciens textes ne donnent que *gleisie*, *gleise*, *gleyse*, *glesie* : Vi. 1256, LUCHAIRE, 81. *Recueil*, 1310, 37. MM. 1266, 1. 1318, 67 ; 68. 1332, 6. 1314, 39. Roq. 1310, 2. 1474, 53. Baz. 1363, 21. SS. 1480, XXXI, 7. T. 1317, 1. 1505, 54. Mor. 1437, 27. Mim. 1300 ; 2 ; 10 ; 83. Cont. 1515, 6. Sal. 1538, XXI v^o, 16 ; ou bien, surtout au Nord et à l'Ouest : *glisa*, *glise*, *glisie*, *glisi* Roq. 1447, 1 ; 15. 1499, I, 25 ; v^o 10 ; 28. T. 1372, 41. 1396, 11 ; 15 ; 56. 1519, 15. — Cf. *glizier*, MM. 1311, 15.

4. Voir BOURCIEZ, *Phonét. fr.*, § 57, II. Cf. GRANDGENT, § 28, 1.

5. *Recueil*. Vi. 1277 A, 1 ; 4 ; 6 ; 34 ; 43 ; 45.

miers textes, la forme réduite apparaît : *diu*¹, *dius*² deu, deus foisonnent dans toutes les régions du domaine et [*d̥iw*] reste seul usité de nos jours. Il en est de même pour *ju-dæu *judiou*³; Bartholomæu *Bertomiu*⁴; — Matthæu *Matiu*⁵; — *romæu⁶ *romiu*⁷, d'où *romibatge*⁸.

Devant v ou b latins, devenus [w], le traitement est plus incertain : il y a diphtongaison dans l'èvat *[liëwé], d'où [*lèbè*, *léwə*]⁹; *feuu *fieu*¹⁰, *fiu*¹¹, d'où *affiuat*, *affiuhant*, *affiuadge*, *fiuater*¹² et, encore aujourd'hui, *fiouaou* à Labouheyre-1¹³.

La répartition géographique actuelle¹⁴ de [*léwə*] par rapport à [*léwə*] concorde avec celle de [*lèyt*] par rapport à [*lèyl*].

1. *Rec.*, MM. 1259, 2. 1265, 4, etc. SS. 1251, 5. 1262, Du Buisson, I. 228. 1277, 3, etc. T. 1317, 58. 1379, 53. Mim. 1300, 10. Baz. 1363, 28, etc.

2. *Recueil*, Mim. 1300, 2.

3. ARNAUDIN, 246.

4. *Recueil*, SS. 1251, 8. Vi. 1310, 41. 1316, 60. T. 1372, 8; 58. MM. 1546, 6. — *Thomyu*, Roq. 1407, 4.

5. *Ib.*, MM. 1266, 5. Vi. 1393, 40. 1406, 28. Mor. 1437, 31. SP. 1478, I, 2.

6. Voir MEYER-LÜBKE, II, 467.

7. *Recueil*, Sal. 1538, XXIII, 12.

8. *Ib.*, SS. 1480, XXX v°, 10.

9. *Ib.*, *Ihebar*, SS. 1463, 13. 1510, X, 10. 1519, XXXII, 10. Roq. 1499, II, 24; 27. — *Relheu*, SS. 1519, XVII v°, 11. — Mais *leuar*, MM. 1316, 15. Mor. 1444, 9. T. 1317, 42. Cont. 1515, 44. Mim. 1358, 14; 17. Sal. 1538, XXII, 14.

10. *Ib.*, Vi. 1277, 23. MM. 1306, 49. La forme *feu* qui apparaît à l'Ouest, Cont. 1515, 26. Sal. 1538, XXIII, en est une réduction.

11. *Ib.*, Vi. 1277, 10. 1349, 7. Baz. 1300, 3. T. 1379, 57; 58. 1505, 2. Mor. 1437, 10. 1444, 19. MM. 1509 d., 10. Cont. 1515, 60. Mim. 1538, 11.

12. *Ib.*, Mor. 1437, 3. Cont. 1515, 45. Vi. 1316, 47. Baz. 1328, 15. T. 1372, 15.

13. ARNAUDIN, 164.

14. Comparer *Atlas*, 272-4, « levain, lever », et 280, « lit ». — Cf. GILLIÉRON, 763, et SOURBETS, C., p. 3 : *liëba*; — ARNAUDIN, 157; 217 : *luoua*.

Il paraîtrait donc assez vraisemblable que les formes où [l-] n'est pas mouillée sont une réduction ancienne de [*liɛwə, *liɛwɑ]; mais l'absence de formes à radical tonique en [æ] fait difficulté. Peut-être [liwi, lɥwi] sont-ils dus à une transformation directe de l'ë, sans qu'il y ait eu une triphthongue intermédiaire. Il est difficile d'élucider ce point.

L'incertitude est la même pour *lëviu¹ [liɥwɛ, liɥwɛ] à côté de [lɛɥwɛ, lɛɥwɛ], et fëbre [ɾiɥwɛ] à côté de [ɾɛɥwɛ]. *Tiëble*² paraît bien devoir se lire [tiɛwɛ] et semble reposer sur *tëula < *tëgula; mais c'est une forme exceptionnelle; elle n'a sans doute rien de commun avec [tuɔblɛ] qui se rencontre aujourd'hui dans le nord de la Gironde³. Le landais moderne [tɛɥwɛ, tɥɥwɛ, tɔwɛ]⁴ postule un [ɛ] fermé, et le [tiɥlɛ] du Médoc peut bien provenir de [tɛwɛ] par fermeture directe de l'[ɛ] en [i]⁵. Quant à *liou* « poumon »⁷ à Labouheyre-1, il paraît bien représenter lëve, en regard de *leu*⁸, comme *greu*⁹ *grëve en face de *èsgriou*¹⁰. L'existence ancienne d'une triphthongue dans tous ces mots est problématique.

Au contraire elle est évidente dans d'autres cas : là où elle était initiale, la triphthongue s'est maintenue jusqu'à l'heure actuelle. Dans [yɛw] ëbũlu, l'[i-] s'est consonifié sui-

1. *Atlas*, 277, « liège ». — Cf. 268, « léger ».

2. *Recueil*, Mim. 1538, 10. — Mais *teule*, SS. 1519, XXIV vº, 1; 15. Cont. 1515, 37. Sal. 1538, XXIII, 2.

3. Sur le b, comme notation de u, w, voir *Recueil*, p. 218, n. 2, 4 p. 219, n. 1, etc.

4. GILLIÉRON, 1343, « tuile ».

5. *Atlas*, 510, « tuile ». — Cf. ARNAUDIN, 172, *tuoule*.

6. Voir ci-dessus, p. 60.

7. ARNAUDIN, 250. — Pour la sémantique, cf. fr. « le mou ».

8. *Recueil*, T. 1505, 81. — *Atlas*, 54, « bientôt ». Cf. ARNAUDIN, 185, *lëou*, « tôt »; 255, *talëou*, « aussitôt ».

9. *Recueil*, T. 1372, 35. 1505, 81. — Cf. ARNAUDIN, 190 : *de grëou*.

10. ARNAUDIN, 185 : *sreu dësgriou* : lire sans doute *sreu d'èsgriou*.

vant la loi générale : en [y-] vers l'Ouest : [yèw] à Garein-22 ; en [j-] vers l'Est : à Gaillère-64, La Bastide-d'Armagnac-86 ¹, etc. — Dans ce mot, la diphtongaison de l'ë a été facilitée par la position de la voyelle à l'initiale absolue ². C'est cette position, plutôt que l'action de l'-i final, qui a amené la diphtongaison dans hëri [yey, yæy, yé, jé] ³, comme elle a changé herba en [yèrbè] ⁴.

Les destinées de l'ò ont été en tous points analogues à celles de l'è. Devant ct, x, r + y, l'[\ø] tonique est passé à [uo, ue]. La triphthongue [uei] ainsi produite a subi dans la suite des modifications analogues à celles qui ont affecté [iei, ieu] : l'[\é] est devenu [\æ] dans la région ordinaire de l'Ouest [uæi] ; il a pu y avoir réduction de [uëi] à [éi], de [uæi] à [\æi] ; [uëi] et [uæi] ont, dans certains lieux, abouti à [ui]. Vers l'Ouest, sous l'action de [u], l'[\é] tend plus ou moins confusément vers [\ø] : [uøi]. Enfin, à l'initiale absolue, le premier élément de la triphthongue a été sujet à se consonifier [uei > weï] ; cette consonification a été naturellement une entrave à la réduction de la triphthongue.

Voici des exemples : coxa [kwéèè, kwæèè] : au Nord

1. Une ancienne paroisse, dans La Bastide d'Armagnac-86, porte le nom de *Geu* : cf. *Recueil*, Vi. 1495, 2.

2. Voir ci-dessous, p. 210 et la note 1.

3. *Atlas*, 238, « hier ». — GRANDGENT, § 30, 1, y voit l'analogie des adjectifs en *-ier*.

4. Dans les Hautes-Pyrénées et une partie des Basses-Pyrénées. Cf. GILLIÉRON, 686, « herbe » ; LESPY, v^o *gèrbe*. — Sur notre domaine, *èrbè* est général, à l'époque actuelle (vérifié sur tous les points), et au moyen âge : cf. *Recueil*, MM. 1265, 5. 1311, 20. 1316, 8 ; 15. SS. 1399, 14 ; 16. 1480, XXVIII, 25. — V. ARNAUDIN, 248. — Comparer [yègo] equa, GILLIÉRON, 736, n^o 698 ; LESPY, *jègue*. Dans ce dernier mot, la diphtongaison de l'[\é] est due non seulement à l'action de la labio-vélaire, mais encore à sa position à l'initiale absolue.

[*kue*]¹ ; — coriu [*kwé-y* > *kwæ-y* > *kwø-y*] ; au Nord [*kuy*]² ; — octo *hoeit*, *hoeyt*³ [*wéyt*, *wæyt*, *wøyt*]⁴. L'absence de la forme réduite **[uyt]* s'explique par la position de l'ø à l'initiale absolue : — coctu [*kwéyt*, *kwæyt*, *kwøyt*] ; au Nord [*kuyt*]⁵ ; — *vöcitu [*bwéyt*, *bwæyt*, *bwøyt*]⁶. Ici, le domaine [*buyt*] est plus étendu, grâce à l'influence absorbante du [*b* > *b̃*] : [*buyt*] couvre tout le Nord-Ouest ; au Sud-Ouest [*buyt*] a été influencé par [*buytə*] ; — nocte *noeit*, *noeyt*⁷ [*nweyt*]⁸. La réduction de la triphthongue apparaît de bonne heure dans ce mot : *nuyt*, non seulement à Mimizan, mais même à Saint-Sever-38⁹ ; de nos jours [*nuyt*, *næyt*, *neyt*]. Le foyer de la réduction est encore au Nord ; mais celle-ci s'est propagée très loin vers le Sud, on ne sait trop pour quelles raisons.

Devant [*y*] latin, la réduction de la triphthongue, par écrasement de la voyelle médiale au profit des deux éléments extrêmes, est ancienne et générale, sauf à l'initiale absolue. La moitié Sud-Est de notre domaine offre [-*uy*-], qui est passé à [-*uj*-] dans le domaine habituel ; tandis qu'au Nord-Ouest apparaît [-*uy*-], respectivement [-*uj*-]. **Trōia troie*,

1. *Atlas*, 122, « cuisse ». Cf. GILLIÉRON, 370 ; SOURBETS, C., 5 : *couèche* ; ARNAUDIN, *escoueucha*.

2. *Atlas*, 119, « cuir ». Cf. GILLIÉRON, 368 ; ARNAUDIN, 181, *coueuv* ; SOURBETS, PL, 1902, 59. — Sur la chute de -y, voir ci-dessus, p. 200.

3. SS. 1367, DU BUISSON, I, 320. *Recueil*, SS. 1510, II v^o, 25. 1519, XI v^o, 8. Vi. 1495, 6. 1507, 26. MM. 1509 d., 14 ; 19. 1546, 17. Cont. 1515, 52.

4. *Atlas*, 243, « huit ». Cf. GILLIÉRON, 703 ; SOURBETS, PL., 1903, 49.

5. *Atlas*, 121, « cuite ». Cf. GILLIÉRON, 369 ; SOURBETS, PL., 1904, 76 : *couéyte*.

6. *Atlas*, 535, « vide ». Cf. ARNAUDIN, 265 : *buyt* ; SOURBETS, PL., 13 nov. 1904 : *bouéyte*.

7. *Recueil*, SS. 1463, 13. Cf. 1367, DU BUISSON, I, 320 ; 324.

8. *Atlas*, 351-2. Cf. GILLIÉRON, 929 ; ARNAUDIN, 179 : *neuyt* ; SOURBETS, C., 21 : *néyt* ; *ib.*, 1 : *nouéyt*.

9. *Recueil*, Mim. 1300, 25. SS. 1368, 19.

*troge*¹, *truye*², actuellement [trayè, trujè, truyè]³; — *plöia [pluyè, pluje, pluyè, pluje]⁴; — ibérique *töja⁵ *thoye*, *toge*⁶, actuellement [tuyè, tujè, tuyè, tujè]⁷.

Le traitement a été le même devant le groupe latin [-dy-], qui, de bonne heure, s'était réduit à [-y-]⁸: *podiu poy*, *puy*⁹, aujourd'hui [puy]¹⁰. Le seul exemple de la triphthongue est *Poey*¹¹, nom propre, sans doute étranger. Trimö dia *tremoge*¹²; dans le Nord *termuge*¹³. Mais dans *hodie hoey*¹⁴ [wéy, wæy, wøy]¹⁵, la position de l'ö à l'initiale absolue et la consonification de l'[u-] qui en est résultée, expliquent le maintien de la triphthongue. La forme réduite *uy*, attestée dans les anciens textes du Nord et de l'Ouest, hors de notre domaine¹⁶, n'est peut-être qu'un emprunt au français.

1. *Recueil*, MM. 1316, 11; 20. SS. 1368, 23. 1437, 10. 1480, XXXI v°, 3. Vi. 1493, 6; 10; 17; 19. — Cf. *trouie*, SS. 1366, dans Du Buisson, I, 316; 317; 320.

2. *Recueil*, SS. 1437, 3; 17, à côté de *troye*.

3. *Atlas*, 307, « truie ». Cf. GILLIÉRON, 1342; SOURBETS, *PL.*, 1904, 40 : *trouje*; ARNAUDIN, 251 : *truye*.

4. *Atlas*, 402, « pluie ». Cf. GILLIÉRON, 1039; SOURBETS, *PL.*, 1903, 30 : *plouge*; ARNAUDIN, 197 : *pluye*.

5. Voir E. BOURCIEZ, *Les mots espagnols comparés aux mots gascons*. *Bul. hisp.*, III, p. 23 du tirage à part.

6. *Recueil*, MM. 1311, 20. Vi. 1316. 41. Cf. *Toyar*, Roq. 1474, 43.

7. *Atlas*, 69, « bruyère ».

8. E. BOURCIEZ, *Élém. de ling. rom.*, § 57, b.

9. *Poy*: *Recueil*, Vi. 1316, 15; 22; 30; 70. Roq. 1407, 2. SS. 1268, Du Buisson, II, 208. 1510, X, 16. Cont. 1515, 42.

10. *Pouycourt*; *Pouyblanc*, lieux dits à Vert-30. *Lou Pouy de la Heuguere*, *Arch. munic. Roq.*, CC. 2 : terrier de 1753.

11. *Recueil*, Roq. 1447, 2.

12. *Ib.*, T. 1317, 62 : cf. LESPY, v° *tremouge*.

13. *Recueil*, Sal. 1538, XXII, v° 10.

14. *Ib.*, T. 1505, 36. 1519, 7.

15. *Atlas*, 35, « aujourd'hui ». Cf. *oueny*, ARNAUDIN, 185; *ouéy*: SOURBETS, *C.*, 4 : *Procl. préfet.* 1807.

16. *Recueil*, Sal. 1538, XXI v°, 2. SP. 1478, III v°, 8.

Devant $[l, y]$, la diphtongaison de l'ö s'est opérée dans les mêmes conditions. Les aires de $[ly̞]$, $[ly]$ d'une part, et d'autre part $[ly̞]$ longue¹ correspondent bien, du moins sur notre domaine, avec les aires de *tröia, *plöia, etc. Toutefois les formes sans réduction sont attestées non loin de là². Il en est de même devant $[l]$: $[trul]$, $[truy]$ en face de $[trul]$, $[truy]$ *troclu offrent une répartition géographique identique.

Mais si l'ö + l est à l'initiale abolue, la réduction de la triphthongue a été empêchée dans la majeure partie du domaine. L'histoire et la géographie de oculu anciennement *oeilh*³, aujourd'hui $[wɛ̃l]$, $[wɔ̃l]$, $[wɛ̃l]$, $[wɔ̃l]$ d'une part, et $[ul]$ au Nord d'autre part⁴, redeviennent analogues à celles de coriu, coxa, etc. Le traitement de folia, anciennement *foelhe*⁵ ou *fulhe*, *fulie*⁶, aujourd'hui $[hwɛ̃lɛ > (ɛh)hwɔ̃lɛ > hwɔ̃lɛ]$ et $[hulɛ]$ au Nord⁷, a été à peu près le même : la triphthongue a été maintenue plus aisément, soit sous l'influence labialisante de l'[f] primitive⁸, soit par la consonification hâtive de l'[u] sous l'effet du souffle énergétique de $[b < f]$ ⁹.

Générale devant les palatales, la diphtongaison de l'ö devant un élément vélaire ne se produit que dans certains

1. *Atlas*, 284, « loin ». — A. PUJO-78, $[luɛ̃n]$ est emprunté au français.

2. A Soustons-684, Pouillon-683, Hagetmau-684 et dans les Basses-Pyrénées : GILLIÉRON, 780.

3. *Recueil*, MM. 1306, 26 : B, *oeilh*.

4. *Atlas*, 354, « œil ». Cf. GILLIÉRON, 932.

5. *Recueil*, SS. 1510, XI, 7.

6. *Fulie* Vi. 1256, LUCHAIRE, 80 ; — *fulhe*, *Recueil*, MM. 1316, 8.

7. *Atlas*, 194, « feuille ». Cf. GILLIÉRON, 559 ; ARNAUDIN, 217 *huile*.

8. Cf. ci-dessous, p. 210, et les notes 4 et 5.

9. Cf. ci-dessus, pp. 136, 143. — Le souffle de $[b]$ se propage dans une partie de la voyelle suivante, ou, si l'on veut, les vibrations vocaliques commencent, alors que $[b]$ n'est pas fini, il en résulte une voyelle en quelque sorte « soufflée ».

cas et exige un concours de circonstances toutes particulières.

En principe, o tonique, suivi d'un phonème non palatal, demeure à l'état de monophthongue : cor [kò], corpus [kòs], morte [mòrt], etc. De même pour les mots jocu [yòk], locu [lòk]. Devant v, l'ò se différencie en [a] : nove, novu [naw], die jovis [diyaws], etc.

Or, en regard de ces formes, les mots bóve, *òvu, focu présentent une diphtongaison de l'ò ; sur certains points du domaine, la triphthongue s'est réduite. Les choses se sont passées dans les Landes à peu près comme dans la généralité du territoire gascon : focu a donné anciennement focg, focc¹, réduit à fuc au Nord et à l'Ouest² ; aujourd'hui l'on a [bwøk, bwæk, bwok] réduit au Nord à [buk]³. Bove, écrit anciennement boeu⁴, est aujourd'hui [bwèw, bièw, *bwæw, biæw, biow], et est devenu, par réduction, à l'Est, au Nord et à l'Ouest [buw, bəw]⁵. Enfin *òvu est représenté par [wəw, wæw, wəw, wɔw], mais a été réduit au Nord [ɪw, èw]⁶.

Comment expliquer le traitement particulier de ces trois mots ? La difficulté de cette discordance — apparente — a amené M. Zauner à proposer la théorie suivante⁷. Selon lui, la diphtongaison de l'ò serait subordonnée à la présence de u à la finale : l'on aurait eu -òvu > [uèu], mais -òve >

1. *Recueil*, MM. 1316, 14. 1410, 41. SS. 1367, Du Buisson, I, 326. 1510, XII, 5.

2. *Ib.*, Baz-1300, 9. Cont. 1515, 57.

3. *Atlas*, 193, « feu ». — Cf. GILLIÉRON, 558 ; ARNAUDIN, 172 : *buc* ; SOURBETS, C., 1 : *houec*.

4. SS. 1367, Du Buisson, I, 322. *Recueil*, SS. 1437, 3 ; 11 ; 18. 1480, XXX vº, 27 ; XXXI, 13 ; vº 18 ; 26 ; 27. 1519, XX, 18.

5. *Atlas*, 57, « bœufs ». — Cf. GILLIÉRON, 141 ; ARNAUDIN, 161 : *buou* ; SOURBETS, PL., 1904, 31 : *bouéou*.

6. *Atlas*, 357, « œuf ». — Cf. GILLIÉRON, 935 ; SOURBETS, PL., 1905, 5 : *ouéou* ; ARNAUDIN, 172 : *ouuou*.

7. ZAUNER, § 6, pp. 7-10.

[-*aw*]. Ce système amène l'auteur à dériver [*bwɛw*] d'un type latin *bövu*, qui est en effet anciennement attesté ¹. La forme [*nɔw*] serait tirée du pluriel [*nɔws*], représentant régulièrement *novos*. De même *föcu* aurait donné [*hwɛk*], tandis que *löcu* [**lɔɛk*] aurait été éliminé au profit de [*lɔk*] refait sur le plur. *löcos*; *jöcu* [**yɔɛg*] aurait été supplanté par [*yɔk*], influencé par les formes toniques de *jocare*.

M. Schneider ² adopte l'explication de M. Zauner pour [*hwɛk*, *yɔk*, *lɔk*]. Mais il rejette *bövu*, — dont le pluriel **bövos* aurait d'ailleurs conduit, lui aussi, à **[bɔws]*, d'où **[bɔw]*, — et il propose de considérer [*nɔw*] *nove*, *novu* comme dû à un traitement protonique. Mais comment expliquera-t-il *die jovis* [*diɔɔws*], **plövit* [*plɔw*], etc.?

Somme toute, la théorie de M. Zauner a pour elle la forme roumaine *boŭ*, qui repose sur *bövu*. Et puis [*nɛw*, *nɔw*], que je signalerai dans le nord des Landes et le sud de la Gironde, et qui représentent *növu* ³, pourraient bien être la réduction de [**nwɛw*, **nwɔw*] ⁴. Toutefois j'estime que l'auteur fait une trop large place à l'analogie pour expliquer le traitement particulier de **övu*, *föcu*, *böve*.

Il semble qu'on peut voir, dans [*bwɛw*, *wɛw*, *hwɛk*], les représentants phonétiques réguliers de *böve*, **övu*, *föcu*. La séquence de la labiale est une condition indispensable à la diphtongaison. Mais cette condition est insuffisante. La force inductrice du *v*, agissant sur la voyelle, n'en causerait pas à elle seule le dédoublement. Il faut qu'une autre force, indépendante de la première, et s'exerçant accidentellement dans le même sens, ait déterminé dans ces trois mots la production du phénomène ⁵.

1. BOURCIEZ, *Élém.*, p. 248.

2. SCHNEIDER, 17-8.

3. *Atlas*, 332, « neuves ».

4. Voir ci-dessus, p. 204 suiv.

5. Cf. VENDRYES, *Réflexions sur les lois phonétiques*, *Mélanges Meillet*, p. 120.

Dans *övu, la position de l'ö à l'initiale absolue a été la force qui a déclenché en quelque sorte le mécanisme de la diphtongaison ¹. — Dans böve, le *b-* tend à devenir spirant ²; l'ö subséquent favorise cette tendance; l'on a vu que boariu, *vocitu peuvent aboutir à [wə, wéyt ³]. Le [b-] de böve, évoluant vers la spirante, était donc porté à détacher après lui un segment [w], et l'[ö] lui-même, sous l'influence de la labiovélaire, était porté à se dédoubler en [wö]. Ces deux éléments [w] contenus en puissance à la fin de la consonne et au début de la voyelle ont pris vie, sous l'action combinée des deux forces convergentes; ils se sont additionnés et confondus en un seul [w]: [bwəw]. — Enfin, dans föcu, il faut admettre que l'[f-] a eu sur l'[ö] une influence analogue à celle que le [b-] a eue sur l'[ö] de böve ⁴. Aussi bien est-il vraisemblable qu'avant de passer à [b-], le [f-] latin, de labiodental, était devenu bilabial ⁵. Dans locu, jocu, la valeur labio-vélaire que le *c* avait prise devant -u final, n'a pas suffi à diphtonguer l'ö. Mais dans focu, la force labialisante de l'[f-] s'ajoutant à la force diphtongante de [-k^w-], a entraîné [fwək, hwək].

Il nous reste maintenant à déterminer la nature exacte de la force d'induction qui était contenue dans la labio-vélaire [w, k^w] ou dans la palatale [y, ʎ, ɲ], etc. Pourquoi

1. En slave commun, tout mot commençant par *o* prépose un **[w > v]*. — Cf. ci-dessus, p. 103-11 et la note 3 de la page 106.

2. Voir *Atlas, Introd.*, p. LVI.

3. Voir ci-dessus, p. 183-6. Cette absorption de la labiale dans un [u] subséquent n'a pas lieu si la labiale est [m]. C'est pour cette raison, semble-t-il, que mǫvet aboutit à [mqw], sans diphtongaison.

4. L'espagnol montre que la séquence de *f + ö* entraîne un traitement phonétique particulier : *fuego, fuerte*, sans qu'il y ait le passage ordinaire de [f-] à [b-], aujourd'hui amuï.

5. Voir B. SARRIEU, *Rev. d. l. rom.*, XLV, 405. — Les parlers gascons sont rebelles aux articulations labio-dentales : cf. [v > b]. Les parlers basques ne connaissent pas le son [f].

l'[\ø] et l'[\ê] se sont-ils diphtongués devant ces consonnes ? Avant de répondre à cette question, il convient de présenter quelques remarques sur la chronologie du phénomène.

La complexité des conditions dans lesquelles la diphtongaison s'est produite est trop grande pour qu'on puisse raisonnablement assigner une date unique à cette diphtongaison. Plus complète que celle de [\ø], la segmentation de [\ê] pourrait bien s'être effectuée la première. Quoi qu'il en soit, ni l'une ni l'autre ne remontent, semble-t-il, à la période tout à fait primitive de la romanisation de notre territoire. Dans les plus anciens de nos textes, certaines graphies semblent montrer que la tradition de la monophthongue primordiale n'était pas encore complètement perdue : *deu*¹ *deu*, *seis*² *sex*, *Prequei*³ *Percheriu*, ne paraissent pas, vu la date, reposer sur une triphthongue réduite. Il en va sans doute de même pour *foc*⁴ *focu* et presque assurément pour *noytz*⁵ *noctes*. Quant à *boos* et *bous* = [\bøws], qu'on lit dans les deux actes de 1277, datés de Villeneuve⁶, ces deux formes précieuses indiquent que la monophthongue a persisté relativement assez tard.

D'autre part, le maintien de l'[\ê] et de l'[\ø] devant [-yr-]

1. Vi. 1256, LUCHAIRE, 81. *Recueil*, Mim. 1300, 3. — *Deu* est la forme donnée par la charte de *Montsaunès*, de 1179. Voir LUCHAIRE, *Gloss.*, s. v°.

2. Vi. 1256, LUCHAIRE, 84. — Le *Livre d'Or de Bayonne*, XII^e s., donne aussi *seis*.

3. Vi. 1256, LUCHAIRE, 84.

4. *Recueil*, Vi. 1316, 56 ; 57, trois exemples. — *Foc* apparaît encore à Bordeaux, Sainte-Croix, en 1238, et à Bagnères, en 1251 : *fog*. — La forme [\høk] qu'on rencontre aujourd'hui dans le pays de Gosse (v. BEAURREDON, *Bulletin de Borda*, 1899, 10) est au contraire une réduction de [\hwoøk] < [\hwoøk].

5. *Recueil*, MM. 1316, 12. La partie non publiée de MM. 1306 a trois exemples de *noyt*.

6. *Ib.*, Vi. 1277, 13 : A, B.

< -dr-, -tr- et devant [-ʉ] < l montre que la diphtongaison est antérieure à ces deux évolutions de dr et de l : pëtra [pëyrè] ¹; Pëtru Pey; Pëtrus Peys ²; — rëtro reyr, rey, arreyr, darrey ³; — fël [hëw] ⁴; — mël [mëw] ⁵; — *filjölu [hilow] ⁶, etc. — Au contraire, le [k] issu de c latin + e était déjà passé à [ts], lorsque la diphtongue s'est produite : dëce [dëts] ⁷, etc., et non [*diëts].

Il semble donc qu'il faut faire remonter la diphtongaison de l'ë et de l'ö à la période qui s'est écoulée entre l'assibilation du k d'une part, et d'autre part le passage de -dr- à [-yr-] et de -l à [-w].

En second lieu, la diphtongaison de ö et de ë devant vélaire ou palatale (mediu > miey, etc.; -nocte nweyt, etc.) doit être considérée comme complètement distincte de la diphtongaison de e dans fusellu > [huʒæt], etc. Les deux phénomènes sont tout à fait différents, non seulement par la date, mais encore par leur nature même. Le seul point qu'ils aient de commun, c'est que la segmentation ne semble pas avoir été entraînée par un allongement de la voyelle; celle-ci a dû demeurer brève dans les deux cas.

1. Vérifié sur tous les points du domaine. — Cf. pëyre, ARNAUDIN, 219; peyre, Recueil, SS. 1510, VII v°, 10; 1519, IV v°, 7.

2. Recueil, Pey, MM. 1458, 8. — Peys, Baz. 1363, 1. Mor. 1437, 1. SP. 1478, I, 7. — Ailleurs, Per, Pe ou Pes.

3. Ib., Baz. 1363, 2; 5, SS. 1369, DU BUISSON, II, 212. Mim. 1300, 84. Sal. 1538, XXIII, 5. — Ailleurs, rer. — Cf. ARNAUDIN, 219, darreyres.

4. Vérifié sur tous les points du domaine. Cf. GILLIÉRON, 1566; ARNAUDIN, 158 : hëou.

5. Atlas, 305, « miel ». Cf. GILLIÉRON, 852; ARNAUDIN, 281, mèou. Recueil, SS. 1480, XXVI v°, 22; 23; 25 : meu.

6. Atlas, 198, « filleul ». Cf. ARNAUDIN, 283 : hilloou. GILLIÉRON, 571, donne partout [hilø], ce qui est surprenant.

7. Vérifié sur tout le domaine. Cf. GILLIÉRON, 412; SOURBETS, C., 4 : dëts; ARNAUDIN, 187 : dëts. — Recueil, SS. 1480, XXIII v°, 5, deç.

Mais une voyelle brève est capable de se diphtonguer. La chose est possible en particulier dans les langues où les voyelles, de tendues, inclinent à devenir relâchées. L'attaque de la voyelle exige une tension des muscles qui s'affaiblit durant une partie de la tenue et pendant la détente. Dans [huzet], le dernier élément de l'[e], se relâchant, provoque un dédoublement de la voyelle : [huz^εat]. Telle est l'origine de ce type de diphtongaison.

Au contraire, dans *mediu*, *nocte*, *deu*, etc., la vélaire ou la palatale ont été la cause, au moins principale, du phénomène. Mais quelle est donc la nature de l'action que la palatale ou la vélaire ont exercée sur la voyelle? — Selon M. Grandgent ¹, qui reproduit, en la modifiant un peu, la théorie de C. Voretzsch ², la diphtongaison s'explique par une élévation prématurée de la langue sous l'influence du phonème palatal ou vélaire suivant. Cette interprétation, qui convient bien au cas de [ɛy > yey, ɔw > wɔw], est moins satisfaisante pour le cas de [ɛw > yew] et ne l'est plus du tout pour [ɔy > wɔy]. Ces deux traitements me semblent s'opposer à toute explication fondée sur une anticipation du second élément de la diphtongue primitive ³. Il faudrait qu'il y ait eu anticipation partielle (anticipation de la *fermeture*) ⁴, ce qui est bien invraisemblable.

Il semble qu'ici, comme dans la plupart des cas de diphtongaison, le principe du phénomène soit encore la différenciation ⁵. Prenons le groupe [ɛy] : l'expérimentation nous apprend que, même s'il est bref, l'[ɛ] a plusieurs

1. GRANDGENT, § 30, p. 19.

2. C. VORETZSCH, *Zur Geschichte der Diphtongierung im Altprovenzalischen*, Halle, 1900.

3. Voir BRUGMANN, *Abrégé*, 235.

4. Comparer le phénomène connu sous le nom de *métathèse quantitative* : gr. βασιλῆος > βασιλέως : il y a là anticipation de la *quantité*.

5. Je dois cette théorie à une aimable communication de M. M. GRAMMONT.

moments. Le [y] qui suit est plus fermé que l'[\u0259]. Par différenciation ¹, il agit sur le dernier élément de l'[\u0259], et l'ouvre davantage. Mais alors, ce dernier élément se trouve plus ouvert que la première moitié de l'[\u0259] ; par différenciation, le contraste s'accroît : la dernière moitié réagit sur la première, de façon à la rendre beaucoup plus fermée qu'elle-même : les étapes ont été : [\u0259y, e\u0259y, \u0259\u0259y, i\u0259y, y\u0259y]. De même [\u0254w, o\u0254w, \u0254\u0254w, u\u0254w, wow]. Une nouvelle différenciation, portant sur le timbre, a conduit [wow] à [we\u0259w]. — Dans [\u0254y], l'évolution a été analogue. Le [y] est un phonème plus fermé que l'[\u0254] ; par différenciation, il augmente l'ouverture de la deuxième partie de l'[\u0254], et, la différenciation se transmettant en quelque sorte de proche en proche, la deuxième partie de l'[\u0254] ferme la première : [\u0254y, o\u0254y, \u0254\u0254y, u\u0254y, w\u0254y]. Dans [woy], le [w] agissant sur l'[\u0254], par une nouvelle différenciation portant sur le timbre, amène [wey]. Parallèlement, on a eu [\u0259w, e\u0259w, \u0259\u0259w, i\u0259w, y\u0259w]. — Dans les quatre cas, les premières étapes ont dû être très rapides : la deuxième moitié de l'[\u0259] ou de l'[\u0254], en s'ouvrant beaucoup, a pour ainsi dire automatiquement fermé la première moitié de la voyelle : la phase [\u0259\u0259y, o\u0254y], etc., a sans doute été une phase *sans durée*. L'équilibre, un instant rompu par le travail de segmentation, s'est bientôt rétabli selon le système général de la langue : [y\u0259y, woy], etc.

1. La différenciation vocalique peut porter, non sur le point d'articulation, mais sur le degré d'ouverture de la voyelle : v. MEILLET, *MSL.*, XII, 30.

CONCLUSION

L'objet de cette étude est à première vue doublement restreint. Le développement des phonèmes additionnels semble n'être qu'un cas bien particulier dans l'ensemble des évolutions linguistiques ; d'autre part que sont les dialectes de notre petit domaine au prix de l'immense variété des parlers vivants ? Cependant, malgré l'exigüité du territoire et le caractère spécial des faits étudiés, cet exposé peut offrir, du moins je l'espère, un intérêt général.

Dans les bornes où sont enfermés les dialectes qui nous occupent, nous avons pu collectionner une grande variété de phénomènes. Les espèces les plus diverses y fleurissent. Dans les patois de cette région si réduite, sont réunis des faits qu'on croirait empruntés aux langues les plus différentes. Assurément la flore n'est pas ici plus riche qu'ailleurs, mais le chercheur qui limite son observation découvre dans le champ circonscrit qu'il explore une diversité infinie. Les lois qui régissent ce petit monde n'en sont pas moins complexes. Il faut, pour en démêler les secrets, autant de méthode, et plus de patience, que pour interpréter des faits d'un ordre plus général. Le naturaliste qui veut se former une idée exacte d'un être vivant, en isole soigneusement les organes et en définit séparément les diverses fonctions. L'analyse du détail est la condition préalable de toute synthèse scientifique. Ainsi l'étude des faits particuliers du langage doit contribuer à la connaissance générale des évolutions linguistiques.

En nous appuyant sur les données de l'histoire, de la géographie, de l'expérimentation, nous avons cherché à résoudre ce double problème : comment naissent les phonèmes additionnels ? leur formation est-elle sujette à des lois ?

L'histoire nous a permis de connaître, au moins partiellement, la chronologie des additions phonétiques. L'expérimentation nous a montré par quel mécanisme se forment, chez les individus, les phonèmes nouveaux ; la géographie nous en a rendu visible l'extension dans l'espace.

De la comparaison de ces trois méthodes, il ressort que les phonèmes additionnels ont une double origine. Ils sont tantôt d'ordre intellectuel et tantôt d'ordre physiologique. Il importe de savoir si deux catégories de faits de nature si différente suivent une évolution semblable, ou si leur propagation dans le temps et dans l'espace ne diffère pas profondément.

Les additions de nature intellectuelle, dues soit à une association d'idées, soit à une confusion de mots dans l'esprit des sujets parlants, ne paraissent pas devoir offrir la même régularité que les additions d'origine phonétique. Pour les faits de cet ordre, non seulement les innovations individuelles, mais les inventions collectives, échappent à une analyse méthodique et naissent de circonstances extrêmement variables et capricieuses ; si elles ne sont pas absolument fortuites, du moins sont-elles très mobiles et instables. Les phénomènes de ce genre gardent toujours un caractère accidentel et contingent : ils ne sont pas susceptibles, comme les faits phonétiques, de généralisation. Ils se manifestent dans des mots ou des phrases isolées, et n'amènent pas des changements communs à des *séries* entières.

Dans le nord-ouest du domaine, le mot *aṛq̣ṇ*, confondu avec *kaṛḡk*, produit *kaṛq̣ṇ* par contamination.

Doit-on s'attendre à trouver dans le pays où se produit cette confusion toute une série de faits analogues ? Les parlers de cette région sont-ils particulièrement sujets au croisement des mots ? Sur notre territoire tout entier, l'article s'est soudé au substantif *ulmu* : est-ce donc que les agglutinations sont plus fréquentes ici qu'ailleurs ? Les anticipations ou les reprises de phonèmes s'accomplissent-elles dans des séries entières de mots et se répartissent-elles régulièrement dans les diverses régions ? Les cartes de cet *Atlas* démontrent qu'il n'en est rien.

Les additions d'ordre intellectuel sont des créations isolées et indépendantes que ne régit aucune loi commune. Elles ne sont pas solidaires les unes des autres. Elles n'ont rien de comparable au traitement phonétique régulier des séries de mots homophones. Le romaniste, informé du système phonétique en vigueur dans une région donnée, peut dire *a priori*, et avant toute expérience, quelle forme tel mot latin a dû revêtir dans tel ou tel patois. Mais les déductions de ce genre lui sont interdites, dès que l'élément purement intellectuel est en jeu.

Tout ce qu'on peut essayer de faire, c'est de reconstituer l'opération psychologique qui a produit l'innovation. Ainsi, l'historien qui soumet à une critique rationnelle les événements du passé, étudie les situations et les hommes, analyse les états d'âme des individus et des foules, démêle les mobiles, définit les circonstances dont l'enchaînement a produit les révolutions ou les conquêtes, mais, il ne peut affirmer que des conditions analogues doivent toujours et partout produire les mêmes résultats.

Si, quand il s'agit des additions d'ordre intellectuel, la répartition géographique est irrégulière, un désordre presque aussi frappant règne parfois dans les phénomènes organiques. Certains cas de segmentation n'apparaissent que dans des mots isolés. Ainsi la bipartition de *-w-* en

-*wb*- ou de -*l*- en -*nl*- n'est aujourd'hui manifeste que dans de rares exemples. Ici, le phénomène s'étend à une partie assez importante de notre territoire ; là, il surgit sur quelques points disséminés.

Ce manque d'uniformité apparente peut provenir d'une double cause. Tantôt une loi ancienne a cessé d'agir, mais en disparaissant a laissé des traces. La marée montante des innovations a submergé le territoire primitif dont il ne reste plus que des îlots. Ainsi, dans un pays bouleversé par quelque convulsion terrestre, les couches de terrain les plus disparates affleurent en désordre à la surface, et le géologue n'a pas trop de toute sa perspicacité pour retrouver la disposition originelle des roches superposées. Mais les changements de langage laissent des empreintes plus légères et moins durables que les grandes révolutions naturelles, et il n'est pas toujours possible de reconstituer avec précision et par le détail l'histoire de certains faits linguistiques à une époque déterminée.

D'autres fois la confusion géographique de nos tracés n'est pas due à la survivance d'un ancien ordre de choses, mais à l'apparition d'une tendance nouvelle, à une évolution phonétique encore inachevée. Cet état transitoire est comparable à certaines phases de la transformation chimique d'un corps. Sur le point de se solidifier, le métal en fusion ne nous apparaît plus, dans le creuset, comme une masse homogène. Sur la surface incandescente certains reflets moirés annoncent à l'observateur la cristallisation prochaine. Des traînées étincelantes brillent et disparaissent tour à tour. Les parcelles solides, d'abord éparses, se multiplient puis s'agglomèrent, et bientôt la masse liquide se durcit pour former un bloc résistant. De même, le son nouveau, avant de s'imposer à l'usage général, naît et meurt plusieurs fois sur les lèvres des hommes. Pour qu'une prononciation s'implante dans un pays, il faut que plusieurs générations l'aient maintes fois apprise et désapprise.

Il arrive souvent que l'innovation rencontre des résistances. Une génération, un groupe social l'adoptent, mais l'ensemble de la population la rejette. Comme la transformation d'un corps reste imparfaite si les circonstances qui la provoquent cessent d'agir, de même il y a des lois phonétiques avortées. Dans le sud-est de notre domaine, le *-ŋ* tend à se disloquer en *-yn*, et, selon les mots et les personnes, le dédoublement se produit ou fait défaut. Un tel phénomène ne se manifeste pas partout avec une égale régularité. Tant qu'il restera purement organique son expansion ne sera pas uniforme.

Le développement des phonèmes additionnels est-il donc l'effet du caprice et du désordre? Les phénomènes de ce genre échappent-ils à toute règle?

Le nombre des cartes qui donnent des tracés concordants pour les faits de segmentation est trop considérable pour qu'on puisse nier l'existence de lois. Tous les chapitres de l'étude qui précède offrent de nombreux exemples d'une belle régularité. Il suffit de feuilleter l'*Atlas* pour s'apercevoir que certains phénomènes de prothèse, d'épenthèse, d'insertion transitoire se sont propagés dans les mêmes régions, sur une étendue uniforme, quelle que soit la diversité des mots où ils se manifestent. Toutes les lignes d'isoglosses épousent alors avec fidélité les mêmes courbes sinueuses. Quelle est donc la force qui produit une telle concordance?

Cet accord est dû, semble-t-il, à la *combinaison* des deux éléments, l'un intellectuel, l'autre physiologique, qui sont, ainsi qu'il a été dit plus haut, les deux sources dont émanent les phonèmes additionnels.

Au moment où l'ensemble des sujets parlants prend conscience des innovations provoquées par le jeu des organes, la prononciation jusqu'alors indécise tend à se

fixer et à se généraliser. Il s'établit une *norme*.

Ainsi s'explique la régularité de certains tracés. Sans aller jusqu'à affirmer, comme on l'a fait, qu'elle soit uniquement un « mirage », une pure construction de notre esprit, on peut néanmoins prétendre qu'elle est due en partie à l'intervention d'un principe intellectuel.

Cette coopération des organes de la parole avec la conscience des sujets parlants produit des additions phonétiques régulières et constantes : on peut dire que la production de tels phénomènes est régie par des lois.

Il serait intéressant de rechercher s'il est possible de proposer la même solution pour les divers problèmes linguistiques soulevés par nos cartes. Cette question sera l'objet d'une nouvelle série d'études.

ERRATA

Page 16, l. 14 : Au lieu de *ay*, lire *ay-*.

— 38, l. 33 : Au lieu de « *dernier* ». lire « *dernier* »,

— 62, l. 25 : Au lieu de *ay*, lire *ay*.

— 72, l. 1 : Au lieu de *y, w*, lire *y, j*.

— 105, l. 9 : Au lieu de *montrent*, lire *montre*.

— 129, l. 26 : Ajouter : Voir J. DUCAMIN, *Pierre Alphonse*, p. 139,
§ 42.

— 168, l. 19 : Au lieu de *kynny* lire *kynny*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LE DÉVELOPPEMENT DES PHONÈMES ADDITIONNELS	11
I. — PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS.	
1° Agglutinations d'articles.	14
2° Agglutinations diverses.	20
3° Croisements.	24
<i>Confusion de préfixes</i>	24
<i>Confusion de suffixes et de finales</i>	27
<i>Contaminations proprement dites</i>	29
4° Phénomènes d'anticipation et de reprise.	39
5° Insertions de nasales.	44
II. — PHÉNOMÈNES PHONÉTIQUES : LA SEGMENTATION.	
1° Développements transitoires.	51
1° Voyelle suivie de voyelle.	52
2° Voyelle suivie de consonne.	75
3° Consonne suivie de voyelle.	84
4° Consonne suivie de consonne.	87
<i>Consonne + sonante</i>	87
<i>Sonante + consonne</i>	93
<i>Sonante + sonante</i>	97
2° Additions au début et à la fin du mot.	105
1° Prothèse	105
<i>Prothèse devant voyelle</i>	105
<i>Prothèse devant sonante</i>	112
<i>Prothèse devant consonne</i>	129
2° Additions à la finale.	144
<i>Après les voyelles</i>	145
<i>Après les sonantes</i>	148
<i>Après les consonnes</i>	154

3° Dislocation de phonèmes	161
<i>Dislocation de consonnes</i>	161
<i>Dislocation de sonantes</i>	167
<i>Diphtongaison des voyelles</i>	191
CONCLUSION	215
ERRATA	221
TABLE DES MATIÈRES	223